

Comptes rendus

Jaime ALVAR, *Los cultos egipcios en Hispania*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2012, 28 × 22 cm, 192 p., fig., 1 carte dépl. h.t., 26 €, ISBN 978-2-84867-418-6.

L'étude des cultes isiaques dans le bassin méditerranéen est un champ d'études en pleine efflorescence (voir les travaux de Françoise Dunand). L'Égypte était tantôt perçue comme une contrée de sagesse, tantôt comme une contrée exotique (avec les dérives fantasmatiques que cela entraîne). L'analyse des *aegyptiaca* nous permet de mieux connaître le climat d'interculturalité qui régnait au sein de l'empire. – La monographie de Jaime Alvar nous propose de mieux comprendre ces échanges culturels en péninsule ibérique. – Les « Presses Universitaires de Franche Comté » nous proposent ce travail de recherches novateur, clair et structuré. La présentation est limpide, sans fioritures mais parfois déconcertante : les références textuelles sont situées en bas des marges. – Les pages de couverture nous informent sur le contexte de l'étude. C'est un projet du groupe de recherche « Historiografía e historia de las religiones ». Il est le fruit d'une collaboration entre la commune de Madrid, l'institut « Julio Caro Barga » et l'université Carlos III de Madrid et l'ISTA de l'université de Franche-Comté. La recherche a eu lieu de 2007 à 2009. – Vu que le domaine des études isiaques est en pleine expansion en Europe, ce point aurait mérité davantage de développement. Il aurait été intéressant de comprendre le choix du sujet d'étude, les méthodes de recherche, les difficultés rencontrées... – L'introduction se pose comme un bilan sur les religions égyptiennes en Ibérie. Elle est précédée d'un mot d'introduction par Antonio Gonzales (ISTA). Ce dernier évoque la collaboration entre les différentes institutions précitées et précise que le projet est en plein développement. Il aurait été intéressant de mentionner le contexte de naissance de cette coopération. – L'introduction nous pose la situation clef de cette zone géographique : elle forme un pont entre l'Europe et l'Afrique. Le point de contact est la Maurétanie. Ce n'est pas anodin. Ce petit royaume vassal de la Rome Julio-claudienne est gouvernée par Juba II et Cléopâtre Séléne, son épouse. Elle est fille de Marc Antoine et de Cléopâtre VII. Le couple royal cultive un véritable *revival* du monde hellénistique. C'est l'atmosphère de ce microcosme qui va essaimer de l'Hispanie au sud de la Gaule. – Le choix des qualificatifs dans l'introduction n'est pas innocent « Alejandrinos » et ses dérivés sont souvent employés. Cet emploi récurrent vise sans doute à soutenir la thèse de l'influence de la Maurétanie (dernier bastion de l'alexandrinisme via la fille de Cléopâtre). – Le corps même de l'ouvrage est conçu comme un catalogue raisonné des *aegyptiaca* hispaniques réalisé avec beaucoup de méticulosité. Le tout est très bien structuré, l'auteur a opté pour une présentation rendant la répartition géographique des différents objets. Les mots latins sont indiqués en italique. Les objets illustrant l'étude d'Almar sont cités par leur numéro d'emplacement dans le catalogue. Ces allusions permettent de mieux appréhender le discours de l'auteur. – Chaque artefact est accompagné d'une description d'une précision chirurgicale. Elle est brève, claire et sans fioritures. Elle est suivie d'une bibliographie très soignée. On retrouve cette même rigueur pour la bibliographie finale de l'ouvrage. Les dimensions, les lieux de découverte et de conservation de l'objet sont indiqués. Ces données sont transcrites en italique, ce qui permet de mieux les repérer au sein du corps du texte. La nomenclature antique et moderne des lieux (indiquée entre parenthèses) est signalée. – La carte accompagnant l'ouvrage permet de

le situer et de mieux comprendre les constatations tirées par l'auteur (les particularités des cultes égyptiens propres à chaque subdivision de la péninsule ibérique). Cette carte est très claire. Chaque type d'objets est doté d'un code (expliqué en légende) servant à le pointer sur la carte. Cette méthode très pertinente aide à mieux comprendre les tendances régionales en matière de cultes égyptiens en Ibérie. – Les temples sont traités avec une grande cohérence. Après être décrits (conservation, histoire, caractéristiques...), ils sont analysés en différents sous-chapitres (architecture, épigraphie, statuaire...). Le matériel qui y a été découvert est analysé objet par objet au sein d'un sous-chapitre consacré aux artefacts trouvés dans l'édifice. – En règle générale, les théories développées dans l'introduction (influence d'Alexandrie et de la Maurétanie) le sont de façon succincte sauf pour le site de Carthago Nova, où elles sont plus pertinentes. Ledit site mériterait à lui seul une monographie. – L'iconographie de l'ouvrage est également très soignée. Tous les objets ne sont pas représentés mais de nombreuses illustrations sont en couleur. La couverture de l'ouvrage annonce une des thématiques importantes de l'ouvrage. Un ex-voto représentant des pieds a été choisi comme illustration de couverture au lieu des habituelles Isis *lactans*. Ces dédicaces sont étudiées aux pages 62 à 69. La représentation des pieds est en fait une métonymie de la personne du dévot. Elle symbolise la personne du dédicant debout à jamais devant la divinité pour la remercier par des offrandes ou des prières. Malheureusement, Monsieur Alvar n'a pas fait de parallèle ou tenté d'expliquer si une filiation était possible avec les cultes mariaux espagnols. Dans des églises modernes, il est courant de retrouver ce symbole de reconnaissance présenté à la Vierge pour une grâce obtenue. – L'autre bémol de l'ouvrage est la présentation des inscriptions. Celles-ci auraient dû être accompagnées d'un fac-similé en plus de la photo et de la retranscription. Une seule inscription a bénéficié de cela : un autel d'Acci (cat. 168). – Pour ma part, j'aurais ajouté un addenda au catalogue concernant le temple de Debôt (conservé à Madrid) offert par l'Égypte à l'Espagne pour son aide lors du sauvetage des temples de Nubie. Une des divinités du panthéon principal du temple est Isis. – L'analyse de l'ensemble de la thématique de l'ouvrage ouvre une autre question. Pourquoi Alvar a-t-il utilisé l'adjectif « egipcios » au lieu d'« Isiacos » ? Le choix du qualificatif « egipcios » viserait-il à interpellier le lecteur ? La majorité du matériel d'étude se rapporte en effet à Isis et ses acolytes (mis à part quelques Anubis). Par exemple, le dieu Tithoès (Toutou), pourtant fréquent dans le matériel égyptien du bassin méditerranéen, n'apparaît pas (à ce jour !) en péninsule ibérique. Le dieu Mithra est mentionné en page 157 à Linares/Jaén (sa mention mérite d'être soulignée car elle contient une des rares références web de l'ouvrage : <http://ceres.mcu.es/pages/Main>). – Les dernières pages de l'ouvrage témoignent de la méticulosité de l'auteur envers ses références : liste des abréviations utilisées et leurs correspondances (Alvar n'a « résumé » dans son texte que les livres qu'il cite le plus souvent), table des illustrations (consacrée seulement au corpus des objets de musée avec description, provenance, collection et citation des crédits photographiques). Il n'y a malheureusement pas de webographie. – Pour conclure, nous pouvons classer l'ouvrage de Monsieur Alvar parmi les bilans et les synthèses raisonnés. – Cet ouvrage très intéressant serait à traduire en anglais ou en français afin d'être accessible à un public plus vaste.

Déborah MOINE.

Patrizia ARENA, *Feste e rituali a Roma. Il principe incontra il popolo nel Circo Massimo*, Bari, Edipuglia, 2010 (Documenti e studi, 45), 24 × 17 cm, 296 p., 17 fig., 30 €, ISBN 978-88-7228-560-2.

Il volume riprende e sviluppa la ricerca sul tema del rapporto tra il principe e il popolo mediato dagli spettacoli circensi e sul cerimoniale ad essi legato, argomento della tesi di dottorato dell'A., che ha già pubblicato in varie sedi alcuni dei temi qui organicamente

presentati (*Il Circo Massimo come microcosmo dell'Impero attraverso la ripartizione dei posti* in E. Lo Cascio / G.D. Merola (edd.), *Forme di aggregazione nel mondo romano*, Bari, 2007, pp. 13-30; *Turba quae in foro litigat, spectat in theatris* (Sen., *Cons. ad Marc. 11.2*). *Osservazioni sull'utilizzo del sostantivo turba in Seneca, Tacito e Svetonio*, *ibid.*, pp. 31-48; *The pompa circensis and the domus Augusta (1st-2nd century A.D.)* in H. Hekster et al. (edd.), *Ritual Dynamics and Religious Change in the Roman Empire*, Leiden / Boston, 2009, pp. 77-94. Più in generale, sul cerimoniale: *Crises and Ritual of Ascension to the Throne (1st-3rd Century A.D.)* in O. Hekster (ed.), *Crises and the Roman Empire*, Leiden, 2007, pp. 327-336; *Si può parlare di una politica imperiale nel campo di rituali e cerimonie?* in A. Storchi Marino / G.D. Merola (edd.), *Interventi imperiali in campo economico e sociale da Augusto al Tardoantico*, Bari, 2009, pp. 143-164. V. inoltre F. Goldbeck / P. Arena, *Salutationes in Republican and Imperial Rome: Development, Functions and Usurpations of the Ritual* in A. Michaels et al. (edd.), *Ritual Dynamics and the Science of Ritual*, III. *State, Power and Violence*, Wiesbaden, 2010, pp. 413-446). Lo studio si articola in sei capitoli preceduti da una introduzione e seguiti da conclusioni generali ed è corredato da un'ampia bibliografia (non priva di refusi, segnatamente nei lemmi in francese: pp. 249-274), da 17 figure e da due indici (delle fonti, analitico). – Nell'ampio capitolo introduttivo (pp. 11-22) – sul quale converrà soffermarsi – l'A. fornisce alcune definizioni di base ed illustra i presupposti teorici e la metodologia adottata nella ricerca. Punto di partenza "è stabilire se si possa parlare a giusta ragione di cerimoniale imperiale per i primi tre secoli dell'impero", prima, cioè, della formulazione dioclezianea: tema già affrontato da vari studiosi ma non adeguatamente sviluppato. Viene quindi chiarito cosa si intenda per cerimoniale di corte: è il "cerimoniale pubblico e dinastico, incentrato intorno alla dinastia regnante e costituito da cerimonie come le entrate, le partenze, i funerali etc. Esso regolava i contatti ritualizzati tra l'imperatore e i sudditi" (p. 11). Quanto alla definizione di cerimonia, l'A. adotta quella formulata da J. Duindam nel volume sulle corti di Vienna e Versailles tra 1550 e 1780 (J. Duindam, *Vienna and Versailles: The Courts of Europe's Dynastic Rivals 1550-1780*, Cambridge, 2003): "la cerimonia è innanzitutto un'occasione di rappresentazione pubblica del potere, che tende a svolgersi in conformità ad una serie di convenzioni, più o meno dettagliate a seconda della società che le esprime" e in essa sono sempre presenti "la glorificazione del sovrano, una precisa linea di demarcazione tra i vari livelli della scala gerarchica, la riaffermazione dei legami del sovrano con tutta la comunità"; etichetta è invece "una serie di regole comportamentali, scritte o trasmesse oralmente, volte a distinguere e a differenziare il gruppo che ne è a conoscenza e che ne fa uso da altri gruppi, che le ignorano o seguono comportamenti difformi" (p. 12). Emerge già da queste prime pagine il tipo di approccio – antropologico e comparativo – adottato nello studio. Viene poi tracciato un panorama sintetico delle ricerche più recenti sulla ritualizzazione della vita politica in età repubblicana e all'inizio del principato. L'A. motiva quindi la propria scelta di studiare il cerimoniale e l'etichetta nello "spazio circo", oggetto in anni recenti di numerosi lavori che ne hanno analizzato gli aspetti architettonici, religiosi e simbolici, hanno indagato la natura dei *ludi*, le *factiones*, il rapporto visuale tra *princeps* e spettatori, gli aspetti ideologici e cerimoniali di primaria importanza nella tarda antichità e in età bizantina. Da qui l'esigenza di rintracciare le origini dei vari elementi di questo formidabile apparato nel periodo compreso tra i Giulio-Claudii e i Severi. – Obiettivi specifici di questa ricerca sono: "sottolineare come il crescente incremento del numero dei *circenses*, nel calendario romano, corrisponda alle esigenze politiche e cerimoniali proprie della corte imperiale", "analizzare il funzionamento del Circo Massimo come microcosmo dell'impero romano", esaminare "la peculiare organizzazione architettonica, topografica e cerimoniale del palazzo-circo" istituendo confronti col mondo

ellenistico (palazzo-teatro), “mostrare la stretta relazione esistente tra il simbolismo legato all’area del Circo Massimo e i cardini dell’ideologia politica imperiale ... nonché la corrispondenza del simbolismo circense con il coevo sviluppo delle teorie sulla regalità” (pp. 17-18). L’A. fa costantemente riferimento a studi sul cerimoniale delle corti europee in età moderna e sottolinea le categorie interpretative principali per le società di corte, che si ritrovano anche a Roma nei primi tre secoli dell’impero: “il concetto di corte, la presenza di cortigiani, la presenza di regole di comportamento” (p. 20). – Per lo studio delle cerimonie l’A. si è avvalsa delle categorie di Tempo, Spazio e Spettacolo, già utilizzate dagli storici del Medioevo e dell’Età moderna, meno frequentate dagli antichisti. Feste e cerimonie sono state dunque analizzate nel quadro del loro uso “a profitto delle nuove opzioni politico-religiose del principato” (p. 21); la terza categoria, per lo spazio-circo, si applica all’autorappresentazione dell’imperatore e di un potere “che mette in scena se stesso, al di là dei modi tradizionali, come spettacolo” (p. 22). – Il primo capitolo (*Feriae hominum causa e ludi circenses*, pp. 23-51) segue il progressivo aumento, a partire dall’età augustea, delle feste che comportavano la presenza dell’imperatore nel circo e che determinarono norme di comportamento e pratiche cerimoniali, al fine di “comprendere le ragioni profonde che hanno portato il circo a divenire edificio necessario in ogni città destinata ad essere sede imperiale, luogo privilegiato dell’incontro con il popolo nelle diverse occasioni festive, al momento dell’ascesa al trono di ogni nuovo imperatore, tappa obbligatoria nella cerimonia dell’incoronazione a Bisanzio” (p. 23). Già da Augusto sono previsti giochi per “tutte le *feriae* create per commemorare eventi salienti della sua vita” (p. 27); di conseguenza il Circo Massimo viene monumentalizzato e abbellito. L’A. analizza poi le nuove festività che includono i *ludi circenses* e la loro evoluzione, sulla scorta delle fonti letterarie e degli studi moderni (*dies natalis* dell’imperatore e onori *post mortem*, *ludi Martiales*, *Augustalia*, *ludi saeculares*, *dies natalis imperii*). – Protagonista del secondo capitolo (Potere del *princeps* e comunicazione visiva: la *pompa circensis*, pp. 53-102) è la *pompa circensis*, già oggetto di vari studi per l’età repubblicana, meno indagata per i primi secoli dell’impero, quando diviene veicolo dell’ideologia imperiale. L’A. ricostruisce l’evoluzione dell’itinerario della processione, la “messa in movimento” della rappresentazione del potere (p. 54), ed esamina l’introduzione di nuovi elementi nel corteo: statue degli imperatori, *carpenta*, *armamaxae* etc. e la loro posizione; di notevole interesse è il paragrafo sulle corrispondenze tra la *pompa circensis* e il *funus imperatorum*, che ebbero uno sviluppo simile. Apparato monarchico e cerimoniale appaiono coerenti e ben sviluppati già in età altoimperiale. – Se nel circo – come negli altri edifici da spettacolo – l’imperatore è insieme soggetto e oggetto della visione, l’altro elemento, il pubblico, non partecipa a questo dialogo casualmente, ma si distribuisce nella *cauea* in un ordine che riproduce quello gerarchico della società (sull’argomento l’A. cita, con altri, il contributo di M. Clavel-Lévêque in *ANRW* II, 16, 3, 1986, ma non la sua importante monografia *L’empire en jeux. Espace symbolique et pratique sociale dans le monde romain*, Paris, 1984), sottolineato da un preciso codice di abbigliamento e dall’ostentazione di particolari simboli onorifici. Questo aspetto viene trattato nel terzo capitolo (Il circo come microcosmo dell’impero, pp. 103-145), in cui l’A. precisa modi, tempi e variazioni dell’assegnazione dei posti, consuetudine consolidata già in età repubblicana, regolamentata già in età giulio-claudia, sulla base delle fonti e di alcune ricerche recenti. Di primaria importanza “per la comprensione del cerimoniale e delle sue caratteristiche, tra cui la visibilità del *princeps*, la sua autorappresentazione, il suo rapporto con il divino” (p. 110) è, naturalmente, il posto da cui l’imperatore assisteva agli spettacoli. Determinarlo non è facile, tanto più che il significato del termine *puluinar* non è univoco e che le fonti paiono testimoniare che in qualche caso l’imperatore abbia assistito agli spettacoli dal *Palatium*. L’A. si sofferma

inoltre sul guardaroba e sugli *ornamenta del princeps*, i cui precedenti possono essere individuati nel cerimoniale delle monarchie ellenistiche, e sul loro evolversi nel tempo. – Una volta analizzati feste, figura del principe, edificio, l’A. passa a trattare del momento in cui questi elementi convergono, cioè quello dell’incontro del principe con il popolo (Il *princeps* incontra il popolo, pp.147-174). Esso deriva in parte dalla tradizione repubblicana e adatterà nel tempo pratiche di origine ellenistica. Il *princeps* viene accolto, come ci informano gli autori antichi, con vari tipi di applausi e con acclamazioni beneauguranti, che accompagnarono poi le più importanti manifestazioni ufficiali. Di esse, e delle risposte dell’imperatore, l’A. ricostruisce l’evoluzione nel tempo. Passa poi a trattare del rituale della vestizione e dell’etichetta relativa al guardaroba, che si colloca nel complesso del cerimoniale volto a “formare un’unica maestosa cerimonia pubblica” (p. 160) ambientata tra il palazzo imperiale e il Circo Massimo (i motivi della lunga disquisizione sull’abbigliamento sono chiariti alle pp. 171-174). Qui viene brevemente riassunto il rituale del “lever” di Luigi XIV, che è confrontato con quanto avveniva nell’*aula Caesaris* nella prima età imperiale. L’A. conclude che la diversificazione e l’abbellimento del guardaroba imperiale sono giunti a compimento tra il I e l’inizio del II sec. d.C. – Il rapporto – topografico e ideale – tra circo e palazzo è esaminato nel capitolo successivo (Il legame palazzo-circo, pp. 175-190), in cui viene sottolineata la centralità dei Severi per la costituzione del modello già parzialmente realizzato da Augusto, per l’interesse ai circhi delle province e per l’evoluzione del cerimoniale e del simbolismo circensi. L’A. traccia dunque il quadro dell’organizzazione topografica e architettonica del settore Palatino/Circo Massimo in età severiana e del complesso degli *Horti Variani* e istituisce confronti col mondo ellenistico, mediante l’analisi del legame “reggia”/stadion/teatro a Pergamo e ad Alessandria. L’edificazione di anfiteatri e ippodromi in varie città dell’impero – segnatamente in Oriente – in questo periodo, assieme all’inizio della costruzione dell’ippodromo di Bisanzio da parte di Settimio Severo, costituisce una tappa importante nello sviluppo del cerimoniale circense e delle sue implicazioni. Un punto di arrivo sarà il complesso massenziano sull’Appia, con lo strettissimo legame tra palazzo e circo; una rassegna dei circhi/ippodromi delle sedi imperiali in età tetrarchica conferma il forte legame e “l’interscambiabilità” tra palazzi e circhi: l’imperatore aveva bisogno di uno scenario conveniente all’ambientazione del cerimoniale e di un contesto particolare nel quale apparire dinanzi ai propri sudditi e il circo soddisfaceva queste necessità sin dal I secolo. I raffronti con i palazzi e i cerimoniali ellenistici occupano la seconda parte di questo capitolo. Per Roma il rapporto palazzo-circo resta problematico e l’A. non prende posizione; quanto al ruolo del Circo Massimo, richiama “la funzione specifica degli edifici di spettacolo che, in età ellenistica, si connotano come luoghi in cui i sovrani fanno ambientare i più significativi rituali ed assistono ad essi insieme al popolo, essendo i protagonisti” (p. 188). Ripercorre quindi eventi pubblici noti dalle fonti che si svolsero, in tutto o in parte, in edifici da spettacolo concludendo che, pur in assenza della certezza della derivazione dal modello ellenistico dell’organizzazione architettonica palazzo-Circo Massimo, l’influsso ellenistico-asiatico sul quadro del cerimoniale romano è innegabile. – Il simbolismo del circo e l’ideologia della regalità sono oggetto del sesto capitolo (Il sistema simbolico del circo e l’ideologia della regalità, pp. 191-222). Il simbolismo affonda le proprie radici in età repubblicana e l’A. distingue, in età imperiale, due fasi del suo sviluppo: nella prima, che si colloca in età augustea e giulio-claudia, esso rinvia ai concetti di *victoria* ed *aeternitas* ed è fortemente legato al culto imperiale; nella seconda (II secolo e prima parte del successivo) si rinforzano i temi e le metafore astrologici e teologici senza oscurare gli altri. Il potere dell’imperatore è ormai ritenuto di origine divina: egli è assimilato a Zeus e diviene dunque *kosmokrator*, anche nell’iconografia; spesso è affiancato da *Aion* o dalla ruota dello Zodiaco e il suo potere è assimilato

all'armonia della musica, che faceva da sfondo alle cerimonie. In questo quadro si colloca l'attribuzione all'imperatore vivente di titoli quali *ktistes* o *soter*. – Il capitolo di conclusioni (pp. 223-234) propone in modo sintetico gli argomenti sviluppati nelle singole parti. – Il lavoro è di ampio respiro e ben documentato e getta nuova luce sulla genesi, a volte precoce, di alcuni fenomeni caratteristici della tarda antichità: se le conoscenze sulla valenza politica dei *circenses* in età bizantina si fondano su una letteratura ampia e consolidata, alcuni degli aspetti "fondatori" di questo fenomeno nella prima e media età imperiale non erano stati sin ora organicamente presentati. La scrittura è piana e le note contengono numerose citazioni delle fonti, fortunatamente in lingua originale: prassi virtuosa che si va purtroppo perdendo anche in Italia. – I confronti con realtà spaziali e temporali diverse annunciati nell'introduzione non sono tuttavia adeguatamente sviluppati. Per quanto riguarda la *pompa* ed altre manifestazioni, l'analisi di alcuni rilievi e pitture avrebbe potuto arricchire il quadro generale. Trattando dei segni del potere, infine, sarebbe stato opportuno segnalare l'eccezionale rinvenimento delle insegne imperiali attribuite a Massenzio (tre scettri e quattro punte di lancia da parata in materiali pregiati) effettuato da C. Panella alle pendici del Palatino (C. Panella (ed.), *I segni del potere. Realtà e immaginario della sovranità nella Roma imperiale*, Bari, 2011).

Cinzia VISMARA.

Marco BERETTA / Francesco CITTI / Lucia PASETTI, *Seneca e le scienze naturali* a cura di M. B., Fr. C. e L. P., Florence, L. S. Olschki, 2012 (Biblioteca di Nuncius. Studi e testi, 68) 24 × 17 cm, VI-273 p., 3 fig., 29 €, ISBN 978-88-222-6189-2.

Il volume qui recensito è l'ennesimo prodotto di un affiatato gruppo di ricerca composto dallo storico della scienza Marco Beretta e dagli storici della letteratura latina Francesco Citti e Lucia Pasetti. Il gruppo, che ha fatto della cooperazione il suo *modus operandi*, ha coinvolto, negli incontri e nei convegni che negli anni ha promosso e organizzato, diversi studiosi delle scienze antiche che si sono approcciati ai temi volta per volta proposti a partire da metodologie e prospettive differenti (cfr. ad es. M. Beretta / F. Citti (a cura di), *Lucrezio, la natura e la scienza*, Firenze 2008, oppure il volume di imminente pubblicazione che raccoglierà gli atti di un convegno sul tema della metamorfosi nella scienza antica tenutosi a Ravenna nel 2007). – Più in particolare, il volume nasce a seguito di un seminario interdisciplinare (tenutosi a Ravenna il 14 novembre del 2008 presso il Dipartimento di Storie e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali dell'Università di Bologna) che ha avuto come oggetto le *Naturales Quaestiones* (da ora in poi *NQ*) di Seneca, ovvero un testo che a lungo è stato trascurato dagli studi di antichistica e che solo di recente ha cominciato a godere di rinnovata fortuna. – Nel dettaglio, sono undici i contributi raccolti, corredati da una ricca bibliografia finale e da un indice dei nomi, cui fa seguito un indice dei passi senecani citati. Lo spettro dei contributi è vasto e vario. Si parte dall'utile saggio di apertura di Marco Beretta (*Il concetto di legge naturale in Lucrezio e Seneca*, pp. 1-17), che illustra il ruolo giocato dalla ricezione di Lucrezio e Seneca nel percorso che, a partire dal Rinascimento, ha condotto alla «proliferazione di norme regolative e matematizzabili dei fenomeni naturali» (p. 1). In particolare, in un contesto intellettuale in cui *nomos* e *physis* sono tendenzialmente pensati come contrapposti, Beretta evidenzia il netto cambio di paradigma rappresentato dagli Stoici, a partire dai quali si diffonde l'idea di un universo retto da una legge superiore. Un ulteriore scarto degno di menzione, in questo senso, sembra rappresentato proprio dalle *NQ*, in cui Seneca, pur sulla base di una visione finalistica e provvidenzialistica della natura, sembra riprendere in alcuni punti (spec. *NQ* 3, 29, 3) l'idea lucreziana di una legge naturale che indica «la possibilità di conoscere una classe di fenomeni

senza il bisogno di ricorrere a spiegazioni metafisiche o irrazionali» (p. 16). – Dopo il brillante saggio di Beretta, segue il lavoro di Piergiorgio Parroni (*Il linguaggio “drammatico” di Seneca scienziato*, pp. 19-29), che, collocandosi espressamente nel solco delle ricerche avviate da Arturo De Vivo e da Parroni stesso (cfr. spec. A. De Vivo, *Le parole della scienza*, Salerno 1992 e P. Parroni (a cura di), *Seneca, Naturales Quaestiones*, Bologna, 2002), esplora il versante degli usi linguistici del trattato. Nello specifico, partendo dall’analisi di tre casi di citazioni nascoste all’interno del testo (il V libro di Lucrezio in *NQ* 1, *praef.* 5; *Ov.*, *Met.* 4, 121 ss. in *NQ* 3, 2; *Lucr.* 6, 535 ss. nel proemio del terzo libro), lo studioso mostra come la ricerca senecana di effetti “drammatici” miri ad aggiungere una patina di “emotività” al piano delle descrizioni scientifiche presenti nel trattato. – Il contributo di Harry M. Hine (*Originality and Independence in Seneca Natural Questions Book 2*, pp. 31-47), conducendo una analisi accurata del II libro delle *NQ*, arriva a confermare alcune posizioni espresse recentemente dallo studioso canadese Brad Inwood, che in uno dei suoi più famosi e influenti articoli (cfr. B. Inwood, *Seneca in his Philosophical Milieu* in *HSCP* 97, 1995, pp. 63-76 (ora in Id., *Reading Seneca*, Oxford / New York 2005, pp. 7-22)). – ha messo in luce come «from Seneca’s own point of view, independence of thought is more important than originality» (p. 32). Più in particolare, Hine dimostra che 1) anche nelle *NQ* – come nel resto della sua produzione in prosa – Seneca tende a non pensare in greco e a preferire l’uso di termini tecnici provenienti dal *background* della riflessione filosofica in lingua latina, e che 2) la scelta delle fonti greche di riferimento avviene sempre a seguito di un vaglio e di uno scrutinio critici. – Il lavoro di Francesca R. Berno (*Non solo acqua. Elementi per un diluvio universale nel terzo libro delle Naturales Quaestiones*, pp. 49-68) verte sulla teoria senecana della trasformazione reciproca degli elementi (cfr. ad es. *NQ* 3, 10, 1-5). La Berno mette in rilievo il riuso del primo e dell’ultimo libro delle *Metamorfosi* di Ovidio, che Seneca tiene presente come modello stilistico e insieme teorico da riprendere e, in parte, da superare. In particolare, la studiosa mostra come le strategie messe in atto dal filosofo di Cordova mirino a dare evidenza al dettaglio, per certi versi perturbante, secondo il quale, nello scenario della distruzione universale, la terra, «emblemata di per sé di stabilità, diviene origine della fine, trasformandosi essa stessa in acqua» (p. 68). – Un tema comune trattano i due contributi di Pasquale Rossi (*Le piene del Nilo nelle Naturales Quaestiones di Seneca*, pp. 69-80) e Daniele Pellacani (*Le piene del Nilo. Nota bibliografica*, pp. 81-92). Se infatti Rossi esplora e commenta, a partire da *NQ* 4a, 1-2, le fonti antiche relative alla questione delle piene del fiume egizio, Pellacani fornisce al lettore una utile rassegna bibliografica ragionata sul medesimo argomento. – Segue il contributo di Arturo De Vivo (*Seneca e i terremoti*, pp. 93-106), che mostra come la struttura stessa del libro VI delle *NQ* contribuisca a marcare un orizzonte ideologicamente connotato per tutto il trattato. In particolare, il riferimento alla ripresa degli studi scientifici giovanili di *NQ* 6, 4, 2 e l’ambiguo elogio di Nerone di *NQ* 6, 8, 3-5 sono intesi da un lato come un implicito addio alla politica e dall’altro come una denuncia velata delle tentazioni tiranniche del *princeps*. – Un contributo testuale significativo è quindi proposto da Francesco Citti (*L’opzione della scienza. A proposito di Seneca, De otio* 4, 2, pp. 107-117), che, sulla scia di una attenta analisi della tradizione idrografica antica, interpreta in maniera inedita un passo senecano problematico. L’espressione *inserta mari ac terris*, presente in *De otio* 4, 2, viene infatti letta come una allusione alla teoria secondo cui l’Oceano è visto come un mare unitario ma al contempo articolato in vie d’acqua superficiali e sotterranee che scorrono a separare tutte le terre. – Apprezzabile anche il saggio di Hiro Hirai (*Seneca’s Naturales Quaestiones in Justus Lipsius’ Physiologia Stoicorum: the World-Soul, Providence and Eschatology*, pp. 119-142), che – a partire da un attento studio delle citazioni delle *NQ* presenti nella *Physiologia Stoicorum* – dimostra il ruolo

determinante che il testo senecano ha giocato nell'elaborazione della teoria lipsiana del dio visto come mondo-anima. – Il contributo di Bardo M. Gauly (*Aliquid ueritati et posteris conferant: Seneca und die Kometentheorie der frühen Neuzeit*, pp. 143-159) verte principalmente sulla ricezione che ha avuto, in seno all'astronomia del XVI e del XVII secolo (in particolare in Brahe, Keplero, Fromundus), l'ipotesi senecana secondo la quale le comete non sono – come affermava Aristotele – fenomeni metereologici, bensì corpi celesti che si muovono al di là della sfera sublunare. – Il volume si chiude, infine, con una ricca rassegna ragionata – comprensiva della bibliografia finale – sulla fortuna e sulla ricezione delle *Naturales Quaestiones* (*Per una rassegna sulla fortuna delle Naturales Quaestiones*, pp. 161-235) messa a punto da Fabio Nanni e Daniele Pellacani. – Come è possibile vedere da questa sintesi, dunque, se si eccettuano singoli contributi che intervengono su questioni puntuali (ad es. Citti), il volume qui recensito si presenta per larghi tratti come una sorta di *summa* che introduce agli studi finora prodotti sul testo senecano e alla sua ricezione, e, nel caso di alcuni autori (ad es. Berno, De Vivo, Parroni), come un interessante complemento rispetto a propri importanti lavori già pubblicati nel recente passato. Nel complesso, tuttavia, il filo comune che lega fra loro tutti gli interventi raggruppati permette al lettore di ribaltare il luogo comune che vedeva nel filosofo di Cordova un semplice compilatore, mettendo in luce invece non soltanto l'indipendenza intellettuale che sta alla base del progetto delle *NQ*, ma anche l'enorme influenza che il testo ha esercitato e continua a esercitare su teorie e modelli nei confronti dei quali si pone come un crocevia fondamentale. – Proprio per questi motivi, il volume non può non essere consigliato come uno strumento imprescindibile per chiunque voglia approcciarsi alle *NQ* e, più in generale, agli studi di scienza antica.

Pietro LI CAUSI.

Frédérique BIVILLE / Marie-Karine LHOMMÉ / Daniel VALLAT, *Latin vulgaire – Latin tardif IX. Actes du IX^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif. Lyon, 2-6 septembre 2009* édités par Fr. B., M.-K. Lh. et D. V., Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012 (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 49. Série linguistique et philologique, 8), 24 × 16 cm, 1084 p., 86 €, ISBN 978-2-35668-030-3.

Les colloques internationaux « Latin vulgaire – Latin tardif » se succèdent avec une belle régularité tous les trois ans. Et ils attirent de plus en plus de chercheurs venus de tous les pays. C'est un signe indéniable que ces études se portent bien grâce à un groupe de savants passionnés qui ne ménagent pas leur peine et qui savent accueillir les néophytes comme on le verra dans la liste des orateurs où les « grands noms » côtoient des inconnus d'aujourd'hui, qui feront la science de demain. Ce succès a pour conséquence, entre autres, l'épaisseur du volume des *Actes* du IX^e congrès qui vient de paraître : mille quatre-vingt-quatre pages contenant soixante-dix-sept communications. La réunion, qui s'est tenue à Lyon en septembre 2009, s'est intéressée aux processus de passage du latin au roman et a rassemblé des latinistes et des romanistes. Mais les indices révélant cette évolution se découvrent à des époques et dans des domaines très divers de sorte que les sujets abordés sont multiples et variés. On ne saurait trop admirer les éditeurs, Frédérique Biville, professeur émérite de l'université Lumière – Lyon 2, Marie-Karine Lhommé et Daniel Vallat, maîtres de conférences de ce même établissement, d'avoir réussi à présenter de façon à lui donner un fil conducteur ce qui n'aurait pu être perçu que comme un rassemblement de pièces hétéroclites et disparates, et d'avoir mis ainsi en évidence la progressive émergence des langues romanes en faisant voir comment elle s'insère dans le contexte de l'histoire culturelle de l'Occident. Nous pensons être utile à nos lecteurs en

donnant la liste des communications afin que chacun puisse trouver ce qui l'intéresse. Après la préface de F. Biville et le rappel par P. Flobert de « L'apport de Jacques André aux études sur le latin parlé tardif », (J. André à qui ce volume est dédié), vient la première partie intitulée « La variation linguistique ». Elle commence par un exposé de R. Wright « Late and Vulgar Latin in Muslim Spain : the African connection », suivi de trois sous-parties : 1° « Latin classique, latin tardif, latin 'vulgaire' » (M. Banniard, « Le latin classique existe-t-il ? » ; L. Callebat, « Vulgaire et vulgarité » ; G.V.M. Haverling, « Latin tardif littéraire et latin tardif parlé » ; S. Kiss, « Héritage classique, innovation préromane et rhétorique de l'écrit : les chroniques latines du haut Moyen Âge » ; R. Müller, « Sit autem sermo vester *est est non non* : klassisches und nichtklassisches 'Ja' »), 2° « Diversification régionale » (B. Adamik, « In search of the regional diversification of Latin : some methodological considerations in employing the inscriptional evidence » ; J.P. Escolà, « El latin en Cataluña en el siglo VII » ; O. Gordon, « Latinité 'originale' et latinité 'renforcée' dans une région isolée de la Transylvanie » ; M. Van Acker, « Langues, écritures, styles et normes dans la Gaule des Carolingiens »), 3° « Du latin aux langues romanes » (R. Kiesler, « Les langues romanes proviennent-elles du latin classique ? » ; W. Mańczak, « *Muta cum liquida* et origine des langues romanes » ; M. L. Mazzola, « L'analyse phonologique au service de la mythologie »). La deuxième grande partie porte comme titre « Le système linguistique latin et son évolution en roman ». Elle contient quatre subdivisions ; la première est consacrée au nom (B.L.M. Bauer, « Functions of nominal apposition in Vulgar and Late Latin : change in progress ? » ; M. Gayno, « Les constructions absolues chez Grégoire de Tours » ; V. Ortoleva, « Palladio III 30 : un autentico caso di *nominativus pendens* ? » ; O. Spevak, « La disjonction en latin tardif » ; L. Sznajder, « *Dixit autem serpens ad mulierem / mulieri quoque dixit* : la double expression de l'allocutaire dans les propositions introductrices de discours directs dans la Vulgate »), la deuxième aux pronoms (A. André, M. Fruyt, « Le rôle de *is* dans les changements de l'endophere et de la deixis en latin » ; B. Bortolussi, « Évolution des indéfinis essentiels (*quis, aliquis, quisquam*) et de *quisque* en latin tardif » ; J. Gallego, « *De talis à tel* : évolution d'un corrélatif consécutif » ; M.D. Joffre, « La concurrence *hic / iste* dans les *Métamorphoses* d'Apulée : réflexions sur leurs emplois exophoriques » ; R. Sornicola, « Multifunzionalità di *ipse* in latino e polimorfismo degli esiti romanzi »), la troisième au verbe (H. Rosén, « *Coepi* + infinitif dans une sélection de traductions en latin tardif » ; G.B. Țăra, « Observations sur l'ambiguïté de la tournure *habeo* + participe parfait passif chez Grégoire de Tours » ; B. Wehr, « Die Konstruktion *habeo dictum* als 'Adressatenpassiv' im Lateinischen und Romanischen »), la quatrième à la phrase (O. Álvarez Huerta, « Sobre el origen de la conjunción *que* en español » ; C. Bodelot, « Les emplois de *quomodo* chez Lucifer de Cagliari » ; G. Calboli, « Syntaxe nominale et subordination en latin tardif » ; R. Medina Granda, A. Orlandini, P. Poccetti, « Les connecteurs transphrastiques du latin tardif et leurs évolutions romanes »). La troisième partie concerne « Les lexiques latin et roman ». Elle débute par des considérations sur « Lemmatisation et analyse lexicale » (D. Longrée, C. Philippart de Foy, C. Poudat, « Latin du haut Moyen Âge et annotation morphosyntaxique automatique : quelles perspectives ? » ; C. Philippart de Foy, « Lemmatiser un corpus de textes hagiographiques : enjeux et modalités pratiques » ; F. Stella, « Costanti di genere e variazioni cronologiche nelle statistiche linguistiche sull'*epistula latina* »). Elle se poursuit par une section concernant divers « Mots » (F. Bechet, « *Symphonia, chifonie, zampogna, cimpoi* : sur l'origine latine du nom roumain de la cornemuse » ; D. Conso, « La grammaticalisation de *latus, -eris*, nt., 'côté' en un adverbe-préposition *de latus*, 'à côté (de)', et une préposition *latus*, de même sens, dans les *Casae litterarum* » ; O. Felecan, D. Felecan, « Prénoms latins dans l'anthroponymie de la Roumanie orientale » ; V. Ferraro,

« *Sora e Soratte* : impronte fenicie nella toponomastica del Lazio » ; A. Garcea, « *Praeterpropter* » ; J.-B. Guillaumin, « De l'*hapax* littéraire au néologisme scientifique : les fonctions de l'invention verbale dans le livre IX de Martianus Capella » ; M. Iliescu, « L'expression de 'rien' *largo sensu* en latin et dans quelques langues romanes » ; M.A. Julia, « Latin tardif *si rem, sierem* » ; V. Martzloff, « Sens et registre de l'adverbe latin *obiter* à la lumière d'un correspondant sabellique » ; E. Nieto Ballester, « *Aqua non acqua* (App. Pr.112) y el origen de cat. *aigua* y occ. *aiga* » ; L. Unceta Gómez, « La inserción de *mando* y su grupo en el campo léxico de la 'directividad' de Plauto al latín tardío ». Sous la troisième rubrique « Les éléments de formation », on trouve : C. Arias Abellán, « Los derivados en *-ax* en los *Carmina Latina Epigraphica* » ; O. Cockburn, « Los verbos latinos en *-izare* (*-issare, -idiare*) : el desarrollo de la variante *-izare* » ; B. García Hernández, « *Gausapatus* (*gabato, jabato*) y la creación del sufijo **-attus* (*lebrato, levrato, lepratto*) », R. López Gregoris, « El uso 'diminutivo' como recurso expresivo, de *Poenulus* a *Querolus* » ; S. Van Laer, « Quelle valeur pour le préverbe des verbes en *-sco* ? L'exemple de *ad-, in- et ob-* ». La quatrième et dernière grande partie, « Textes et documents », comprend quatre volets, chacun dédié à un type d'écrits : 1° « Grammairiens et glossateurs » (M. Baratin, « Les *exempla ficta* : états de langue ou logiques argumentatives ? » ; I. Costa, « *Grammatica Martiani* » ; R. Maltby, « The *De Barbarismis et Metaplasmis* of Consentius as evidence for Late and Vulgar Latin » ; P. Stoppacci, « Le fonti del *De orthographia* di Cassiodoro : modalità di ricezione e fruizione » ; R. Ferri, « Vulgar Latin in bilingual glossaries : the unpublished *Hermeneumata Celtis* and their contribution » ; M.-K. Lhommé, « Le grec de Paul Diacre » ; L. Martorelli, « Le glosse delle *Regulae Augustini* » ; C. Nicolas, « Etymologizing from eye to ear : about vowel prosthesis in Isidore's *Etymologies* » ; B. Rochette, « Les *Diui Hadriani sententiae* : quel latin ? », 2° « Traités médicaux » (M.-T. Cam, « Les choix lexicaux de Végèce dans les *Digesta Artis Mulomedicinalis* » ; V. Gitton-Ripoll, « Les latinismes dans les textes hippiatrques grecs » ; M. Pardon-Labonnelie, « *Penicillo ad id ipsum facto* (Cels. 6, 6, 8b) : les attestations de *penicill-* sur les cachets à collyres », 3° « Textes tardifs » (T. Adamik, « Le plan de l'énonciation dans les *Historiae* de Grégoire de Tours » ; E. Bohlin, « Some notes on the fragmentary Latin translation of Euclid's *Elements* preserved in the Codex Veronensis Bibliothecae Capitularis XL (38) » ; J. Elfassi, « Le latin des *Sententiae* d'Isidore de Séville est-il 'vulgaire' ? » ; M. C. Fernández López, « 'La lune dans un puits' ? Broma de frontera (*in puteo / in podio*, Sid. Apol. Carm. 24, 23-25) » ; C. Fry, « La parole contre la langue : les vulgarismes dans la correspondance croisée de Jérôme et d'Augustin » ; G. Galdi, « Syntactic and stylistic remarks on the *Epitome de Caesaribus* » ; S. Gioanni, « La culture profane des *dictatores* chrétiens dans les chancelleries franques : l'élogie sur Galesvinthe de Venace Fortunat (*Carmen* VI 5) » ; D. Vallat, « Éditer l'*Anthologie latine* : problèmes méthodologiques et textuels » ; É. Wolff, « Les poèmes 204-209 (Riese) = 195-200 (Shackleton Bailey) de l'*Anthologie latine* », 4° « Textes et documents médiévaux » (M.T. Echenique Elizondo, B. García Hernández, « Una adaptación hispánica de la *Regla de San Benito* » ; A. García Leal, « Aportaciones al estudio lingüístico de la *Expositio super septem visiones libri Apocalypsis* de Berengauda » ; P. Greco, « Observations sur la langue du *Chronicon* de Benoît moine de Saint-André du Soracte » ; K. Hagemann, « The *Glosas Emilianenses* : emendation marks » ; M. Selig, R. Eufe ; « Les monnaies mérovingiennes et leur analyse linguistique » ; G. Besson, « *In vulgari suo dicere cepit* : le rapport aux vulgaires chez un chroniqueur italien du XIII^e siècle » ; M. Campetella, « L'*Opus agriculturae* de Rutilius Taurus Aemilianus Palladius et sa traduction florentine de 1464 »). Chaque communication est précédée d'un résumé en anglais et suivie de la bibliographie afférente ; beaucoup sont éclairées de tableaux, de schémas ou de

graphiques. Le lecteur saura une grâce infinie aux éditeurs qui ont si soigneusement relu l'ouvrage qu'il ne présente pratiquement aucune coquille et qui ont pris la peine, pour que la masse et la diversité des données ne soient pas un obstacle à l'utilisation de cette foisonnante richesse, de confectionner quatre index : un index des auteurs et textes cités, un index des langues, peuples, pays et époques, un index des mots latins et un index des notions linguistiques et grammaticales.

Lucienne DESCHAMPS.

Pascal BURGUNDER (éd.), *Études pontiques. Histoires, bibliographie et sites archéologiques du bassin de la mer Noire*. Volume édité par P. B., Lausanne, Revue Études de Lettres, 2012, 366 p., fig., 40 pl., cartes, 30 CHF.

La parution d'un volume d'*Études pontiques* au sein de la série de la Faculté de Lettres de l'Université de Lausanne ne doit pas passer inaperçue pour les spécialistes intéressés par les antiquités de la mer Noire. Et cela malgré le premier but de l'ouvrage, à savoir celui « de familiariser la relève académique de Suisse romande avec les problématiques que soulève la présence grecque dans l'aire pontique » (p. 10). Cette intention s'avère en vérité louable, mais, rassembler dans un même numéro les exposés des onze conférenciers réunis autour des trois tables rondes pourrait dérouter un lecteur moins familiarisé avec la complexité des recherches sur l'archéologie, l'histoire antique et l'historiographie de Pont-Euxin. Tout en exprimant notre gratitude aux chercheurs ayant contribué aux trois sections du volume intitulé : *Histoire du royaume du Bosphore Cimmérien, Écriture de l'histoire antique en Russie et en Asie Centrale, Sites archéologiques du bassin pontique*, force est de remarquer une discordance sensible entre le titre fort généreux (et qui aurait obligé à une approche plus approfondie) et le développement plutôt modeste (si l'on pense aux nombreux aspects et problèmes qui non pas été abordés dans ce livre). L'éditeur, familiarisé en quelque sorte avec l'historiographie russe et la problématique du Bosphore Cimmérien, s'emploie à dépasser cette aporie par une phrase euphémistique qui semble renvoyer à l'introduction à un autre volume : « La multiplicité des angles d'attaque et des méthodes mises en œuvre au sein de chacune des sections donne à ce volume d'Études pontiques un caractère novateur et en fait un lieu d'échanges à la croisée des champs d'études propres à l'archéologie, à l'histoire antique ou à l'historiographie » (p. 10). Nous allons procéder à l'examen critique de chaque article pour voir si cette affirmation de l'éditeur trouve la confirmation dans les pages du volume. Nous présenterons ensuite quelques observations à caractère général. – Pascal Burgunder, *Une introduction à l'archéologie du royaume du Bosphore Cimmérien*, p. 17-55. Au-delà de la modestie du titre assumé, l'auteur se risque à un exposé plus prétentieux – non sans intérêt d'ailleurs – mais qui ne parvient pas à convaincre les spécialistes et peut donner une image trop simpliste à un public moins familier avec les études pontiques. Tout d'abord, l'auteur lance une affirmation bien hasardeuse : « La découverte des antiquités de Russie méridionale passe par la Suisse ! » (p. 18). Car les trois cas d'études présentés – Frédéric Dubois de Montperreux, Florian Gille et Louis Kolly – ne peuvent appuyer avec conviction une telle affirmation, même s'il s'agit de trois personnalités importantes pour la recherche des antiquités nord-pontiques. Pour mieux comprendre le rôle joué par les trois scientifiques à l'époque, ainsi que l'influence de leurs œuvres sur les recherches ultérieures, il aurait été utile que Burgunder renvoie à Tunkina (I.V. Tunkina, *Russka nauka o klassičeskikh drevnostjakh juga Rossii (XVIII – seredina XIX v.)* [La science russe sur l'Antiquité classique de Russie méridionale (XVIII^e siècle – moitié du XIX^e siècle)], Saint-Petersbourg, 2002.). Le sous-chapitre intitulé « Champ de l'épigraphie » offre des informations sur la genèse du volume CIRB et sur l'œuvre de V. V. Latyšev [Latyshev], mais on a affaire à des sujets qui ont été abordés

dernièrement d'une manière plus convaincante et plus exhaustive dans la postface de l'album CIRB (Gavrilov A.K. [et al.] (éd.), *Korpus bosporskikh nadpisej. Al'bom illjustracij (KBN-al'bom) – Corpus inscriptionum regni Bosporani, Album imaginum*, Saint-Pétersbourg, 2004, p. 395-413). L'insertion apologétique à l'adresse de Ju. G. Vinogradov est encore moins évidente et certaines affirmations *ex abrupto* risquent d'induire en erreur. Ainsi V. P. Jajlenko n'est pas qu'un « détracteur acharné » (p. 29) des thèses avancées par Vinogradov, mais aussi celui qui a apporté une contribution importante à l'étude des inscriptions du nord de la mer Noire en général, et en particulier à la recherche des inscriptions du Bosphore Cimmérien (voir le livre récent de V. P. Jajlenko *Tysjačeletnij Bosporskij Reikh. Istoriya i èpigrafika Bospora VI v. do n.è. – V v. n.è. [Le royaume Bosphore millénaire. Histoire et épigraphie du Bosphore de VI^e siècle av. J.-C. jusqu'au V^e siècle ap. J.-C.]*, Moscou, 2010). Dans le sous-chapitre III (*Archéologie des cités du royaume du Bosphore Cimmérien*), l'auteur propose un tour d'horizon des publications consacrées à l'archéologie et à l'histoire antique du littoral nord de la mer Noire. Il formule des observations pertinentes sur certains ouvrages de synthèse, fort importants pour l'évolution de l'archéologie bosphoraine aux époques soviétique et postsoviétique et qui étaient destinés aux chercheurs occidentaux. Sans y insister trop, pour des raisons d'espace, il convient pourtant d'attirer l'attention sur la récente publication de Chr. Müller qui peut mieux informer sur les opinions de cet auteur (Chr. Müller, *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*, Bordeaux, 2010.). – Jurij Alexeevič Vinogradov, *La colonisation grecque du Bosphore Cimmérien*, p. 57-85. L'auteur – qui avait apporté une contribution importante à une meilleure connaissance de l'archéologie du Bosphore Cimmérien – se propose cette fois-ci « de présenter de nouveaux matériaux archéologiques découverts ces dernières années, dans la région du détroit de Kertch, et de proposer quelques nouvelles approches dans l'étude de l'histoire première des colonies (*apoikiai*) grecques du Bosphore » (p. 58). Il attire notamment l'attention sur le site de Taganrog comme l'un des établissements grecs les plus anciens de toute la côte nord de la mer Noire, sur les différents statuts des cités grecques des régions bosphoraines (*poleis* et non-*poleis*), en insistant également sur les découvertes archéologiques du Myrmékion archaïque. Nous sommes d'accord que l'existence d'une « phase de construction semi-enterrée » caractéristique à cette région, et aussi de céramique modelée, fabriquée sans tour de potier, trahit les influences des populations épichoriques. Mais, à la différence de Vinogradov, nous sommes moins convaincus de ce que « l'apparition d'une telle céramique, ici, est incontestablement liée à l'implantation des personnes issues de la population barbare » (p. 68). Loin de nous l'idée d'exclure l'existence du mélange ethnique, issu des mariages mixtes – chose naturelle dans une région de contact tel le Pont et pour laquelle l'on possède des attestations littéraires –, mais de là à accepter *a priori* la céramique de production manuelle comme critère de définition du caractère ethnique, il y a un cap que nous ne sommes pas prêts à franchir. Mieux, si les femmes des premiers colons pouvaient appartenir à un milieu indigène, il reste néanmoins à expliquer le caractère profondément hellénique de la culture urbaine dans le Bosphore à une époque antérieure à l'arrivée des Romains, qu'il s'agisse de la langue, des cultes, du calendrier ou des anthroponymes. D'autres questions peuvent aussi être soulevées. Nous nous limitons seulement à attirer l'attention sur le fait que l'existence d'un lien entre la fondation des premiers *apoikiai* bosphoraines et les mouvements périodiques des groupes de Scythes à travers le détroit gelé (Hérodote I, 4, 29) reste à démontrer. Car il reste difficile à situer cette migration saisonnière à un moment chronologique bien précis. – Alexandr Vasil'evič Podosinov, *Le royaume du Bosphore Cimmérien aux époques grecque et romaine : un aperçu*, p. 87-109. Pour des raisons qui nous échappent, le spécialiste du poète Ovide a

essayé de résumer en 22 pages l'histoire du royaume du Bosphore *ad usum Delphini*. L'auteur brosse un tableau historique en bonne partie exact, sans pour autant être à l'abri des erreurs ou généralités gênantes à propos de certains aspects et événements. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur une contribution qui aurait mieux trouvé sa place dans une revue de popularisation et non dans un ouvrage qui avait pour ambition, dans la vision de l'éditeur, d'offrir « quelques perspectives nouvelles au lecteur francophone, en l'ouvrant, au travers de ce recueil, aux patrimoines archéologiques du bassin pontique ! » (p. 10). Il faut préciser, au moins, que le royaume du Bosphore Cimmérien n'est pas du tout une réalité historique « depuis la fondation des premières colonies grecques au VI^e s. av. J.-C » (p. 87). Car ce n'est qu'après la prise du titre royal par Leukon I (389/8-349/8 av. J.-C), que l'on peut parler de l'existence d'un royaume du Bosphore. D'ailleurs, ce royaume ne peut être considéré comme homologue aux royaumes helléniques avant le règne de Spartokos III (304/3-284/3 av. J.-C.). Et ce n'est pas Aspourgos qui « fut le fondateur d'une dynastie qui allait régner presque quatre siècles sur le royaume du Bosphore » (p. 98), mais Mithradate VI Eupator. Pour un commentaire plus compétent sur l'atelier d'un peintre représenté sur un sarcophage en pierre du I^{er} s. ap. J.-C. et ainsi que sur d'autres aspects concernant la vie culturelle bosporaine, il convient de renvoyer au volume récent de Mădălina Dana (*Culture et mobilité dans le Pont-Euxin. Approche régionale de la vie culturelle des cités grecques*, Bordeaux, 2011.). – Igor L'vovič Tikhonov, *L'archéologie classique à l'Université de Saint-Pétersbourg du XVIII^e s. à nos jours*, p. 113-150. L'auteur propose une réflexion aussi intéressante à la fois pour le grand public que pour les spécialistes des antiquités nord-pontiques. L'accès de l'archéologie classique au nombre des sciences enseignées à l'Université de Saint-Pétersbourg et sa période de gloire se rattachent au nom des « monstres sacrés » de l'école russe, tels N. P. Kondakov, F. F. Zelinskij, M. I. Rostovtseff. De même, l'auteur a bien mis en lumière la période d'après le coup d'État bolchévique, lorsque le régime totalitaire avait imposé l'idéologie marxiste comme une nécessité pour toutes les sciences. La terreur « rouge » instaurée au début des années 20' du siècle passé a créé une pression idéologique dont l'enseignement archéologique de Saint-Pétersbourg, et de la Russie en général, ainsi que d'autres États de l'ancien Archipel Goulag, porte encore les traces. Pour paraphraser A. S. Uvarov – que Tikhonov cite au début de son étude – l'archéologie classique a été étudiée et enseignée dans les périodes soviétique et postsoviétique par plusieurs savants, mais le grand public n'avait pas encore reconnu son utilité. La normalité promue par la grande école russe d'archéologie reste encore un désidératum pour les promoteurs de la « culture matérielle » d'aujourd'hui, comme il ressort de la citation suivante : « Ainsi, s'étant d'abord intéressés à l'archéologie et aux monuments matériels à l'Université de Saint-Pétersbourg, les élèves de Kondakov, les *faktopokloniki* [admirateurs des faits – V. Cojocar], se trouvant dans des expéditions à l'étranger, s'attachèrent essentiellement à des fouilles archéologiques, éprouvant les méthodes européennes les plus avancées et les principaux résultats de la recherche sur le monde méditerranéen. Ces connaissances servirent ensuite de base à leurs propres recherches sur la culture antique du nord de la mer Noire ... » (p. 126). – Caspar Meyer, *Le sacrement scythe. Rostovtseff, son interprétation de l'art gréco-scythe et l'étude de l'interaction culturelle dans le royaume du Bosphore*, p. 151-182. La tentative de l'auteur de nous convaincre que « les dispositions psychologiques dans lesquelles se trouvait Rostovtseff, durant ses dernières années en Russie, expliquent la réorientation radicale qui l'a fait passer de sa précédente spécialisation dans l'histoire agraire romaine aux racines gréco-scythes de son pays » (p. 168), doit être considérée *cum grano salis*. Car cette affirmation s'appuie pratiquement sur trois ou quatre publications du savant russe dont Heinz Heinen (*Rostovtzeff et la Russie méridionale*, in *Rostovtzeff e l'Italia*, éd. par A. Marcone, Naples, 1999, p. 45-61.)

avait synthétisé, d'une manière plus adéquate, la contribution à l'étude des antiquités nord-pontiques. Quant au patriotisme de Rostovtseff et à sa conception de la religion et surtout du christianisme, Meyer aurait dû tenir compte de l'influence subie de la part des deux grandes personnalités de l'école classique russe – N. P. Kondakov et F. F. Zelinskij (d'abord en tant que professeurs, puis comme collègues à l'Université de Saint-Petersbourg) –. Pour ce qui est de la recherche du rôle de la torentique gréco-scythe dans la mise en place des pratiques historiographiques dominantes dans l'archéologie des rives septentrionales de la mer Noire, il aurait été important que l'auteur consulte aussi les publications de référence en langue russe, et notamment D.S. Rajevskij, (*Model' mifa skifskoj kul'tury* [Le modèle du mythe de la culture scythe], Moscou, 1985.). La vision de l'auteur sur l'archéologie bosphoraine s'avère être peu convaincante, mais, faute d'espace, nous ne pouvons plus nous attarder sur cette question. Comme nous connaissons les spécialistes, les chantiers archéologiques, les bibliothèques, l'école d'archéologie et non en dernier lieu, la littérature de spécialité, nous voulons seulement préciser que la raison du manque de prise en compte des grands courants de l'archéologie méditerranéenne tient, en grande mesure, juste d'un état de « retard intellectuel » (p.153/4). – Svetlana Gorshenina, *L'archéologie russe en Asie Centrale en situation coloniale : quelques approches*, p. 183-219. Il convient d'abord de noter que cette étude n'a aucun rapport avec les Études pontiques. Ensuite, nous ne pouvons pas souscrire à l'opinion de l'auteur à l'égard de l'histoire de l'archéologie russo-soviétique en Asie centrale en situation coloniale. Il s'agit des régions qui avaient fait partie de l'Empire du Tsar, puis de l'URSS, par conséquent, les recherches des archéologues russes en Asie Centrale étaient asservies aux buts « nationaux » de l'État autocrate, voire totalitaire. Enfin, puisque l'on met au premier plan de l'analyse deux types d'archéologie – l'une « coloniale » et l'autre « nationale » – il aurait mieux valu que l'auteur ait aussi évoqué l'implication des écoles occidentales sur les chantiers archéologiques de Grèce ou de Turquie. – Dmitrij Efimovič Čistov, *La Borysthène archaïque (site de l'île de Bérézan). Première colonie grecque du nord de la mer Noire, d'après le matériel des fouilles récentes du Musée d'État de l'Ermitage menées dans la partie orientale de l'île*, p. 223-260. L'auteur propose une description très détaillée, et aussi abondamment illustrée, des recherches archéologiques menées, les dernières années, dans le secteur « O », situé dans la partie N-E de l'île de Bérézan. C'est une étude assez peu accessible au grand public (à cause des nombreuses données techniques), mais d'autant plus intéressante pour les spécialistes. Nous apprécions l'essai d'établir une possible fonctionnalité pour le complexe d'édifices publics de la fin du VI^e s. et du premier tiers du V^e s. av. J.-C. par l'invocation des situations semblables aux autres régions du monde grec. Néanmoins, l'identification sur place d'un portique et d'un *hestiatorion* reste hypothétique. Le même constat s'applique à l'interprétation d'autres débris de construction découverts au cours des fouilles de Bérézan, en premier lieu les cabanes semi-enterrées (sur ce type de trouvailles, l'auteur aurait pu citer également N. Povalachev, *Die Griechen am Nordpontos : Die nordpontische Kolonisation im Kontext der Großen Griechischen Kolonisationsbewegung vom 8. bis 6. Jahrhundert v. Chr.*, Munich, 2008. p. 85-89, cf. 136-139). – Valentina Vladimirovna Krapivina, *Olbia Pontica. Principaux résultats des fouilles menées de 2006 à 2010* (p. 261-278). Due à un excellent connaisseur des fouilles archéologiques d'Olbia, cette étude offre une image claire des résultats des recherches des dernières années sur ce site. L'auteur insiste sur les restes des constructions et sur les plus intéressants matériaux découverts dans les six secteurs du site. La présentation est accompagnée d'une bonne illustration. Quant à l'interprétation historique de certaines découvertes, il aurait fallu parfois un peu plus de prudence. À titre d'exemple, l'on peut citer la mention du siège d'Olbia par Zapyrion en 331-330 av. J.-C. pour expliquer une couche incendiée, des

résidus d'ossements humains et de crânes, dégagés par les archéologues (p. 271). De même, nous croyons qu'il vaudrait mieux parler non pas d'une seule nécropole d'Olbia, mais de plusieurs nécropoles, en fonction des différentes époques présentées. De fait, l'auteur écrit : « Ainsi, le territoire de ce qu'on appelle la 'nécropole' était le domaine rural le plus proche d'Olbia Pontica, pour le moins, à la fin de la période archaïque et jusqu'au début de la période hellénistique » (p. 273). Les recherches actuelles pourraient éclairer davantage cette question. – Alexandru Avram et Iulian Bîrzescu, *Fouilles récentes dans la zone sacrée d'Istros*, p. 279-310. Cette étude pourrait offrir un terme de comparaison intéressant aux spécialistes préoccupés par les *téménè* des cités grecques du Pont-Euxin, mais aussi d'autres régions de l'oekoumène. Les restes des constructions, aussi bien que le matériel archéologique découvert dans la « Zone sacrée » d'Istros, sont judicieusement mis en valeur, ce qui permet la distinction nette de plusieurs phases d'occupation entre la fin du VII^e s. et le milieu du I^{er} s. av. J.-C. Il est très probable que les traces des activités profanes à partir de la fin de l'ère païenne soient dues à une désacralisation du lieu, suite à la destruction de la cité par les Gètes de Burebista. Quant aux destructions antérieures, par exemple celle de 313 av. J.-C. imputable à Lysimaque, à notre sens, les données absolues auraient besoin d'une argumentation supplémentaire. On remarque que cet article est le seul à porter sur une autre région du bassin de la mer Noire que le littoral nord-pontique. – Vladimir Fjodorovič Stolba, *La vie rurale en Crimée antique : Panskoé et ses environs*, p. 311-364. L'habitat rural le plus connu peut-être dans le bassin grec de la mer Noire suscite de nouveau l'attention des spécialistes, grâce à un très bon connaisseur de la région et de la problématique. Des recherches anciennes et des plus récentes sont mises en valeur en fonction de plusieurs aspects – ressources naturelles, vestiges archéologiques aux alentours de Panskoé I, superficie et structure de l'établissement, stratigraphie et chronologie, les complexes explorés, la nécropole, l'économie, la production, l'artisanat, le commerce et les échanges, la circulation monétaire –. Bien que nous ne puissions accepter sans réserve toutes les interprétations proposées – par exemple le graffiti *damos(ion)* sur le fond d'un plat à vernis noir comme indice pour la fonctionnalité de l'endroit de trouvaille (p. 322), ou les squelettes recroquevillés comme preuve irréfutable d'une présence non grecque (p. 327), nous apprécions l'effort de dépasser la simple description des artefacts et le désir de faire appel en permanence à l'étude interdisciplinaire. – Après ce bref passage en revue, nous constatons que la thématique abordée varie sensiblement d'un article à l'autre. Si certaines études (assez peu, à vrai dire) viennent exposer des données intéressantes pour tous les spécialistes des antiquités des régions de la mer Noire, la plupart, en revanche, pourrait servir simplement comme base d'initiation minimale pour ceux qui souhaiteraient découvrir une problématique pontique plus complexe. Peu convaincus par la raison qui avait amené l'éditeur à réunir sous un titre exigeant une réflexion plus approfondie des études apparemment assez disparates et se rapportant presque exclusivement au littoral nord-pontique, nous apprécions l'effort de présenter au lecteur francophone quelques aspects du patrimoine archéologique du bassin pontique.

Victor COJOCARU (traduction du roumain par Adrian ROBU).

Antonio F. CABALLOS RUFINO, *Del municipio a la corte. La renovación de las elites romanas*. Estudios reunidos y presentados por Ant. F. C. R., Séville, Universidad de Sevilla, 2012, 25 × 18 cm, 443 p., 1 front., ISBN 978-84-472-1381-8.

Les vingt contributions rassemblées dans ce volume constituent les actes d'un congrès international, organisé par le groupe de recherche ORDO (Oligarchies Romaines de l'Occident), qui s'est tenu à Ronda (Andalousie) en 2010. L'objet de cette rencontre était

de s'intéresser non seulement aux critères idéologiques, économiques et sociaux de l'accès aux ordres supérieurs, mais aussi, concrètement, aux circonstances qui, à l'échelon local, ont pu favoriser l'ascension des élites. Dans le cadre des municipes et des colonies, le premier degré de la promotion sociale est l'intégration à la curie. C'est dans un second temps que l'on peut envisager une entrée dans l'ordre équestre puis, éventuellement, dans l'ordre sénatorial. Si la péninsule Ibérique est, dans ce contexte, un domaine privilégié pour la recherche, cependant (comme l'indique le titre de l'ouvrage), on ne se limite pas ici aux cas des seuls « Espagnols ». Les trois premiers articles sont signés par G. Zecchini (« L'evoluzione della élite *popularis* dai Gracchi a Cesare », p. 19-35), S. Demougin (« Considérations sur les processus de promotion sociale dans les ordres supérieurs », p. 37-57) et W. Eck (« El consulado como elemento socialmente vertebrador de la sociedad aristocrática Romana durante el Impero », p. 59-76). G. Zecchini tente de montrer que, des Gracques à César, on peut percevoir une certaine continuité idéologique, via Marius, Cinna et Sertorius. S. Demougin s'intéresse, elle, aux conditions de l'*adlectio* des chevaliers, voire des magistrats municipaux, dans l'ordre sénatorial (p. 42-43), ainsi qu'au caractère héréditaire (en pratique, mais non en droit) de la condition de chevalier. Souvent se pose la question de savoir si l'enfant d'un chevalier appartient ou non à l'ordre équestre ; or les inscriptions, dans lesquelles les chevaliers et les membres de leur famille mettent en avant les réussites plutôt que les échecs, ne permettent pas de répondre à la question d'une éventuelle déchéance. S'intéressant à l'ordre sénatorial, W. Eck insiste sur le prestige attaché, non seulement à la condition de sénateur, mais surtout à l'exercice du consulat. Si, sous l'Empire, le consulat ordinaire, dans le domaine de l'éponymie, est concurrencé, dans certains documents (comme les diplômes militaires), par les consulats suffects, il convenait d'affirmer la primauté du premier. Dans la mesure où, dès la fin du I^{er} siècle, environ un tiers des sénateurs étaient des consulaires (p. 74), cette revendication s'imposait de plus en plus. De fait, dès la fin du II^e siècle, les inscriptions précisent que l'on a été *cos ordinarius*, et, d'autre part, après 206, les consuls suffects n'apparaissent plus dans les diplômes militaires. Les articles qui suivent étant d'un intérêt inégal, on ne signalera ici que les plus marquants. R. Castro-Camero (« El reverso de las promociones : los procesos de *maiestate* », p. 77-101) s'appuie essentiellement sur le *Digeste* pour montrer les risques auxquels s'exposent les membres des élites municipales, à savoir les décurions, en cas d'un *crimen maiestatis* : la déportation (p. 94-96) ou la relégation (p. 98-100). Les problématiques d'alliances matrimoniales et les procédures d'intégration sont étudiées dans des contributions pour certaines remarquables. A. Álvarez-Melero (« El papel de las *matronae equestres* en las alianzas matrimoniales del *uterque ordo* », p. 119-133), analysant les pratiques matrimoniales au sein des familles « équestres », montre qu'il y a plus de mariages entre des sénateurs et des filles de chevaliers qu'entre des chevaliers et des filles de sénateurs (p. 124), et que très peu de femmes de chevaliers sont elles-mêmes issues d'une famille « équestre » (p. 132). Ce sont ensuite des cas espagnols qui sont analysés par M. Díaz de Cerio Erasun (« Relaciones familiares y promoción : los *Iulii* en el *conventus Tarraconensis* », p. 163-181), et par M. V. Escribano Paño (« *Maternus Cynegius*, un Hispano en la corte teodosiana », p. 311-331). La première s'intéresse à la question des origines de certains sénateurs et propose de voir, en L. Iulius Ursus (*cos* III en 100) et en L. Iulius Ursus Servianus (*cos* III en 134) des hommes originaires de *Barcino*. Quant à M. V. Escribano Paño, elle revisite le cas de Maternus Cynegius, grand personnage de la fin du IV^e siècle : *Quaestor sacri Palatii* en 383, puis *Praefectus Praetorio Orientis* en 383-384, ce proche de Théodose était sans doute un Espagnol, si l'on admet que son corps a été transféré de Constantinople en Espagne, en un lieu indéterminé (p. 315-316, n. 17). A. Caballo Rufino, quant à lui (« Formulas de promoción al *amplissimus ordo* de las elites béticas »,

p. 183-220) propose une étude magistrale – incluant des réflexions sur la méthode prosopographique – sur les hommes qui, les premiers de leur famille, ont intégré l'ordre sénatorial. Comme il se doit dans le contexte espagnol, une place particulière est accordée à la famille de Sénèque, originaire de Cordoue – l'un des frères du philosophe est devenu sénateur (p. 200) – ainsi qu'à celles de Trajan et d'Hadrien (p. 194-195 et 219). Mis à part celles de Rome, les élites italiennes sont *a priori* les premières concernées par la promotion à l'ordre sénatorial. C'est ce que rappelle Fr. Javier Navarro Santana (« Herencia y poder en Italia : el ascenso social de los *Egrilii Plariani* de Ostia », p. 147-161), en montrant comment, en trois ou quatre générations, les membres d'une famille bien connue d'Ostie sont passés du statut de décurions à celui de sénateurs (utile *stemma*, p. 161). Pour ceux qui sont originaires des provinces, se pose souvent la question de savoir si leurs ancêtres ne seraient pas en fait des descendants d'immigrés italiens. C'est l'un des thèmes qu'aborde I. Salcedo di Prado (« De la curia Romana a la curia local. Una mirada retrospectiva en el caso Africano. Los *Mevii-Aelii* y los *Pompeii-Mevii* », p. 227-241). Très rares sont les cas où l'ascendance d'un clarissime remonte à un vétéran ; on en connaît cependant un, à Lambèse, où le mariage de la fille d'un centurion avec un chevalier romain a permis à la génération suivante d'accéder à l'ordre sénatorial. C'est aux procédures d'intégration dans les curies municipales que s'intéressent ensuite J. Fr. Rodríguez Neila et E. Melchior Gil (« Los *ordines decurionum* : procedimientos jurídicos de integración y de vinculación honorífica (con especial referencia a *Hispania*) », p. 243-270). Après avoir passé en revue les modalités de l'*adlectio* (p. 248-259), l'auteur montre que des ressortissants d'autres cités peuvent, à titre exceptionnel, recevoir aussi la citoyenneté locale afin de pouvoir intégrer la curie. Un cas différent est celui des personnes qui bénéficient des *ornamenta (decurionalia)*, le plus souvent) qui, sauf exception, ne permettent pas une entrée effective dans la curie, mais comportent toute une série d'honneurs et de privilèges. Les quatre articles qui terminent le volume, et qui occupent quelque 70 pages, sont censés fournir des éléments de comparaison entre la nature et la formation des élites à l'époque romaine et à des époques ultérieures (et jusqu'au début du XXI^e siècle). Cette perspective diachronique n'est pas toujours très éclairante, dans la mesure où le terme d'« élites » recouvre des réalités sensiblement différentes suivant les époques. Après un plaidoyer enflammé pour les Wisigoths victimes de l'arrivée des Arabes en Espagne en 711 (L. A. García Moreno, « Nobleza goda bajo el Islam : ocase de una elite », p. 333-362), on retrouve un peu de sérénité avec la contribution de R. Sánchez Sauz (« De elite funcional a nobleza de sangre. Las oligarquías urbanas en la baja edad media », p. 363-371). À l'époque de la Renaissance, l'élite est souvent représentée par des juristes, philologues avertis, comme le montre F. Betancourt-Serna (« Don Elio Antonio de Nebrija : jurista del *utrumque jus* », p. 373-388). A. de Nebrija (1444-1522) a, entre autres, renouvelé l'enseignement de la langue latine et est l'auteur de nombreux ouvrages de droit. Enfin, M^a del Rosario Rodríguez Díaz (« Prosopografía de una minoría burguesa : negocios de familia con renombre », p. 389-407) traite du monde des affaires à Séville à l'époque contemporaine.

François KAYSER.

Gregorio CARRASCO SERRANO, *La ciudad romana en Castilla-La Mancha. Coordinador Gr. C. S.*, Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, 2012 (Estudios, 134), 24 × 17 cm, 413 p., fig., cartes, 25€, ISBN 978-84-8427-855-9.

This edited volume contains eleven articles on the cities of pre-Roman and Roman Castilla-La Mancha (a landlocked region of modern Spain that curves in a huge arc from the south-west to the north-east of Madrid). Ten chapters are in Spanish and one is in

English, with a short prologue by José María Blázquez Martínez and an introduction by the editor. The chapters are of varying quality and focus, although the overall standard of research is high. There is a lot of variation in terms of format (e.g. in layout and use of sub-headings), while bibliographic conventions are not applied consistently across the different chapters. There is no index or overall bibliography, despite the fact that many of the chapters reference the same secondary literature. In general, the volume is well-illustrated with images, maps and site plans, although the lack of an overall map to accompany the introductory chapter and that by Curchin – which acts as a second, more detailed, introduction – and index of figures is a drawback. Despite these quibbles and the potential problems posed by using a modern administrative region (Castilla-La Mancha) as the spatial unit of analysis, I was impressed by the overall thematic and geographical focus of this volume. – In a brief introduction (pp. 13-14), Gregorio Carrasco Serrano notes that the origins of the volume lie in a colloquium, *Las ciudades romanas en Castilla-La Mancha*, that was held in Ciudad Real in the summer of 2010, before moving on to provide a brief overview of the contents of the chapters in the volume. The next chapter, “The urban experience in Castilla-La Mancha in the Roman period” (pp. 15-28) is by Leonard Curchin and, as noted above, in effect serves as a second introduction. Curchin provides a concise survey of key themes pertaining to urbanism: siting and planning a city, juridical promotion and social mobility, public monuments as manifestations of prosperity, and roads and connectivity between cities. These themes are used to tie together the different urban sites that are mentioned by other authors later in the volume. This chapter will be especially useful for those who do not read Spanish. – Subsequent chapters can be divided into three groups, although these divisions are not signalled in the organisation of the volume or in the introduction: those on specific cities; those on groups of cities within a sub-region of Castilla-La Mancha; and those on aspects of material culture. There are a lot of potential connections between the chapters, which means that the lack of cross-referencing and an index will be felt even more strongly by the interested researcher who will have to work hard to find such connections for themselves. – The first group of chapters, those on specific cities, is the largest. In “Toledo romana en la investigación actual” (pp. 57-85), Blázquez Martínez presents an extended review of the work of J. Carroles and others on Toledo. He explores, in turn, the development of urbanism in Toledo, the city walls, hydraulic systems for the supply and distribution of water to the city (including the aqueduct), the circus and the theatre. J. Uroz Sáez’s chapter (“La colonia romana de *Libisosa* y sus precedentes”, pp. 87-130) explores the pre-Roman origins and self-Romanisation of *Libisosa*, before moving on to examine its promotion to the status of a Roman colony and the subsequent development of the city and its territory. L. Abad Casal and R. Sanz Gamó provide a useful overview of the origins and development of the Roman site at El Tolmo de Minateda in the province of Albacete (“El Tolmo de Minateda (Hellín, Albacete). Una ciudad en el camino a Carthago Nova”, pp. 131-159). They rightly emphasise the importance of the city’s position on a strong point overlooking the road inland from *Carthago Noua*. Other chapters in the volume also emphasise the close relationship that existed between control of communication hubs and the development of cities in the region of Castilla-La Mancha in Antiquity. Two further chapters, by E. Gozalbes Cravioto (“La ciudad hispano-romana de Valeria. Estado actual de los conocimientos”, pp. 161-200) and J. M. Abascal Palazón and M. Almagro-Gorbea (“Segobriga, la ciudad hispano-romana del sur de Celtiberia”, pp. 287-370), survey the mainly archaeological evidence for the Roman cities of Valeria and Segobriga. Both do a thorough job of guiding the reader through the different kinds of evidence for the various periods of occupation of the sites, from occupation through to abandonment; the chapter on Segobriga is particularly thorough.

– Three further chapters provide overviews of evidence for Roman-era urban sites across wider geographical areas. In “Núcleos de población romanos en el ámbito territorial de la provincia de Ciudad Real” (pp. 29-55) Carrasco Serrano examines the evidence for Roman population centres in the province of Ciudad Real, while in “Ciudades romanas del ámbito de la provincia de Toledo” (pp. 201-224) J. Mangas surveys the Roman cities in the province of Toledo. A. J. Lorrio uses case studies of *Segobriga* y *Ercavica* to understand the transition from Celtiberian ‘towns’ to Roman ‘cities’ by attempting to chart processes of continuity and discontinuity (“Procesos de continuidad y discontinuidad entre los *oppida* celtibéricos y las ciudades romanas en la Meseta Sur: los casos de *Segobriga* y *Ercavica*”, pp. 225-285). – The final grouping comprises two chapters: one on coloured marble architectural decorations of Spanish production on public buildings in *Segobriga* by R. Cebrían Fernández (“Mármoles coloreados de producción hispana utilizadas en la decoración arquitectónica de edificios públicos en *Segobriga* (Saelices, Cuenca)”, pp. 371-396) and one by J. Velaza on epigraphy and civic self-representation in Roman cities of the southern Meseta (“Epigrafía y auto representación cívica en las ciudades romanas de la Meseta Sur: algunos apuntes”, pp. 397-413). Both chapters are well-illustrated and make important points about the social and economic change that resulted from the integration of the region into the wider Roman world. – As stated above, this collection of chapters is coherent in terms of thematic and geographical focus. The chapters deal with their specific case studies in a thorough manner and, in general, are well-illustrated. What is lacking in the volume, however, is synthesis: more effort could have been made to relate the chapters to one another, and to draw out common themes, as well as discontinuities. This is reflected in the lack of a reference apparatus (e.g. index, overall bibliography) and conclusion. Despite these caveats, the individual chapters in the volume are of value and will no doubt be of interest to historians and archaeologists working on Spain and other western provinces, while the introduction to the volume by Curchin is a valuable aid to non-Spanish speakers. Jamie WOOD.

Gabriela CERRA, *Linguistic Questions in Cicero's Poetic Translations*, Bahía Blanca, Editorial de la Universidad Nacional del Sur, 2009, 21,5 × 16 cm, 262 p., ISBN 978-987-1620-10-4.

Le opere poetiche che rimangono ai margini della grande produzione dell'Arpinate sono state liquidate a volte troppo frettolosamente come tentativi giovanili o come passatempo alla moda fra i Romani colti e perciò studiate tutt'al più in maniera complementare al resto della produzione letteraria. Lo stato estremamente frammentario in cui ci sono giunte conferma che tale doveva essere già il giudizio degli antichi e, se Cicerone stesso non avesse provveduto ad autocitarsi nelle opere in prosa, ci sarebbe rimasto davvero ben poca cosa. D'altra parte, le valutazioni che ne sono state date in epoca moderna risultano sempre funzionali all'indagine del rapporto tra Cicerone e la cultura greca o dell'evoluzione ideologica caratterizzata da una fase iniziale filo-neoterica a una fase di ritorno a forme più tradizionali e paludate. Da un punto di vista formale si è più volte sottolineato come questi esperimenti poetici, per quanto acerbi o mal riusciti, tradiscano però una tecnica versificatoria certamente più raffinata di quella di altri illustri contemporanei. – Gli studi, invero non numerosi, sulla tecnica di traduzione da modelli greci, soprattutto a partire dalla fine del XIX secolo, hanno in genere rilevato da un lato lo sforzo del latino di riprodurre la leggera duttilità del greco, dall'altro i principi ermeneutici sottesi all'inculturazione di alcuni aspetti della civiltà e della letteratura ellenica nel mondo romano. Arricchisce ora il panorama degli studi sulle traduzioni poetiche di Cicerone il libro di Gabriela Cerra, che nasce come dissertazione dottorale discussa

presso l'Università Ebraica di Gerusalemme sotto la guida di Hannah Rosén, che al problema delle antiche traduzioni ha pure dedicato qualche saggio. Il volume non intende trattare complessivamente il problema della traduzione in Cicerone, bensì metter a fuoco alcuni aspetti linguistici delle sue traduzioni poetiche, scandagliandone le soluzioni messe in opera. Esso si divide nettamente in tre parti. Dopo un'introduzione programmatica (p. 9-26), la prima parte (p. 27-115) esamina in particolare quattro aspetti, a ciascuno dei quali è dedicato un intero capitolo. Il primo di essi tratta il fenomeno dei composti nominali latini che la Cerra suddivide opportunamente in varie categorie: qui Cicerone si rivela traduttore di grande flessibilità, giacché impiega non solo, come è facile immaginare, espressioni perifrastiche in corrispondenza di un composto greco (ad es. ἀνώνομος reso con *expers nominis omnis* in *Arat.* fr. 34,170) o soluzioni sintetiche originali (ad es. ἄγλωσσος reso con *barbarus* in fr. 34, 15 = *Tusc.* 2, 20 = *Soph. Tr.* 1060), ma addirittura conia composti nominali anche laddove il modello greco presenta aggettivi semplici, come il caso dell'hapax *signipotens (nox)* in *Arat.* fr. 34, 475 dinanzi a ἀστερή (νόξ) dell'originale. Evidentemente il composto nominale è riguardato da Cicerone come uno degli ingredienti essenziali della lingua poetica che deve essere statisticamente presente, anche senza una puntuale coincidenza con l'originale: la traduzione si attua dunque non solo sul piano del *sensus*, come viene teorizzato nel *De optimo genere oratorum*, ma anche su quello del *color*. Alla resa in latino dell'articolo greco nelle sue diverse funzioni è dedicato il secondo capitolo: le soluzioni traduttorie adottate da Cicerone si muovono tra un impiego piuttosto libero dei dimostrativi/determinativi, di cui poteva trovare tanti esempi nell'*Umgangssprache* del suo tempo, e quello dei relativi. Anche in questo caso Cicerone rifugge da una resa meccanica e piega i dimostrativi latini a una funzione di articoloidi anche in assenza di una corrispondenza diretta col suo modello. Nel trattare questo fenomeno la Cerra tradisce un interesse per il fenomeno linguistico in sé, andando oltre il testo ciceroniano ed allargando il discorso all'indagine delle effettive possibilità espressive della lingua latina. Il terzo capitolo studia la variazione di diatesi attiva/passiva rispetto al modello, mentre il quarto esamina la resa in latino delle complesse costruzioni participiali greche: in entrambi i casi Cicerone mostra di sapersi abilmente svincolare dalla sua fonte e di far talvolta riferimento ad altri precedenti greci e latini per creare anche in poesia una cifra linguistica e stilistica personale. – La seconda parte del libro (p. 117-209) è dedicata a un denso commento dei singoli frammenti delle traduzioni ciceroniane da Omero, dai Tragici e da Arato, a cui viene ovviamente riservato uno spazio particolare. Come tiene a precisare anche la Cerra nella breve nota introduttiva, il commento è sì di natura linguistica, ma i problemi grammaticali e stilistici sono sempre riguardati dal punto di vista del traduttore latino e del suo tentativo di elaborare una personale lingua poetica. Speciale attenzione è rivolta infatti alle dinamiche che hanno indotto Cicerone a preferire una soluzione traduttoria piuttosto che un'altra e che possono essere costituite da suggestioni di altre fonti letterarie, dall'armamentario scoliastico utilizzato o anche da precise intenzioni allusive. Questa seconda parte è sicuramente apprezzabile per la mole di acute considerazioni e di comparazioni letterarie. – Compongono la terza parte (p. 211-249) delle osservazioni conclusive che ripercorrono e riassumono sinteticamente i fenomeni esaminati. L'atteggiamento di Cicerone traduttore è costantemente osservato – ed è questa di fatto l'impostazione di tutto il lavoro della Cerra – sotto due angolazioni fondamentali: come egli si comporti dinanzi a situazioni di "asimmetria grammaticale", quando cioè non esiste una specularità tra il sistema linguistico del greco e quello del latino, come nel caso dell'articolo o di peculiari sintagmi participiali; e come invece si comporti in situazioni di convergenza, totale o parziale, tra strutture espressive greche e latine (per es. il rapporto fra genitivo adnominale e aggettivo) oppure dinanzi a fenomeni lessicali, quali gli arcaismi, i poetismi, gli

epiteti e così via. Il quadro che ne emerge non si limita a mettere in evidenza dati più o meno asciutti relativi alla tecnica di traduzione, ma si estende a individuare i caratteri peculiari della lingua poetica di Cicerone, a far luce sul retroterra letterario da cui egli partiva e sugli obiettivi stilistici che si era prefissato. Non solo, ma la sensibilità di Gabriela Cerra per fenomeni che afferiscono più propriamente alla linguistica generale fanno di questo libro uno studio più ampio che invita il lettore a riflettere sulle stesse potenzialità espressive della lingua latina e sul suo inevitabile rapporto col greco. Per questo tanto gli studiosi di Cicerone, ed in particolare di Cicerone poeta, quanto i linguisti puri troveranno in questo libro, al di là del tecnicismo che lo contraddistingue, un'utile messe di dati e non pochi spunti di riflessione.

Antonio PIRAS.

Paolo D'ALESSANDRO, *Varrone e la tradizione metrica antica*, Hildesheim/Zurich/New York, G. Olms, 2012 (Spudasmata, 143), 21 × 15 cm, 301 p., 1 fig., ISBN 978-3-487-14790-1.

P. D'Alessandro est l'éditeur bien connu des *Rufini Antiochensis Commentaria in metra Terentiana et de compositione et de numeris oratorum* (Hildesheim-Zurich-New York, 2004). Cette édition n'est que l'un des fruits de ses recherches studieuses sur les grammairiens anciens et sur les théories concernant la métrique professées par certains d'entre eux, recherches à l'origine de savants articles rédigés par lui depuis une vingtaine d'années. Au fil de ces travaux il ne pouvait pas ne pas rencontrer Varron de Réate. C'est ainsi qu'a été conçu ce *Varrone e la tradizione metrica antica*. Il a voulu regarder de plus près la dizaine de fragments varroniens traitant de métrique qui ont été conservés – dont certains d'attribution conjecturale –, les analyser, donner son opinion à leur sujet et tenter, grâce à cet examen minutieux, de replacer le polygraphe romain dans la tradition des métriciens de l'Antiquité. On retrouve ici les qualités qui se font jour déjà dans ses autres investigations sur ces sujets techniques et ardues. Est à saluer d'abord sa grande érudition : la littérature ancienne qui ressortit à ce domaine n'a pas de secret pour lui ; de nombreuses et longues citations en grec et en latin en font foi, où se côtoient sources célèbres et auteurs moins fameux, de sorte que son *corpus* relatif à ce thème est pratiquement exhaustif. Les écrits modernes sur la question sont également parfaitement maîtrisés et chaque passage ancien pris en compte est accompagné, avant que P. D'Alessandro n'émette sa propre opinion, de tous les commentaires qu'il a suscités depuis au moins le XIX^e siècle. Les textes sont scrutés avec une acribie extrême, l'auteur se livrant à l'analyse du sens en même temps parfois qu'à la critique verbale pour ces données constituées de fragments plus ou moins authentiques et de *testimonia*. C'est alors que saute aux yeux une autre qualité de notre confrère, la prudence. Il ne force jamais les textes, présente ses hypothèses comme telles et n'hésite pas à conclure à un *non liquet* quand il juge que c'est le cas. Est à mettre aussi à son actif la clarté de l'exposé avec les synthèses qui clôturent chaque étape importante et mettent en lumière ce qu'il faut retenir, ainsi que la netteté du plan. Son premier chapitre expose les deux systèmes en vigueur à l'époque dans ce domaine : le système « par combinaison » expliquant tous les mètres par répétition ou combinaison de mètres prototypes, et le système « par dérivation » les faisant tous venir de l'hexamètre dactylique et du trimètre iambique ; il se termine par un résumé de tout ce qu'ont écrit ses prédécesseurs quant à la position de Varron à ce propos. Les chapitres suivants sont dédiés à l'étude approfondie des quelques fragments sur ce sujet attribués à Varron, du contexte dans lequel ils ont été rapportés et de l'œuvre dont ils peuvent être tirés. C'est ainsi que le chapitre 2 (« Cesio Basso, l'endecasillabo falecio e il verso saturnio ») s'occupe de deux extraits découverts dans Caesius Bassus, dont l'un provient de la satire Ménippée pour laquelle P. D'Alessandro adopte le titre *Cynodidascalicus*, et l'autre, où le nom du Réatin n'apparaît pas, rappellerait le *De lingua*

Latina 7, 36. Le chapitre 3 est consacré aux paroles citées par Aulu-Gelle et aux livres des *Disciplinarum libri* auxquels elles pourraient avoir été empruntées. Dans le chapitre 4 (« Rufino e il *De sermone Latino* »), P. D'Alessandro s'intéresse aux trois citations de Varron qu'on lit dans le *Commentarium in metra Terentiana* de Rufin et que ce dernier attribue au *De sermone Latino*. Ses analyses amènent notre collègue à essayer de reconstituer cet ouvrage qui comporterait, selon lui, au moins sept livres (contrairement à ce que l'on croit d'habitude). Le chapitre 5 est intitulé « Diomede e i *metra archilochia* ». Le chercheur italien y examine des développements de ce grammairien à propos de vers archiloquiens, certains assortis du nom de Varron comme source, d'autres non – il y en a parmi ceux-ci dont P. D'Alessandro, se démarquant de quelques-uns de ses prédécesseurs, refuse la paternité au Réatin. Le chapitre 5 (« Aftonio, Diomede e i *fragmenta incertae sedis* ») examine les dires varroniens, autres que ceux portant sur les vers archiloquiens, transmis par Diomède, ainsi que ceux que l'on trouve chez le métricien du III^e siècle de notre ère, Aphonius. Là encore notre collègue considère méticuleusement ces propos, les décortique et tente de déterminer leur provenance. Le dernier chapitre (« Conclusioni : le opere e la teoria ») fait la synthèse de toutes les analyses détaillées précédentes. Il en ressort que Varron, qui n'a pas écrit d'ouvrage spécifique sur la métrique, mais a abordé ce sujet dans plusieurs de ses œuvres, a adopté le système d'explication « par dérivation », connu en premier à Rome bien qu'il fût plus récent que l'autre, et a contribué à assurer son succès parmi les grammairiens latins, comme en témoigne par exemple Caesius Bassus à l'époque de Néron. Le livre est terminé par deux *indices*, le premier pour les concepts et termes techniques, le second pour les passages discutés. Comme le lecteur l'aura compris, ce livre, fouillé, rigoureux et savant, ne peut désormais être ignoré d'aucun spécialiste.

Lucienne DESCHAMPS.

Mihály Loránd DÉSZPA, *Peripherie – Denken. Transformation und Adaption des Gottes Silvanus in den Donauprovinzen (1.-4. Jahrhundert n. Chr.)*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2012 (PAwB, 35), 24 × 17 cm, 313 p., 13 pl., 62 €, ISBN 978-3-515-09945-5.

Mihály Loránd Dézspa's book focused on the periphery, as the main title indicates. The research belongs to a particular field of studies, i.e. the so-called Religionswissenschaft (Science of Religion), attempting to identify and analyze the ways in which the cult of Silvanus was transformed and adapted in the Danubian provinces of the Roman Empire. The area under investigation is therefore limited to the Danubian area, a region envisaged as unified by geography (with the Danube as a backbone), by common historical structures and developments, and by similar phenomena. The provinces under discussion are, then, the two *Moesiae*, the two *Pannoniae*, the three *Daciae*, *Noricum*, *Raetia*, and *Dalmatia*. – Since religious experiences do not last in time, modern historians only have access to human languages that transcribe such experiences, to artistic images that approximate the aspect of divinities, and to the names employed in human discourse that were preserved in votive and cult-related epigraphic texts. These are the sources of the author's historical-religious construction, because the ancient literature describing religious phenomena in the Danubian periphery is quite scarce. His methodology relies heavily on statistics: how many inscriptions or sculptures depicting Silvanus are preserved in the cities, rural settlements, villas or camps in the Danubian provinces? Who were the worshippers, how many of them belonged to the army (officers, soldiers, veterans), how many were civilians (from municipal aristocrats to common plebeians, peregrines, freedmen or slaves)? The use of statistics, of quantities and percentages, allows a sociological approach that could explain the success of Silvanus' cult in the Danubian area, but one has to keep in mind the fact that religious feelings are not quantifiable. – The structure

of the book is very accessible: after an introduction, in which the author defines the geographical and temporal framework of his research (i.e. the Danubian area, the Roman Empire between the 1st and 4th centuries AD) and the methodology, follows the analysis of the diffusion of Silvanus' cult in every province (chapters 1 to 8: from Dacia to Raetia). The structure of every provincial presentation of Silvanus' cult follows the same pattern: the stage of research (Forschungsstand), the presentation of preserved religious materials, conclusions. As for the first part, in the case of Dacia, for example, the author does not mention certain recent contributions, like S. Pribac's monographs that contain a case study: the cult of Silvanus in Roman Dacia (S. Pribac, *Aspecte sociale ale vieții spirituale din Dacia romană. Cu privire specială asupra cultelor greco-romane / Soziale Aspekte des religiösen Lebens aus der römischen Provinz Dacia. Mit besonderem Blick auf die griechisch-römischen Kulte*, Timișoara, Excelsior Art Press, 2006, p. 53-71, p. 273-275). The diffusion of the *ex-votos* for Silvanus in every urban or rural settlement and their territories is presented in detail, with analyses of worshippers' origin, social status, occupation. A special place is reserved to the searching of temples or other cultic buildings. The detailed presentation of all religious material is followed by an abstract containing the conclusions: the statistical analysis of the worshippers, the dissemination area of the cult and the ways Silvanus was addressed by his devotees (*die sprachlichen Darstellungsformen*, then, the epithets and cultic associations) and the iconography, the visual representation of the god (*die visuellen Darstellungsformen*). These categories – the theonymy and the iconography – are important for defining the religious profile of a god in ancient polytheism. Searching the names and images of the god, searching the proper addressing formulas, the best epithets for expressing a particular function, was essential for the Romans of the imperial era. With the help of the names and epithets and the visual representations, M. L. D. attempts to find clues for revealing the true nature of the god addressed as Silvanus in the Danubian epigraphy. It is a difficult task, given the fact that the field is undermined by old scholarly clichés (like that of the local, Danubian origin of the god worshipped under the Latin name Silvanus, postulated more than a century ago by Alfred von Domaszewski or Jules Toutain). Statistical analyses concerning the spread of the Silvanus' cult in the Danubian provinces emphasize certain aspects. The cult was popular only in some of these provinces, namely the two *Pannoniae* and *Dalmatia* (circa 75% of the monuments dedicated to Silvanus). In four of the Danubian provinces, the two *Moesiae*, *Noricum* and *Raetia*, Silvanus's cult was accidentally present and played a minor role in the provincial pantheon (5% of the monuments). The case of the province of Dacia is a special one; the land of the Dacian kingdom was conquered late and colonized intensely, hence the hypothesis of a local Dacian god superimposed by the Latin Silvanus is improbable. The use of certain epithets and iconographical types indicates religious influences from Pannonia and Dalmatia (the preeminence of the epithets *Domesticus* and *Silvester*, very common in the votive epigraphy from Pannonia, the sculptural type of Silvanus as Pan, popular in the provincial art from Dalmatia, the cult addressed to Silvanus in the mining area of Dacia, inhabited by Illyrian colonists). A particular aspect, that L. M. D. fails to notice, is that the North-African Silvanus was worshipped by the *Mauri* from Micia, an aspect revealed not by an epithet but through an association: the altars dedicated to Silvanus *Domesticus* et *Mercurius* (IDR III/3 134, 135), one of the *dii patrii* of the *Mauri* known in his homeland as Silvanus *Mercurius* or *Mercurius Silvius* (*CIL* VIII, 11227; 87; 2646; 6355; *AE* 1928, 24; a detailed analyze in S. Nemeti, *Sincretismul religios în Dacia romană / Religious Syncretism in Roman Dacia*, Cluj-Napoca, 2005, p. 123-126). In conclusion, the assertion that the cult of Silvanus was popular in the Danubian provinces during the imperial era could be reduced to one sentence: the cult of Silvanus was popular in four of the Danubian

provinces, *Pannoniae*, *Dalmatia* and *Dacia*. The supra-provincial, provincial and local epithets and the iconographical innovations and specificities support the hypothesis of a local *interpretatio* of the Latin *Silvanus* in *Pannoniae* and *Dalmatia* and of the subsequent export of this local religious structure to the neighboring areas. – M. L. D.'s book provides a global perspective over the cult of *Silvanus* in the Danubian provinces by analyzing an impressive quantity of epigraphic, sculptural, and archaeological sources. The material is very well organized and the analytical model is preserved with fidelity from the beginning to the end. The author refines the old theories about the local, “Danubian”, god *Silvanus* in this fine, modern and well documented book. His conclusions concern the religious dynamics, the religious integration of local communities, and the imperial mechanism of the social control: “*Silvanus* als Konstituens lokaler Sinnmuster vernetzte das Lokale mit dem imperialen Ordnungsmuster, oder fungierte als Vermittler zum letzteren. Durch diese Verbindung des Lokalen und Globalen mittels *Silvanus* war der Gott Teil einer imperialen, räumlichen Matrix, innerhalb der sich die lokalen Gemeinden einschrieben, fixierten und strukturierten” (p. 287). Sorin NEMETI.

Monique DONDIN-PAYRE / Nicolas TRAN, *Collegia. Le phénomène associatif dans l'Occident romain* sous la direction de M. D.-P. et N. T., Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2012 (Scripta Antiqua, 41), 24 × 17 cm, 312 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-067-9.

Research in the associative life of the Roman Empire has enjoyed increasing popularity over the last few years and different aspects of the multi-faceted nature of Greco-Roman *collegia* have extensively been discussed. They are no longer considered as a solely social or religious phenomenon, for attention has now mainly been given to their role in the Romanization process, to the various ways in which they stimulated integration in municipal society and to the economic benefits offered by occupational associations (See most recently the little dossier of five contributions, published in *Ancient Society* 41, 2011, 187-315.). This recent volume collecting 12 papers on the *collegia* beautifully reflects the functional diversity of ancient associations in Greek and Roman society as recognized in current research, because the focus of the various papers aptly shifts between their political, economic, military and social role. It is hence a bit odd that the editors failed to group the papers according to their main focus. I believe it makes better sense to collect for instance all contributions on occupational associations (Bérard on river transport, Vincent on musicians and Déniaux on *saccarii*) under a single heading, perhaps preceded by a short introduction to the current state of knowledge, than disperse them over the volume, although I am perfectly aware that many *collegia* simply defy an all too rigid distinction (in the preface, the editors on the other hand seem to prefer a – admittedly very loose and debatable – geographical arrangement, p. 12).). For the following discussion, I have tried to sort the contributions according to their emphasis on a particular aspect of the *collegia*. – Three papers highlight the crucial importance of associations in connecting the *plebs media* to the higher echelons of Roman society and promoting their integration in the community. The first contribution by Verboven identifies the *collegia's* role in effectively encouraging Romanization in the Gallic, Germanic and Spanish provinces. This stimulating paper claims that associations in Gaul and Germany were crucial in visualizing and promoting social mobility and integration of indigenous elites, while Iberian *collegia* failed to perform this function. One has to consider though whether the notorious dissimilarities in epigraphic habit of those provinces (a phenomenon duly noted by the author: p. 23) will not explain away many of the differences between the *collegia*. Amphora epigraphy has identified hundreds of Spanish merchants,

yet only a handful of them presents an occupational title or membership of an association in monumental epigraphy. The apparent social prestige of mentioning professions and membership in the Gallo-Germanic provinces on the other hand provides us with many small 'biographies' of *collegiati* and their rise in society, many of which can be found in this paper. The buzz word 'epigraphic habit' may indeed pop up all too often to deal a heavy (and sometimes unjustified) blow to the value of epigraphy, but especially for the Iberian and African provinces, this seems not wholly unjustified. It would thus be interesting to apply the set of trajectories of integration recognized by the author to e.g. the associational life of Asia Minor to identify similarities and differences with the western provinces. Van Haepereen discusses similar social integration strategies offered by associations, but focuses on the rich data provided by the *collegia dendrophorum*. Tran's contribution further delineates Roman *collegia* as public entities which legally may indeed be characterized as private voluntary associations, but nevertheless are closely interlinked with different levels of civic power, a feature they gladly stressed in various forms of public display and munificence. – Next, three contributions discuss the sociability among fellow-members. Laubry returns to one of the most crucial social aspects of Roman associative life, viz. the joint organization of funerals, offering a thorough analysis of all relevant documents from Gaul (nothing less, nothing more). The other central social role of *collegia*, commensality, is dealt with in the paper by Goffaux, who analyzes the architectural traces of collegial *scholae* and *tabernae* in Spain. Freu finally traces the social and economic identity of the members of Egyptian professional and tenant associations from the 1st to the 6th century AD. – A following set of three papers discuss the economic role of occupational associations. First, Bérard focuses on the several *collegia* of barge-skipper working in Lyon and providing essential transport services to ship Mediterranean merchandise to central and northern Gaul. Different associations were sailing on the Rhône and Saône, but it seems that individual *navatae* had the opportunity to earn the privilege of shipping goods on both rivers. Secondly, in his paper on associations of musicians, Vincent argues that the central role of musical performers during public feasts and religious ceremonies promoted their visibility and social prestige in society and that the association itself was the ultimate tool to communicate status differences. Deniaux finally analyzes the professional importance of the *saccarii* in the port cities of the Adriatic. – The last 3 papers are more difficult to categorize, either because they present a broad overview of associations in a particular region (Demougin) or treat other aspects of associative life (Dondin-Payre). – A purely geographical focus on associational life dominates the (necessarily short) paper by Demougin, who presents the few attestations of *collegia* in Gallia Belgica. – That associative forms dominated virtually every aspect of Roman life is aptly illustrated in the paper by Schmidt Heidenreich. He analyzes the epigraphy of military *collegia* of soldiers and veterans in Germany and Raetia, whose organization and ultimate goal appear to resemble very closely those of non-military organizations: they stimulate sociability and camaraderie while at the same time providing mutual support and offering a vehicle to articulate prestige and distinction. – Finally, the contribution of Dondin-Payre appears to be somehow isolated, as she discusses the nature of another kind of associations, the Celtic and Germanic *curiae*. After presenting the small epigraphic dossier, the indigenous and above all religious *curiae* are compared to the essentially Roman *collegia*. Although the former somehow tended to adapt to Roman religion, they can by no means be considered a vehicle of integration in Roman society, but appeared to have survived as a local remnant of the past. – Overall, this is a decent introduction into the variety of societal functions the Roman associations could and did perform. As in every collection of conference papers, the contributions sometimes vary in quality and relevance to non-specialists, but nonetheless address many topics

of value for historians interested in the socio-economic life of non-elites in the western half of the empire. Many will appreciate the excellent *indices*, which allow quick entrance to a particular inscription or member of an association. If you are looking for an in-depth analysis of a single epigraphic record, chances are great that you will not feel the need to look any further. Many papers also include extensive lists of all inscriptions relevant to the subjects treated here, hence providing a valuable and time-saving tool for further research (Verboven, Van Haepere, Dondin-Payre, Laubry, Bérard). It is a pity however that the editors did not include a final conclusion, bringing together all papers and trying to integrate the single research results.

Wim BROEKAERT.

Henri ETCHETO, *Les Scipions. Famille et pouvoir à Rome à l'époque républicaine*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2012 (Scripta Antiqua 45) 24 ×17 cm, 475 p., 43 fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-073-0.

Ce livre sur les Scipions est issu de la thèse de doctorat d'Henri Etcheto (H. E.), soutenue en 2008 à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III. Après une introduction et un préambule (p. 11-22), le propos est construit en deux parties, la première traite des « stratégies et valeurs sociales d'un archétype nobiliaire » (p. 25-84) et la seconde de « La continuité familiale à l'épreuve du pouvoir » (p. 85-151), sur lesquelles H. E. conclut p. 153-156. L'ouvrage comprend aussi de riches annexes, composées d'un catalogue prosopographique illustré de tableaux généalogiques (p. 157-200), d'une présentation du patrimoine des Scipions (p. 201-208), de leurs tombeaux et épitaphes (p. 209-260) et enfin d'une analyse des représentations figurées anciennes des Scipions (p. 261-292). Il faut associer à cet ensemble 140 pages de notes placées en fin de volume et suivies de la bibliographie, mais aussi d'un index général, d'un index des personnes et d'une table des figures. C'est donc un ouvrage des plus complets même si un index des sources aurait été bienvenu. Il faut reconnaître le mérite du travail engagé et l'utilité des annexes pour les spécialistes de l'époque médio-républicaine. On ne peut que remercier H. E. et les éditions Ausonius de nous avoir offert une telle base documentaire. Ce compte rendu portera cependant principalement sur le discours historique. – H. E. a eu la louable ambition de se consacrer à une des familles les plus importantes et les mieux documentées de l'histoire de la République romaine, apportant sa pierre à une recherche dynamique sur la période médio-républicaine, comme le prouvent, entre autres, les travaux de M. Humm ou de K. J. Hölkeskamp. Loin de la biographie, dont ont déjà bénéficié les Scipions les plus célèbres, et pour donner plus de corps à la théorie de Fr. Münzer sur « la structuration familiale de la société politique romaine », H. E. inscrit sa démarche dans la lignée des travaux de M. Dondin-Payre, dont *l'Exercice du pouvoir et continuité gentilice: Les Acilii Glabrones du III^e siècle av. J.-C. au V^e siècle ap. J.-C.*, Rome, 1993, en posant « la question de la continuité 'gentilice' et de ses mécanismes » (p. 12). Si H. E. revendique de se démarquer ainsi des approches narratives d'autres monographies de familles nobiliaires romaines (J. Van Ooteghem, *Les Caecilii Metelli de la République*, Bruxelles, 1967 et J. Carlsen, *The Rise and Fall of a Roman Noble Family: The Domitii Ahenobarbi 196 BC – AD 68*, Odense, 2006, seulement mentionnés dans une note), une analyse critique plus poussée de ces monographies aurait pu enrichir la réflexion sur ce genre historiographique (l'ouvrage de I. Hofmann-Löbl, *Die Calpurnii. Politisches Wirken und familiäre Kontinuität*, Frankfurt-sur-le-Main, 1996, est par ailleurs absent de la bibliographie). En outre, une présentation rapide de la famille dans le contexte de l'histoire médio-républicaine n'aurait pas été inutile pour les lecteurs qui seraient peu familiers de la période. En revanche, le préambule sur le lignage des Scipions dans la *gens*

Cornelia sert habilement d'introduction historique et sémantique. – La première partie analyse le corpus documentaire présenté en annexes. Tout en tenant compte des comportements familiaux des autres *gentes*, H. E. valorise l'ambition d'exemplarité des Scipions. S'ils se conformèrent aux pratiques nobiliaires en matière d'onomastique, ils furent précurseurs dans l'utilisation lignagère du *cognomen*. L'étude démographique permet quant à elle de nuancer les travaux plus généralistes sur la mortalité et de distinguer certains usages auxquels les Scipions semblent s'être conformés : une fécondité maîtrisée avec un idéal de deux garçons, en tout cas pas plus de trois, et un mariage précoce privilégiant les alliances avec d'autres familles aristocratiques romaines qui avaient pour principale motivation la continuité lignagère et non pas d'éventuelles stratégies politiques. Le dernier chapitre traite de l'*ethos* de la famille : se consacrer à la carrière des honneurs (ce qui en soit est peu surprenant, mais H. E. n'a pas négligé d'étudier aussi les excuses de ceux qui ne purent briller dans ce domaine) et privilégier la *uirtus* pour vertu, *uirtus* que les Scipions considéraient comme héréditaire (H. E. traite dans la seconde partie, p. 128-131, du charisme familial lié à la faveur divine dont les Scipions prétendaient bénéficier, mais estime, p. 77, que les discours sur une *uirtus* plus individualiste du I^{er} siècle relèvent des idéaux diffusés par les *homines noui* il ne traite pas du succès de la *felicitas* au détriment de la *fortuna* et son association à la *uirtus* des *imperatores* du I^{er} siècle n'ont-ils pas été puisés dans la geste du premier Africain et de ses héritiers politiques ?). L'*ethos* des Scipions a fait l'objet d'une mise en scènes dans trois sites romains : leur *domus*, malheureusement peu documentée, contrairement au second, leur tombeau, et le Capitole. H. E. termine ce chapitre par une présentation rapide du fameux cercle des Scipions. Les fonctions religieuses exercées par les membres de la famille et l'annexe sur le patrimoine des Scipions ne sont donc pas analysées en tant que telles, mais elles étaient certaines réflexions de la seconde partie (note 120 p. 362 ; p. 140 ; p. 146). L'ensemble de la première partie montre bien la « *Nobilissima Familia* » que formaient les Scipions, comme le rappelle une conclusion concise et efficace. – La seconde partie retrace l'histoire du siècle des Scipions à l'aune de la problématique lignagère. Après un point historiographique sur l'impérialisme romain, les trois horizons d'intervention des premiers Scipions sont présentés : s'ils furent parmi les principaux acteurs de la progression romaine dans l'Italie méridionale et la Méditerranée, la frontière gauloise suscita faiblement leur attention, alors que les deux Africains s'illustrèrent en péninsule Ibérique. H. E. en conclut, p. 154, que « l'engagement (...) du *nomen Scipionum* dans ce que nous appelons l'impérialisme fut bien le moteur de l'histoire familiale ». L'étude lignagère prend aussi tout son intérêt en ce qui concerne le thème des clientèles. L'attitude des Scipions illustre les théories sur leur transmission sur plusieurs générations, mais il faudrait aussi, à mon avis, se demander si les sources du II^e siècle ne biaisent pas notre regard, valorisant la fidélité et taisant les ruptures. Par ailleurs, la recherche actuelle tend à remettre en question de nombreux acquis sur les clientèles, sujet qui a fait l'objet d'un colloque international tenu à Saragosse en mars 2013, sous le titre *Clientelas provinciales en el Imperio Romano: una reconsideración*. En ce qui concerne les origines des clients, H. E. insiste sur l'implication des Scipions dans la conquête de l'Italie qui expliquerait l'activisme de toute la famille pour l'intégration des Italiens. Enfin, l'auteur émet des réserves sur l'idée de relations étroites avec les milieux d'argent mais confirme celles avec les publicains. Ensuite, H. E. traite avec beaucoup d'habileté l'application du concept de « césarisme » au cas des Scipions. Malgré tout, un petit bémol peut être posé : l'assimilation de portraits monétaires à l'effigie du premier Africain est trop fragile (il aurait fallu par ailleurs mieux référencer dans le catalogue les monnaies en question et toute la bibliographie attenante). Le dernier chapitre traite des aléas politiques des Scipions à partir du premier Africain. Le propos est particulièrement pertinent et éclairant en ce

qui concerne les relations entre les différentes branches issues de Barbatus, modérant les ruptures et dessinant les traits spécifiques à chacune. Pour terminer, H. E. rend compte du déclin de la conscience lignagère qui avait fait la gloire des Scipions alors que s'universalisait l'utilisation de leur mémoire. – Ainsi, ce livre remplit parfaitement sa mission : faire revivre une famille lignagère emblématique de l'aristocratie romaine pour mieux éclairer l'histoire d'une République en mutation. La complexité d'un sujet aussi dense est palliée par une bien belle écriture. Le propos emporte la conviction alors que les notes et annexes apportent des nuances et des compléments pour maintenir ouverte la discussion chez les spécialistes du II^e siècle av. J.-C. Nathalie BARRANDON.

Crescenzo FORMICOLA, *Virgilio. Etica Poetica Politica*, Naples, Liguori, 2012 (Forme materiali e ideologie del mondo antico, 42), 24 × 16 cm, X-200 p., 19,90 €, ISBN 978-88-207-5790-8.

The book contains eight chapters, and the *Premessa* tells us that the material has been published before, as follows: Chapter I, “Le *Georgiche* ed il nuovo cittadino del mondo” is the introduction to a volume by the author containing a complete translation of the *Georgics* with brief notes, published in 2011. Chapter II, entitled “Metapaesaggio e Metapoesia nelle *laudes* della 2a *georgica* di Virgilio” appeared in *Vichiana* 13, 2011, 194-215. Chapter III, “L’assurda pretesa di Orfeo: *τεθνῶσιν οἱ θανόντες*”, is the core of a volume entitled *Da Orfeo a Lavinia (Virgilio: morte vita storia)*, Napoli, 2008. Chapter IV, “La dea e l’eroe: l’*Eneide*, poema del *decorum*” is the core of another *volumetto*, *L’Eneide di Giunone: una divinità “in progress”*, Napoli, 2005. Chapter V, “Percorsi poetici del paesaggio nell’*Eneide*” appeared in the volume *Societas studiorum: per Salvatore D’Elia*, a cura di Ugo Criscuolo, Napoli, 2004. Chapter VI, “La gloria negata: Deifobo, *bello clarus* (Verg., *Aen.* VI, 494 ss.)” was destined for publication in *GIF* for 2012 even as it appeared here. Chapter VII, “*Dark Visibility*: Lavinia nell’*Eneide*” appeared in *BSL* 36, 2006, 32-50. Chapter VIII, “Il poeta e il Politico. Virgilio e il potere” appeared in *GIF* 10, 2008, 65-89. – It is hard to answer the question: is anything gained by republishing these essays in the present form? Who will read this book? The very broad and general title given to the book would indicate that its potential is as an introduction, for the general reader, to the poetry of the *Georgics* and the *Aeneid*. It touches lightly on many points of interest in the poetry. The author displays a close sympathy with his poet. For him, Virgil and Octavian/Augustus are sister souls and the poet supports the prince in a straightforward fashion. They share the same faith. They would appear to reach independently the same conclusion about what is good for Rome, Italy and the World after the turmoil of civil war. There is no feeling that there may have been a political programme to which the poet was expected to contribute, perhaps not entirely freely. It is true that the influence of Maecenas as the organizer of opinion, if not of propaganda, is mentioned. Octavian could at that stage make requests of his poet, but one gains the impression that the poetic production would be a sincere reflection in the poet of the needs of the man who ruled the state. At the same time, the reader is spared the detail of too close correspondences between the text of Vergil and the significant detail in Caesar’s life and his political career. There is little suggestion of the influence which a patron might legitimately have on the course and tenor of his client’s poetry. The author’s view of the poetry of Vergil is a serene and unclouded one. He shows no doubt about the rightness of the mission of Augustus: he represents what is good for Rome and the world. There are no qualms about his political programme, about loss of liberty, or traditional republican ideals. That is the book’s strength. It can serve as a proreptic to the study of Vergil. It can instil in its readers love for the land of Italy, for

the poetry of Italy's greatest poet, and reinforce our faith in the rightness of the leader's political programme. – This very positive approach has its obverse. After some preliminary remarks about the new audience for Vergil's poetry under the New Order, an audience which consists of the *civis Romanus* (the *agricolae* addressed being but a figuration of the citizen body) and of Octavian too, who has given the poet his mandate, and to whom Vergil will in turn give his loyalty through the turbulent times that will take the State from Republic to Empire, and after some description of the ideal advocated, not renunciation of private property but avoidance of accumulated riches, the product of egotism, immorality, and the abuse of power, Formicola goes to Book IV, and reaches the first passage of the poem on which he wishes to dwell: the *senex Corycius*. – In an article to which Formicola refers, R. F. Thomas has argued that when he reaches that episode Vergil deliberately steps outside the level of agricultural operation of the *Georgics* into the realm of poetic tradition: Vergil is talking, he argues, not about a particularly successful farmer/gardener but about poetry. Through reference to Longus, Theocritus, Vergil's *Bucolics*, E. L. Bowie, D. O. Ross, L. Hermann and others he argues for the *senex Corycius* being a poet. To quote Hermann: "... la grotte Cilicienne du Corycos a un homonyme sur le Parnasse. ... Je tiens pour certain qu'il faut interpréter "Corycien" par habitant du Parnasse et comprendre 'un vieillard Corycien' par 'un vieux poète'." After Thomas, and entirely independently of his argumentation, Jennifer Larson [*The Corycian Nymphs and the Bee Maidens of the Homeric Hymn to Hermes* in *GRBS*, 36, 1995, 341-357] has made a good case for the "Corycian maidens" of the Parnassian cave being, somehow, bees. Larson does not mention Vergil and her starting point is entirely separate from Thomas'. – The episode of the Corycian *senex* is not only an *excursus*; it is also an *incursus*: when the *senex* appears, Vergil has already established a connection between the commonwealth of bees and the commonwealth of Rome through his obvious references to the civil war and the defeat of Antony. After the *excursus* he will soon come to *bougonia*, Orpheus, Aristaeus, and draw a poetic parallel between Aristaeus and Caesar, between the bloody business of *bougonia* and the bloodshed of the civil wars. What links the *senex Corycius* to his context is primarily his swarm of bees. The placing of the *excursus/incursus* makes a point: the old poet, in whom we see Vergil himself, nourishes and sustains his bees (who in turn enrich him) with flowers, plants, a *locus amoenus*, and lyricism, thus achieving by his poetic skill the well-being of the beebnation, while Caesar has the much more arduous and unpleasant task of becoming immersed in bloodshed to restore to health the body of the nation after the civil wars. The episode of the *senex Corycius* is an example of multi-level composition and of complex political allegory. It draws a parallel between the work of the poet and the work of the *Princeps*: they promote civic health, each in his own way. All that is too deep and too far-fetched for the level at which Formicola wishes to operate. – In his sixth chapter, Formicola considers Deiphobus and his meeting with Aeneas and the Sibyl. Formicola touches first on the meeting with Palinurus, and he explains it in terms of the plot: Palinurus is reassured about his burial and the reader is not left with an incomplete story. Formicola explains the meetings described before Aeneas reaches Elysium in terms, again, of the demands of the plot: Aeneas cannot go straight to Anchises. There has to be some description of what comes before Elysium, and so the opportunity is taken of making Aeneas meet with some of the dead about whose fate Aeneas had a wrong belief. Deiphobus is one of those. Formicola does not follow those who see Aeneas' *katabasis* as a spiritual journey. Before coming to Deiphobus himself, he spends some time on Eriphyle and some on Dido and then comes to Deiphobus and the *bello clari*. Is Formicola suggesting that Eriphyle's relatively good press when compared to her treatment in Homer is due to her proximity or association in Vergil's text with Dido? The reviewer

is not sure. – Having reached the *bello clari*, Formicola refers to an article by Pamela Bleisch which connects Deiphobus' tomb with that of Telamonian Ajax. Bleisch establishes the parallel between the two epic characters and mentions that a reference to Ajax did not escape Servius Auctus at that point. From the evidence adduced by Bleisch about this connection between Ajax and Deiphobus, she should have gone, to obtain more direction from the parallel, to Odysseus' visit to the dead in *Odyssey* XI (see Nadeau, *Safe and Subsidized – Vergil and Horace Sing Augustus*, Bruxelles, 2004, Chapter VI, para. 7). Knauer and others privilege the more obvious parallel between Ajax' silent contempt of Odysseus and Dido's of Aeneas in *Aeneid* VI. But equally significant is the parallel between Ajax in *Odyssey* XI and Deiphobus: Odysseus tries to reconcile him, but, when once Ajax remains aloof, he presses on. They would have been reconciled, he says, had he, Odysseus, not chosen instead to spend his time on seeing the spirits of those others who were departed. Aeneas too meets in Deiphobus one for whose death he is responsible, as Odysseus was responsible for Ajax'. Not literally. But the Caesar in Aeneas had been responsible for a propaganda campaign that branded the Antonians as sexually incontinent, slaves to the seductions of the East, the degradations of sex. His shameful mutilations, the adulterer's punishment, which make Deiphobus avoid Aeneas in shame and fear, identify Deiphobus as "the Antonian", victim now of war and of the successful propaganda campaign of Caesar. A victim of "Aeneas" as Ajax was a victim of Odysseus. Odysseus was in a hurry to see the other departed dead, but Aeneas, in spite of Deiphobus' reluctance to approach him, seeks him out and presses him to speak to him, as Odysseus should have continued to press Ajax. Unlike Odysseus, Aeneas would have spent the whole of his allotted time with Deiphobus had the Sibyl not warned him that time was running short. Pointedly unlike Ajax, Deiphobus, fully reconciled, pledges the future unity of Antonian and Caesarean in the Caesarean project: "Go, glorious one, go, for all of us!". The *nostrum* includes Deiphobus by proxy in the glorious vision of Rome which Anchises will display. This is propaganda, the propaganda of forgiveness and national reconciliation. – The parallels from Catullus 65 which Bleisch also adduces serve the same end: Catullus' love for his brother is cemented by Vergil into the brotherly love of Antonian for Caesarean. Formicola does not follow Bleisch, and would not touch Nadeau with a barge-pole. But he does point out that the revelations of Palinurus, Deiphobus, Dido, make Aeneas live for the first time experiences he could not have in his progress through the plot of the poem. He helps the reader to meditate on why Hector appears in a dream to Aeneas, urging him to take charge of Troy's destiny, and not to Deiphobus, who should by rights have been the next in line to succeed himself; to think also of the relation between Aeneas' false belief about Deiphobus' death and the account of his death given by Demodocus in *Odyssey* VIII, 516 ff.; to consider the difference between Deiphobus' yielding to Helen's allure and Aeneas, who resists Dido's. – I have tried in this review to give the reader an account of what he/she will find in Formicola's book, and of what he/she will not find – things too complicated or too disturbing.

Yvan NADEAU.

Takashi FUJII, *Imperial Cult and Imperial Representation in Roman Cyprus*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2013 (HABES, 53), 24 × 17 cm, 248 p., 1 carte, ISBN 978-3-515-10257-5.

L'ouvrage de T. Fujii, centré sur le culte impérial dans la Chypre romaine, couvre essentiellement la période du Haut-Empire, partant de l'annexion par Rome en 58 a.C., arrachant l'île aux possessions des Ptolémées, jusqu'au 3^e siècle p.C. – Dès l'introduction, l'A. insiste sur la différence de place qu'occupait Chypre dans l'empire romain par rapport à celle que l'île représentait pour les Ptolémées : possession étrangère la plus

importante sous les Ptolémées, position modeste dans l'empire romain ; Chypre est une province sénatoriale, administrée par un gouverneur proconsul, n'ayant aucune colonie romaine. – L'ouvrage s'articule en trois grandes parties. – La première s'intéresse à la place de l'empereur dans ses relations avec les cultes traditionnels chypriotes, analysant tour à tour les différents titres attribués à l'empereur dans la langue grecque (*Theos, diuus, sebastos* ...), les statues impériales – de culte ou honorifiques, statues nues et statues cuirassées mettant en évidence le caractère militaire de l'empereur –, la localisation de ces images – dans les sanctuaires, les gymnases, les théâtres, les agoras ... –, la terminologie utilisée définissant ces images, assez variée, les procédures d'érection des statues – ont-elles été élevées par le *dèmos*, la *boulè*, le *koinon*, des individus ... ? S'intéressant ensuite au statut de l'empereur dans le paysage civique, l'A. passe en revue les lieux dans lesquels les Chypriotes font leurs dédicaces et tiennent leurs rituels, soit dans les lieux sacrés, les *gymnasia* et les théâtres. A Chypre, il ne semble pas que le culte impérial se soit implanté dans un temple propre ; il paraît plutôt s'être implanté dans un sanctuaire dédié à une divinité traditionnelle, s'associant en quelque sorte à une divinité existante. Ainsi, par exemple, à Amathonte, Titus et Aphrodite apparaissent associés, mais cette Aphrodite se révèle différente tant de l'Aphrodite *Kypria* que de la *Venus Genitrix*. C'est plutôt le culte de Titus qui se glisse dans le milieu religieux d'Amathonte. Quant aux *gymnasia*, bien attestés dans les cités de Chypre romaine, ils occupent une position centrale dans l'urbanisme des cités, dont l'importance est héritière de l'époque hellénistique. Les gymnasiarques, attestés dans l'épigraphie, apparaissent davantage liés aux fêtes en l'honneur de l'empereur. Enfin, c'est dans les théâtres que se manifeste le culte impérial, en particulier sous les Antonins. Un cas particulier est analysé : celui d'une promesse d'allégeance à Tibère, attestée dans une inscription de *Paphos Vetus*, élevée sans doute dans le sanctuaire d'Aphrodite *Paphos*. – Dans la deuxième partie, l'A. centre son enquête sur les aspects politiques et sociaux du culte impérial, en commençant par les systèmes de communications. Il analyse le concept de *do ut des* qui existait déjà dans les cultes d'époque hellénistique, et passe en revue certains de ses aspects : interventions dans les activités de construction des monuments, dans le droit d'asylie, analyse des titres honorifiques des cités, des politiques culturelles notamment d'Hadrien, intérêt particulier des Sévères pour Chypre vraisemblablement en raison de sa proximité avec le monde romain d'Orient. Il étudie également les trois niveaux du culte impérial : provincial, civique et individuel. Enfin, il aborde l'étude du rôle du culte impérial dans l'organisation socio-politique de la province, les relations entre l'empereur et les provinciaux. Analysant la liste des prêtres, essentiellement concentrée sur le 1^{er} siècle, l'A. remarque que ces derniers, s'ils sont tous issus des familles les plus élevées, se transmettant le plus souvent la prêtrise à l'intérieur de ces mêmes familles, et si cette fonction est intégrée dans la carrière politique locale, elle n'a cependant pas aidé à l'intégration de ces élites dans les classes supérieures impériales. Il manquait à ces élites locales les liens étroits avec les classes dirigeantes de l'Empire. – Dans la troisième partie, l'A. aborde la place qu'occupait l'empereur dans la vie des Chypriotes, notamment au travers des fêtes en son honneur. Plusieurs manifestations sont évoquées dans les inscriptions, mais elles apparaissent assez modestes. Un aspect de l'étude assez intéressant est celui lié à l'étude des calendriers qui apparaissent divers. Même le calendrier romano-chypriote se présente sous deux formes diverses, mais toutes deux liées au jour anniversaire de la naissance d'Auguste. – En conclusion, l'incorporation de l'empereur dans le monde religieux traditionnel chypriote ne présente pas de grandes différences par rapport au processus d'intégration dans les autres provinces ; il s'agit essentiellement d'un amalgame de religion et de politique, révélant une étroite intégration du culte impérial dans l'organisation socio-politique des Chypriotes. Cette intégration a été facilitée par le passé historique récent de Chypre qui connaissait déjà un culte

rendu aux Ptolémées. – En appendice, est donné le catalogue des 90 inscriptions grecques et latines, base de l'étude, avec traduction et bibliographie. Suivent deux tableaux dédiés, le premier aux titres et attributs des empereurs, le second aux monuments, ainsi qu'une bibliographie et divers *indices*. – L'ouvrage de T. Fujii complète ainsi la liste désormais assez longue des études consacrées au culte impérial dans les diverses provinces de l'Empire romain, études d'importances inégales par la documentation connue et rassemblée, mais qui toutes apportent leur pierre à cet édifice majeur qu'est le culte de l'empereur dans l'histoire romaine d'époque impériale. Christiane DELPLACE.

Claudio GIARDINO, *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione*. Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006, Cavallino (LE), Convento dei Domenicani a cura di Cl. G., Bari, Edipuglia, 2011 (BACT. Quader, no 8), 30 × 21 cm, 405 p., fig., cartes, 50 €, ISBN 978-88-7228-649-4.

Florian SARRESTE, *La sidérurgie antique dans le Bas Maine*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2011 (Perspectives historiques), 28 × 21 cm, 314 p., fig., cartes, 28 €, ISBN 978-2-86906-269-6.

Les études concernant l'histoire de la métallurgie, de ses techniques (extraction du minerai, fabrication des lingots et des objets finis) attirent de plus en plus depuis quelques décennies l'attention des chercheurs (Voir un bilan dressé en 2000 par Cl. Domergue/M. Leroy, *L'état de la recherche sur les mines et les métallurgies en Gaule, de l'époque Gauloise au Haut Moyen Age* dans *Mines et métallurgie en Gaule : recherche récentes in Gallia 57*, 2000, p. 1-10). La recherche est complexe car elle implique le dialogue pas toujours aisé entre les archéologues, les historiens d'une part et les chimistes, les botanistes, les physiciens ou encore les géologues d'autre part. Une telle collaboration a été mise en place à Cavallino (Lecce) par la création d'un « Workshop » qui donne aux étudiants, dans le cadre des activités de la Scuola di Specializzazione in Arceologia une formation pratique pluridisciplinaire, scientifique et humaniste. Ce volume dédié à l'archéométaballurgie qui fait suite à deux autres publications [Bioarcheologia (BACT 6, Bari 2008), Antracologia (BAR, Oxford 2008)] comprend plusieurs sections recouvrant divers aspects de la métallurgie antique dans les pays du bassin méditerranéen depuis l'époque préhistorique jusqu'au haut moyen âge : ces aspects traitent de l'archéologie ou comment aborder un site sidérurgique ou une exploitation minière, la restauration et les techniques de conservation des objets en métal, les sources écrites anciennes, les expérimentations et les analyses d'échantillons en laboratoire, les parallèles ethnologiques fort tentant mais toujours délicats. Le souci didactique qui transparait dans cet ouvrage est encore souligné par la présence d'un « dictionnaire archéométaballurgique » anglais-italien/italien-anglais des termes techniques ; réalisé par Claudio Giardino, il rendra de très grands services aux étudiants ainsi qu'à tous ceux qui s'initient à ce sujet complexe de l'archéométaballurgie. – La monographie de Florian Sarreste s'inscrit dans un vaste programme de recherche qui couvre tout l'hexagone (Programme H3 « Mines et métallurgie ») et dont les débuts ont été définis au début des années 1980 (Voir ici même l'article de M. Mangin, *Les mines et la métallurgie du fer en Gaule romaine : travaux et recherches*, T. 47, 1988, p. 74-89). L'étude attentive à laquelle F. S. s'est livré sur un vaste territoire couvrant pas moins de cinq départements qui correspondent plus ou moins à la *ciuitas* des Diablintes, a permis de recenser 484 sites, tous, sauf exception, de réduction directe. Même si un grand nombre d'entre eux demeurent indatables, on a pu observer que l'exploitation du minerai dans cette région avait commencé au premier âge du fer, qu'elle avait été particulièrement intense pendant la période romaine et qu'elle s'était prolongée jusqu'au moyen âge, voire même au début de l'époque moderne

(XI-XII^e s. et XIV-XV^e s). Une longévité remarquable qui mérite d'être signalée et qui ouvre donc la porte à des comparaisons en ce qui concerne l'évolution technologique. Ainsi à propos des fourneaux à scorie piégée – ainsi nommés car ils devaient être détruits pour récupérer la loupe de métal – dont l'existence était mise en doute en Europe occidentale, il apparaît que, dans le Bas Maine, plusieurs zones de production ont livré des résidus de ce type de four datant de la période de Hallstatt et de l'époque romaine. Or, ces fours étaient considérés comme caractéristiques de l'Europe orientale – on les retrouve en Pologne notamment. Qu'ils soient attestés dans le bas Maine remet aussi en cause la théorie selon laquelle la sidérurgie du fer se serait diffusée à partir de l'Europe centrale et de la Méditerranée ainsi que celle d'un monde celtique homogène ; elle remet en question enfin l'idée d'un retard de la façade atlantique en ce qui concerne le développement de la technologie de la fabrication du fer (p. 235-236). À propos des aspects techniques, Fl. Sarreste pose la question parfois controversée du choix par les paléosidéurgistes d'un site de réduction : privilégiaient-ils la présence du minerai, celle de la forêt nécessaire pour la fabrication du charbon de bois ou encore tenaient-ils compte de la présence d'un cours d'eau ? Dans le Bas Maine, il apparaît que la présence de minerai n'était pas un facteur déterminant et que c'est davantage le bois qui orientait le choix d'un lieu de réduction (p. 253). La présence de hêtres pour le charbonnage est à ce propos une donnée récurrente dans de nombreux ateliers quelle que soit la période (p. 258). D'autres questions non moins importantes ont été envisagées, notamment celle de la présence d'un habitat lié à un site de production ou encore celle des rendements et de la production de fer. Les estimations de production fondées sur les volumes de déchets pour l'atelier d'époque romaine de Roche Brune dans la forêt de Sillé (commune de Pezé-le-Robert, Sarthe) devait dépasser les besoins domestiques locaux ; en effet, l'atelier en activité entre 70 et 170 après J.C., qui comprenait deux fourneaux protégés par un bâtiment sur poteaux et deux fosses de stockage, l'une pour le minerai l'autre pour le charbon de bois, aurait produit environ 1100 tonnes de fer pour une consommation de 4650 tonnes de minerai, importé depuis 4 km, et plus de 55920 m³ de bois prélevé sans doute dans les environs de l'atelier. Cette longévité, si les données sont correctes, signifie une bonne gestion du site de production et une organisation judicieuse et rationnelle de l'atelier, un phénomène observé ailleurs en Gaule. Cette organisation structurée qui s'accompagne d'une bonne maîtrise technique, s'inscrit selon l'A., dans une période d'essor de la Gaule « caractérisée par la mise en place dans les campagnes de *uillae* (p. 251 et 265) ». D'autres questions restent évidemment en suspens auxquelles Fl. Sarreste s'efforce d'apporter des réponses avec la prudence qui s'impose : par exemple celle d'une évolution ou de la permanence des techniques qui demeurent un élément essentiel pour comprendre la sidérurgie antique et qui est liées à la datation des sites (p. 239), les aspects économiques et sociaux, l'organisation du travail, la place de la sidérurgie dans le Bas Maine. Ce travail qui pourra être approfondi, constitue un excellent exemple de recherche pour d'autres régions de France ou de... Belgique. Je pense tout particulièrement à l'Entre Sambre-et-Meuse où ont été repérés de nombreux ferriers. Pol DEFOSSE.

Ruth Elisabeth KRITZER, *Rom : bewunderte Vergangenheit – inszenierte Gegenwart. Die Stadt in literarischen Topographien der Renaissance*, Horn / Vienne, F. Berger & Söhne, 2012 (Grazer Beiträge. Suppl. 14), 24 × 17 cm, 493 p., 55 fig., 69 €, ISSN : 1021-9072.

Cet ouvrage, fruit d'un projet de recherches de trois ans mené à l'Université de Salzbourg et financé par le « Fonds zur Förderung der wissenschaftlichen Forschung (FWF/Wien) », étudie l'apparition, le développement et les modèles du genre littéraire de la

topographie de Rome dans la période allant de la première topographie complète de la ville publiée par Flavio Biondo en 1446 et le représentant le plus important de ce genre à la fin de la Renaissance, Jean Jacques Froissard. On trouvera donc ici un aperçu historique du genre (p. 15-23) depuis ses précédents antiques, comme la *Notitia urbis Romae*, et médiévaux, tels les *Mirabilia urbis Romae* de Benedictus Canonicus daté de 1143, jusqu'aux premiers signes du renouveau aux XIV^e et XV^e siècles avec des œuvres comme la *Polistoria de virtutibus et dotibus Romanorum* de Giovanni Cavallini, dédiée à Clément VI (1342-1352), ou le *Tractatus de rebus antiquis et situ urbis Romae* d'Anonimo Magliabechiano (1411). L'auteur présente ensuite le véritable précurseur, Flavio Biondo (1388/92-1463), et les auteurs choisis pour illustrer la période retenue (p. 23-36) : Andrea Fulvio (1470-1527), Giovanni Bartolomeo Marliano (1488-1566) et Jean Jacques Boissard (1528-1602). Le reste de cette « première partie » est occupée par les développements et perfectionnements du genre aux XVII^e et XVIII^e siècles jusqu'à la naissance de l'archéologie au XIX^e siècle (p. 37-46). Une « deuxième partie » s'intéresse à la signification des prologues des œuvres et à la structure des topographies (p. 47-64), puis vient l'essentiel de l'ouvrage, qui présente de larges extraits du *De Roma instaurata* de Biondo, des *Antiquitates urbis Romae* de Fulvio, de l'*Urbis Romae topographia* de Marliano et des *Antiquitates Romanae seu topographia Romanae Urbis* de Boissard, en deux sections : la première sur le thème de la naissance et du développement de la ville (p. 65-100), l'autre sur le centre antique de Rome, le Capitole et le forum (p. 101-277). Les textes sont ici présentés sur deux colonnes, texte latin à gauche et traduction allemande à droite, et accompagnés d'une riche annotation éclairant les sources, les particularités linguistiques et le contenu. Une « dernière section » s'attache à comparer la fiction littéraire et la réalité ou, si l'on préfère, la Rome des topographies et la Rome réelle (p. 279-287), à déterminer l'influence de la Rome papale et à analyser, en les offrant ici aussi en version bilingue, les descriptions respectives du Vatican (p. 288-371), et enfin à suivre les effets de l'idée de Rome sur la ville de Salzbourg, qualifiée de « Rome du Nord » depuis la fin du XVII^e siècle (p. 372-389). Le reste est occupé par une bibliographie, différents *indices* (monuments, noms, passages cités) et par un riche cahier d'illustrations. Les guides de pèlerinage et les *Mirabilia* dans les siècles précédents avaient déjà accordé une attention, à côté des sites chrétiens, aux lieux et monuments antiques de Rome, mais on voit que les auteurs de la Renaissance cherchent à perfectionner ces données et à les « objectiviser », notamment en recourant aux auteurs antiques et à l'observation personnelle. Il n'empêche que, puisque les projets étaient de décrire la Rome antique, les œuvres la reconstituent surtout à partir des auteurs anciens et d'un savoir livresque, si bien que les représentations relèvent souvent d'une « récréation magique », pour reprendre une expression de M. M. McGovan. On est donc là face à une Rome fantasmée par les lectures, comme l'est souvent la Jérusalem des pèlerins qui n'arrivent pas à retrouver sur place l'image qu'ils se sont forgée de la ville sainte au fil de leurs lectures. – Ce livre offre ainsi une somme très riche et très érudite sur le genre topographique à la Renaissance. On pourra peut-être regretter que la correspondance entre texte latin et traduction dans les longs extraits n'ait pas toujours été bien respectée (le lecteur se retrouve plusieurs fois avec des colonnes de traductions allemandes qui se poursuivent alors que celles du latin sont finies : voir par ex. p. 140-143, 157-160, 244-245, 270-272) et que la structure de l'ouvrage soit très floue (aucune division en sections ou chapitres n'aide le lecteur à s'orienter dans ce qui apparaît du coup un peu comme un dédale). Quoi qu'il en soit, cet ouvrage offre une belle anthologie de descriptions de la Rome antique à la Renaissance, qui devrait ravir tous les amoureux de la ville auxquels l'ouvrage est judicieusement dédié : *Romam amantibus*.

Jean MEYERS.

Gilbert LABBÉ, *L'affirmation de la puissance romaine en Judée (63 a.C. - 136 p.C.)*, Paris, Les Belles Lettres, 2012 (Collection d'études anciennes 74), 24 × 16 cm, 671 p., 3 fig., 6 cartes, 75€, ISBN 978-2-251-32888-1.

Das vorliegende umfangreiche Werk ist aus einer Studie über „L'organisation politique et administrative de la Judée d'Auguste à Hadrien : 4 a.C. - 136 p.C.“, Bordeaux, 2006 (Mikroform) hervorgegangen. Ausgangspunkt war wohl die Pilatus-Inschrift, die 1961 in Caesarea Maritima gefunden wurde und die Frage nach der Titulatur der jüdischen Statthalter neu aufwarf. Um diese zentrale und vorwiegend administrative Frage herum baut L(abbé) eine gründliche Untersuchung zur Rolle Judäas unter römischer Kontrolle seit Pompeius auf, als es 63 v.Chr. zum ersten Mal zu direkten römisch-jüdischen Kontakten kam. Die Geschichte dieser zwei Jahrhunderte bis zum Ende des Bar-Kochba Aufstandes lässt sich beschreiben als Entwicklung von einer in mancher Hinsicht privilegierten indirekten römischen Herrschaft zu einer ganz „normalen“ Provinz in der hohen Kaiserzeit, die dabei allerdings auch noch ihren angestammten Namen verlor und ab 136 n.Chr. nun „Syria Palaestina“ hieß. – Eine derart detaillierte Untersuchung im Französischen gab es bisher nicht. L. geht eingangs auf den internationalen Forschungsstand ein und erläutert seine Methode, die neben literarischen Quellen auch epigraphische, numismatische, papyrologische und archäologische Ergebnisse mit einbezieht (S. 5-13). – Die Disposition des Stoffes erfolgt gemäß der Chronologie und teilt die römisch-jüdische Geschichte in drei Abschnitte ein: 1. Die „indirekte“ Herrschaft Roms über Judäa seit Pompeius („Les princes amis ou alliés de Rome en Palestine“) umfasst die Kapitel 1-3 (S. 15-153) ; 2. Es folgt, nach der Absetzung des Archelaos 6 n.Chr., die Zeit ritterlicher Statthalter bis zur Eroberung Jerusalems bzw. Masadas 70/73 n.Chr. mit den Kapiteln 4-7 (S. 157-365). Dieser Teil bildet den Schwerpunkt der Untersuchung. 3. die Epoche bis zum Ende des Bar-Kochba-Aufstandes unter senatorischen (prätorischen und konsularischen) *legati Augusti pro praetore*, der Neuorganisation der Provinz (unter neuem Namen) nach 135 n.Chr. und ohne institutionelle Abhängigkeit von der Provinz Syria (Kap. 8 und 9, S. 367-491). Abgerundet wird der eigentliche Text von einer „conclusion générale“ (493-504). Dazu findet sich ein umfangreicher Anhang, bestehend aus Karten, Tabellen über die Chronologie der Ereignisse, über die herodianische Familie, über die verschiedenen Statthalter Judäas, über die Militäreinheiten und ihre Kommandeure, ein Vergleich mit den jüdischen, makedonischen und römischen Monatsnamen, Abbildungen der Pilatusinschrift, ein Abkürzungsverzeichnis, eine 60-seitige Bibliographie (S. 537-606), verschiedene Indices zu Personen, Landschaften, Orten, Völkern, Dynasten, Göttern, zu fiskalischen Begriffen und zum Militär, ein Quellenverzeichnis (S. 637-666) und, nach französischer Tradition, am Schluss ein recht detailliertes Inhaltsverzeichnis. Die Erschließung des Werkes lässt also kaum Wünsche offen. Es versteht sich, dass angesichts der hier gebotenen Fülle von Fakten und Reflexionen nur eine grobe Übersicht über den Inhalt vermittelt werden kann. – Im 1. Kapitel geht es um die Situation, in der Pompeius in Judäa eingreift. Judäa wird deutlich geschwächt, Hyrkan bleibt ohne Königstitel, Judäa dem syrischen *imperium* des Aemilius Scaurus unterstellt. Syrien selbst erhält 58 v.Chr. den Status einer konsularischen Provinz mit A. Gabinius. In Judäa bleibt die Deutung des bei Josephus (bell. 1,199) überlieferten Titels des Antipater, *epimeletes* oder *epitropos*, in der lateinischen Deutung umstritten: *curator?* *praefectus?* Schon hier zeichnet sich ein Schwerpunkt der Studie ab, nämlich das administrative zugrunde liegende Gerüst und seine Veränderungen zu erläutern. Ähnlich beim Königstitel des Herodes und dessen Abhängigkeit von Rom und Syrien. – Kap. 2 widmet sich den Erben des Herodes. Die umstrittene Frage nach dem Amtstitel des Sabinus (Finanzprocurator?) wird gestellt, ebenso die nach den Aktivitäten des

Quirinius (*ILS* 2683), dazu *CIL* 14,3613 = *ILS* 918: hier ist wohl eher L. Calpurnius Piso gemeint als Quirinius, der nirgends als „zweimaliger“ Statthalter von Syrien bezeugt ist. Zu Archelaos werden die Thesen von Nodet und Bardet untersucht. Neben Archelaos' Stellung bis 6 n.Chr. und seiner Absetzung wird auch die Situation des Tetrarchen Philippus und des Herodes Antipas erörtert, wobei neben den Inschriften auch die Münzen zu Rate gezogen werden. – Kap. 3 behandelt die herodianischen Könige im Palästina des 1. Jh.: Agrippa I, Herodes von Chalkis und Agrippa II. Auch hier stehen wieder die Titulaturen im Vordergrund: *basileus*, *basileus megas* (dazu die *tria nomina* des Agrippa II), *amicus Caesaris*, bei Berenike *basilissa megale*. – Kap. 4, mit dem der 2. Teil, den ritterlichen Statthaltern Judäas gewidmet, beginnt, und Kap. 5 behandeln jeweils die entsprechenden Titulaturen nach den lateinischen (vorwiegend epigraphischen) und griechischen Quellen (Josephus, Philo, Matthäus, Lukas und Apostelgeschichte). Für die lateinische Titulatur wird des öftern auf Sardinien verwiesen (zB. *CIL* 10,6318 ; 7852 ; *AE* 1921, 86), wo Titel wie *proconsul*, *pro legato*, *praefectus*, *procurator* sowie *procurator et praefectus* belegt sind. Der Standardtitel bis Claudius ist *praefectus*, dann *procurator*, vgl. *CIL* 5, 1838 = *ILS* 1349 (für Noricum). Speziell für Judäa sind die Inschriften des C. Herennius Capito (*AE* 1941, 105; 1947, 39) und der Neufund des Pontius Pilatus wichtig. Beide Inschriften haben unterschiedliche Interpretationen erfahren. Bei der Pilatus-Inschrift erscheint L. die Ergänzung von Alföldy für die *nautae* am plausibelsten. In einer Art Exkurs werden die obersten ritterlichen Posten im römischen Reich mit dem Titel: *praefectus*, der eher selten vorkommt, und *procurator* behandelt. Der erste literarisch belegte Statthalter mit letzterem Titel (außerhalb Judäas) ist Julius Paelignus (*Tac.*, *ann.* 12, 49, 1), etwa vom Jahre 51, in Kappadocia. Alle anderen sind später (ca. 68-70: *Tac.*, *hist.* 1, 11, 1-2 ; 2, 58, 1-2). Für Judäa insbesondere wird *Tac. ann.* 15,44 einer eigenen Deutung unterzogen und ein Wechsel in der Titulatur zwischen den Jahren 44 und 52/3 angenommen. Insgesamt aber bleibt die Frage der Titulatur judäischer Statthalter nach dem Tode Agrippas I. im Jahre 44 unklar. Nicht belegt ist hier allerdings die seltene Kombination *procurator et praefectus*, wie sie z.B. auf Sardinien vorkommt (*CIL* 10, 8023.8024). Die in Kap. 5 behandelten griechischen Titulaturen sind zur Klärung des Problems wenig hilfreich (eparchos, epitropos, hegemon, diadochos). – Kap. 6 untersucht die Situation des *praefectus* Judaeae und des *procurator* von Jamnia bis zur Erhebung Agrippas I. (6-41 n.Chr.), also eine Zeit direkter römischer Herrschaft über Judäa. Hier spielt auch Sulpicius Quirinius wiederum eine Rolle (s.o., dazu *Jos.*, *ant.* 18, 26). Es geht um die juristische Stellung der Präfecten und das Verhältnis zu Syrien. Pontius Pilatus scheint besondere Handlungsspielräume gehabt zu haben. Hier wird auch die Frage nach der Strafgerichtsbarkeit (*ius gladii*) gestellt. Die Aussage des Cassius Dio 53, 13, 6-7, die Statthalter hätten kein *ius gladii* gehabt, kann man als generell oder nur als für bestimmte Gelegenheiten gegeben interpretieren. Zudem scheint Augustus allen ritterlichen Statthaltern wie allen abhängigen Dynasten das *ius gladii* gegeben zu haben, eine Parallele zum *praefectus pro legato* auf Sardinien oder für Ägypten, vgl. *Tac.*, *ann.* 12, 60, 1-3. Für Pilatus bleibt die Frage letztlich offen. Die Androhung der Todesstrafe spielt aber auch im Tempelbereich mit Verweis auf die Inschrift auf der Tempelschranke als nicht überschreitbare Grenze für Fremde eine Rolle (*OGIS* 598). Man wird also auch den Juden selbst bei internen Religionsstreitereien eine kapitale Gerichtsbarkeit zugestehen dürfen. Zur Finanzverwaltung des Pilatus ist anzumerken, dass er die Gelder für den Aquädukt, die er aus dem Tempelschatz genommen hatte, durchaus im Einverständnis mit den Juden verwandt hat. Generelle Überlegungen gelten der Steuerfrage, besonders nach dem Termin der Einführung der *capitatio*, den lokalen *publicani* und der Verwendung der Steuern (lokal oder für Rom?). Für die kaiserlichen Domänen gab es mit Herennius Capito einen eigenen Finanzprocurator (von Jamnia: *Jos.*, *ant.* 18, 158), oder

trieb er überall die Steuern ein, wie es Philo, *leg.* 199 behauptet? Insgesamt kann man sagen, dass die Präfekten für ihre Aufgabe gut ausgestattet waren und sich nur in seltenen Fällen ein Rückgriff auf den Legaten von Syrien als nötig erwies. – Kap. 7 schildert die Machtverhältnisse in Judäa vom Tode des Agrippa I. (44 n.Chr.) bis zum Eingreifen des Titus 70 n.Chr. Zunächst ist festzuhalten, dass die Titulaturen der Statthalter nach Agrippa nirgends genau überliefert sind. Tac., *hist.* 5, 9, 3 ist zu generell, Josephus zu ungenau. Die militärische Stärke dieser Jahre ist schwer zu schätzen; Militärdiplome sind erst ab Domitian erhalten. Die *Apg* 10, 1 erwähnt einen Centurio Cornelius der *cohors Italia*. Missverständlich ist die Formulierung des Tacitus (*ann.* 12, 23, 2), Judäa sei nach dem Tode des Agrippa Syrien zugeschlagen worden. Die ritterlichen Statthalter der Zeit (mit welchem Titel auch immer) waren aber offenbar selbst voll verantwortlich für Ruhe und Ordnung sowohl in Peräa, in Idumäa als auch in Judäa selbst und übten zumindest über Nicht-Römer auch das *ius gladii* aus. Dem widerspricht auch nicht das Eingreifen des syrischen Statthalters Cassius Longinus in Jerusalem, denn Longinus handelte in Übereinstimmung mit dem jüdischen Statthalter Fadus. Bei einem weiteren syrischen Eingreifen unter C. Ummidius (Tac., *ann.* 12, 54) werden gleichzeitig zwei jüdische Statthalter genannt: Cumanus und Felix. Tacitus verteilt beide auf verschiedene Landesteile (*ann.* 12, 54, 2), aber vielleicht war der eine (Cumanus, aus ritterlicher Familie) der eigentliche Statthalter, der andere (Felix, ein Freigelassener) der Finanzprokurator, möglicher Weise von ganz Syrien. Ansonsten ist als Finanzprokurator der Zeit 67-70 n.Chr. noch Marcus Antonius bekannt (Jos., *bell.* 6, 236-8). Unter den allgemein bekannten Ereignissen unter Felix und seinen Nachfolgern bis Gessius Florus sollen hier nur die Gefangennahme des Paulus (*Apg* 21, 27-24, 27) und die Steinigung des Jakobus genannt werden. Das Christentum spielt ansonsten keine besondere Rolle in dem Buch. – Mit Kap. 8 beginnt der dritte Teil der Untersuchung: die senatorischen Statthalter Judäas von 70-136 n.Chr. Die bisher ergiebigste Quelle, Josephus, fällt hier weg. Der Fall von Masada, hier nach erneuter Prüfung der Quellen auf März/April 73 datiert, kam wohl nicht aufgrund eines Massenselbstmordes zustande (fehlende Ossuarien). Die Neuordnung der (jetzt senatorischen) Provinz führte zu territorialer Vergrößerung. Der erste senatorische Statthalter war Sextus Vettulenus Cerialis als *legatus Augusti pro praetore* im Range eines gewesenen Prätors. Das genaue Verhältnis zu Syrien (absolute Unabhängigkeit?) ist nicht bekannt. Daneben gab es Finanzprokuratoren. Die militärischen Kräfte wurden verstärkt. L. geht von insgesamt ca. 12.000 Soldaten aus. Die ehemalige Tempelsteuer in Höhe einer Didrachme wurde nun Jupiter Capitolinus zugeführt (Jos., *bell.* 7, 218; Cass. Dio 66, 7, 2; vgl. *ILS* 1519: *procurator ad capitularia Iudaeorum*), Caesarea in den Rang einer *colonia* erhoben. Ein Textproblem ergibt sich aus Jos., *bell.* 7, 216 f, wo es um die Konfiskation von Ländereien in Emmaus für 800 Veteranen ging. L. lehnt die Übersetzung ab, Vespasian habe das Land als Privatbesitz übernommen und schließt sich hier folgender Lesart an: „Er (Vespasian) gründete keine Stadt, um das jüdische Land zu bewachen, sondern gab es den Veteranen...“. Als Ergebnis des Krieges war der Tempel zerstört, eine Steuer umgewidmet, das Land konfisziert und an neue Eigentümer vergeben, die relativ große Selbständigkeit der Verwaltung durch senatorische Statthalter ersetzt, so wie in anderen Provinzen. – Das abschließende 9. Kapitel ist der institutionellen Entwicklung Judäas vom Fall Masadas bis zur Errichtung der neuen Provinz *Syria Palaestina* gewidmet (ca. 73-136 n.Chr.). L. behandelt minutiös die einzelnen Statthalter, dazu die Finanzprokuratoren, unter Hinzuziehung epigraphischer, numismatischer und papyrologischer Quellen. Er macht sich Gedanken über die harte Durchsetzung der Judensteuer unter Domitian (Suet., *Dom.* 12, 2) und die Münzumschrift *calumnia sublata* unter Nerva. Unter Hadrian werden als Statthalter nur noch ehemalige Konsuln erhoben, die Prokuratoren von *centenarii* zu *ducenarii* befördert. Unter den in der Überlieferung

genannten Gründen für den Ausbruch des Bar-Kochba-Aufstandes wird mit Recht der Bau von Aelia Capitolina mit einem Tempelneubau genannt und die Nachricht der *Historia Augusta* über ein Beschneidungsverbot für Juden verworfen (SHA, *Hadr.* 14, 2). Aelia Capitolina bekommt den Rang einer *colonia* (*Dig.* 50, 15, 1, 6), Juden dürfen Jerusalem nicht mehr betreten (bis auf den 9. Ab). Der letzte Statthalter der Provinz Iudaea, (Cn.? Sex.?) Iulius Severus (*leg. Aug. pr.pr. provinciae Iudaeae*), wird auch der erste Statthalter der neuen Provinz *Syria Palaestina* (*leg. Aug. pr.pr. provinciae Syriae Palaestinae*, dazu S. 468, Anm. 5). Um 140 n.Chr. standen in Palästina etwa 20.000 Soldaten, also eine massive Erhöhung gegenüber früher. – Angesichts der Materialfülle verbietet es sich, kleinliche Kritik an einem soliden und auch sehr gut redigierten Buch zu üben. Vieles ist nicht neu, manches in der Forschung umstritten. Für Fragen des allgemeinen Geschehensablaufes wird man dieses Werk wohl selten heranziehen. Hingegen ist positiv hervorzuheben, dass die Sicht auf die Administration konsequent durchgehalten wird und von daher ein besonderer Blickwinkel auf das Geschehen eröffnet wird. In wieweit reagierte der römische Staat auf neue Herausforderungen durch administrative Neuregelungen, oder welche politischen Ideen sollten durch administrative Änderungen durchgesetzt werden, oder, anders gesagt: Wieweit spiegelt sich in der Verwaltung, hier insbesondere in der Nomenklatur der Titulaturen, der politische Wille des Herrschers wider? Hier gibt es sicher auch eine Grenze in der Motivationsforschung. Manche Änderungen in der Administration liegen auf der Hand, bei manchen kann man nur spekulieren. Dabei ist es ja die Aufgabe des Historikers, Fakten auf der Grundlage der damaligen Bedingungen erklärbar zu machen. Dazu hätte man sich vielleicht insgesamt mehr Reflexion gewünscht, aber „zwischen den Zeilen“ bietet das Buch dazu vielerlei Ansätze im in vieler Hinsicht besonderen Umfeld von Judäa. Zur Beantwortung spezieller, insbesondere struktureller organisatorischer Probleme wird man hier aufgrund einer sehr soliden Quellenbasis, die auch die sog. „Hilfswissenschaften“ mit einbezieht, und insgesamt recht ausgewogener Beurteilungen fündig werden.

Karl Leo NOETHLICH.

Hubert LE BOURDELLÈS, *Boulogne et Thérouanne au temps de César. Approche toponymique de la cité des Morins*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2009 (Archäologia), 24 × 16 cm, 192 p., 5 cartes, 24 €, ISBN 978-2-7574-0085-2.

L'auteur, professeur émérite de latin à l'Université Lille 3, vient évoquer la Morinie (actuelle région Ouest du Pas-de-Calais) sous l'angle de la toponymie. Peut-on, en plus des textes, des découvertes archéologiques, de l'apport numismatique, retrouver le passé des Morins à travers l'analyse des noms de lieux ? Le livre est clairement agencé en quatre parties : les Morins et leur territoire, les hydronymes, les ports, le réseau urbain de la Morinie. – Avait-on affaire d'abord à de véritables Belges ? La controverse a été entretenue (population mêlée ? implantation précoce de Germains ?) ; il est vrai qu'on connaît mal ce peuple : pas d'*oppida*, pas de grands sanctuaires découverts, une vie politique ignorée pour l'essentiel, pas de monnaies certainement attribuables, etc. L'existence sur leur zone d'établissement de toute une série de noms antiques et modernes d'origine celtique suffit à lever les doutes : les Morins faisaient bien partie de l'ensemble belge. H. Le Bourdellès montre en particulier comment le nom ancien de Thérouanne, *Tarvanna*, né d'un hydronyme, existait ailleurs en Gaule mais uniquement dans l'espace géographique aujourd'hui compris entre Paris et la Belgique : territoire jadis colonisé par les Belges, conservation donc d'un particularisme belge de vocabulaire. – L'auteur reconnaît qu'il ne peut parvenir par la toponymie à restituer l'organisation du territoire avec sa division en *pagi* – les autres sciences du passé n'y parviennent pas non plus ! Mais on en apprend beaucoup par l'importante existence d'une hydronymie antique et moderne

d'origine celtique : *Agnona* et *Visara* (= Aa), *Calonna* (= Clarence), *Dilgia* (= Bléquin), *Vonna* (= Hem) ; Canche, Èdre, Lys, Nave, Melde, Ternoise, etc. Une telle richesse nous prouve définitivement que la Morinie était bien intégrée à l'ensemble belge, les noms celtiques quadrillant son territoire. Elle nous montre aussi la religiosité (malgré l'absence de traces de grands sanctuaires). La rivière à l'origine du nom de *Thérouanne* désignait sans doute l'eau féconde du "Taureau". L'appellation de Desvres remonte au celtique *dev-*, attaché aux eaux sacrées : en l'occurrence la Lène, issue d'une source qui devait être sacralisée. Le nom de la Dordogne ou Dordonne, *Edevinia* en 831, provient du même thème. – Concernant les ports antiques de la Morinie, H. Le Bourdellès montre de façon novatrice la structure fréquemment double que devaient avoir les établissements : sites portuaires en avant, installations dans les terres en arrière à rôle défensif et/ou fonction commerciale, artisanale. Cette géométrie s'illustre dans le couple *Gaesoriacum* (ville haute)/*Bononia* (ville basse), le toponyme moderne (*Boulogne*) ayant privilégié le développement du port ; également dans *Wissant/Sombre* ; *Sangatte/Sclives* ; *Wimille/Wimereux*, etc. Les traces assez nombreuses (antiques et modernes) de thèmes celtiques qu'on retrouve dans des noms de lieux de ports de la région attestent la vocation maritime des *Morini*. – Les agglomérations secondaires ont laissé par contre peu de souvenirs dans la toponymie, en dehors de *Thérouanne* et de *Brimeux*. Il faut en conclure qu'elles étaient peu nombreuses avant l'arrivée des Romains. Il est vrai aussi que, la toponymie celtique ayant été supplantée par la présence germanique, tout un ensemble de noms anciens a dû être occulté. C'est ce qui s'est produit également pour les routes, dont le passé gaulois – indiscutable quand on voit la rapidité de progression des légions à l'époque de la conquête – est difficile à mettre en évidence : les odonymes d'origine celtique sont très peu nombreux dans la région. Cependant, l'auteur montre qu'une route peut être considérée comme gauloise si elle est parsemée de noms de lieux issus de la langue celtique (« Si une même route romaine porte plusieurs toponymes gaulois, la probabilité pour une origine gauloise [de cette route] s'accroît ») (p. 167). Parmi ces voies préromaines, on devait avoir l'itinéraire d'Arras à Sangatte et Wissant par Thérouanne, et la voie d'Amiens par Domqueur allant vers le Boulonnais. *Brimeux*, issu du gaulois *briva*, « pont », est un rare exemple d'odonyme d'origine gauloise ; mais comment comprendre le nom de *Lintomagus* cité à la place du précédent dans la *Table de Peutinger* ? Pour H. Le Bourdellès, ces toponymes auraient correspondu à deux agglomérations voisines, chacune établie d'un côté du fleuve frontalier. – Au total, on a une étude bien conduite et ordonnée. L'analyse est menée avec rigueur ; elle n'essaie pas de cacher les problèmes ou d'arranger les faits. Pour les différentes questions abordées, l'auteur donne toujours des conclusions intermédiaires. Avant de refermer le livre, le lecteur tire lui-même cet enseignement : la toponymie peut effectivement aider – de façon inégale mais indiscutable – à retrouver le passé gaulois. L'ouvrage est donc un complément utile à l'étude de R. Delmaire sur la *Cité des Morins*. Ajoutons qu'il est bien présenté et soigné (typographie, intertitres, cartes, bibliographie, index). On regrette simplement que les éditions du Septentrion, pour des raisons de coût de fabrication, livrent un volume broché non cousu, dont les pages finissent par se décoller.

Jacques LACROIX.

Detlef LIEBS, *Summoned to the Roman Courts*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 2012, VIII-274 p.

Nous disposons à présent de la traduction en langue anglaise d'un ouvrage, publié initialement en allemand, par Detlef Liebs, cette grande figure du droit romain, qui, pendant 40 ans, a enseigné le droit romain, l'histoire du droit et le droit civil à l'université

de Fribourg (D). Deux cents pages, issues de l'expérience de l'enseignant, qui relatent et étudient 16 procès célèbres, répartis sur un arc de temps d'un millénaire, et choisis tout autant pour le rôle qu'y joue le juge tout au long de la procédure judiciaire que pour leur grand intérêt au regard du développement du droit romain. Se suivent ainsi : le meurtre d'Horatia par son frère Horace, l'accusation de magie noire portée contre Furius Cresimus, la restitution à Fannia de sa dot après un divorce pourtant fondé sur son comportement adultère – en principe, la femme convaincue d'adultère perdait la totalité de sa dot –, la vente rapide d'un immeuble d'habitation par Claudius Centumalus qui en dissimule un vice substantiel – les augures lui avaient ordonné d'en réduire la hauteur –, l'attribution contestée d'un patrimoine successoral à Manius Curius, Cicéron et le procès de Sextius Roscius accusé de parricide, la revendication malhonnête par Otacilia d'une somme de 300.000 sesterces qu'elle prétend avoir prêtée à son amant, la condamnation d'Ovide à l'exil, le procès de Jésus Christ, la persécution des Chrétiens par Néron, l'attitude de Pline le Jeune vis-à-vis des Chrétiens, le traitement brutal à l'égard des esclaves, Marc Aurèle confronté à Marcianus qui s'était rendu coupable d'une récupération *proprio motu* de biens sans avoir au préalable eu recours à la justice, une double vente et la protection d'une mineure, les litiges entre Chrétiens d'obédiences différentes et l'exécution des hérétiques disciples de Priscillien. Pour chaque procès, l'Auteur rapporte les faits, présente le contexte historique et les sources qui nous en informent, et met en évidence l'intérêt de la cause sur le plan juridique. Quelques 150 pages de notes suivent ce parcours judiciaire, évitant ainsi au texte d'être encombré d'un appareil infrapaginal. La version anglaise, sans doute plus accessible pour beaucoup que l'allemand, se lit avec plaisir et intéressera, bien au-delà de la sphère des romanistes, tout lecteur épris d'histoire et d'antiquité romaines.

Huguette JONES.

Jesús LUQUE MORENO, *Horacio Lírico. Notas de clase*, Grenade, Universidad de Granada, 2012, 24 × 16 cm, XCII-203 p. en partie doubles, 30 €, ISBN 978-84-338-5364-6.

Sin dalla dedica del volume – *Discipulis discipulus / amicus amicis*, con i termini in posizione chiasmica – si può intuire il taglio del lavoro, in cui è privilegiato (anzi esaminato quasi soltanto) l'aspetto formale della lirica oraziana. Vi viene infatti analizzata la struttura (prosodica e metrica, nonché stilistica) delle strofe e dei versi degli *Epodi* e delle *Odi*, uno degli argomenti che del resto hanno impegnato l'A. per gran parte della sua carriera accademica («Como investigador, he trabajado muchos años sobre su [de Horacio] métrica y su versificación», *Introduzione*, p. IX), caratteristica dimostrata anche dalla sua personale bibliografia, comprendente soprattutto studi di carattere metrico. L'attività di ricerca di Luque Moreno si è sempre rivolta alla struttura della poesia latina, spaziando tra produzione colta e popolare (per es. *Versus quadratus, Crónica milenaria de un verso popular*, Granada 2009; *Horacio y la lírica popular*, in corso di stampa; etc.), con particolare attenzione per la poesia lirica in genere (a cominciare da *Consideraciones en torno a la lírica latina*, "Cuadernos de Filología clásica" 11, 1976, pp. 109-218), e segnatamente per quella di Orazio, ma anche per l'opera di altri poeti, come Marziale (*Los versos del epigrama de Marcial*, "Myrtia" 10, 1995, pp. 35-65): non stupisce dunque che anche questa sua ultima fatica abbia per oggetto il Venosino lirico. – Il libro si basa su note o appunti di lezioni universitarie dell'A., riveduti e sistemati organicamente come «una especie de aluvión de toda mi vida universitaria: ideas que mis estudios me han ido dando, apuntes y notas de clase "pasados a limpio", organizados y puestos a disposición de aquel a quien le puedan interesar» (*Introduzione*, p. X), in cui sono trattati vari aspetti della poetica di Orazio. Le pagine iniziali – una novantina, numerate con cifre romane –, costituiscono un ampio discorso metodologico

che affronta nei vari capitoli o paragrafi temi perlopiù legati alla forma e alle questioni ad essa in qualche modo collegate. In dettaglio, nella prima parte (*Premesse*) si parla delle *Forme metriche della lirica oraziana* (pp. XXIX-XLI), del *Trattamento nel livello degli "schemi" e della "composizione"* (pp. XLIII-LIX), e dell'"Esecuzione" delle forme liriche oraziane (pp. LXIII-LXV); la seconda parte (*Il presente lavoro*) è suddivisa in due capitoli: *Il testo* (pp. LXXI-LXXXVII) e *La traduzione* (pp. LXXXIX-XCI). La terza parte – numerata con cifre arabe – contiene gli *Epodi* e le *Odi*, con pagine doppie contenenti il testo – analizzato, smembrato, sviscerato, quasi sottoposto a un esame autopistico in tutte le sue componenti strutturali, lessicali, prosodiche e metriche, esercizio comunque apprezzabile – e la traduzione, ovviamente in spagnolo, strettamente letterale: «por así decirlo, más latina que española; está completamente al servicio no sólo del sentido del texto latino, sino también de la forma lingüística de dicho texto» (p. LXXXIX). Il commento è limitato a una brevissima presentazione di ciascun componimento e a poche note essenziali: infatti l'intento del volume è diverso, e del resto sono disponibili ricchi e validi commenti dei singoli libri dei *carmina*, anche recenti, come R. G. M. Nisbet - M. Hubbard, *A Commentary on Horace, Odes*, Book I, Oxford 1970 (rist. 1975); Book II, *ibid.* 1978; R. G. M. Nisbet - N. Rudd, Book III, *ibid.* 2004; P. Fedeli - I. Ciccarelli, *Q. Horatii Flacci Carmina*, Liber IV, Firenze 2008; etc. Completano l'opera gli *Indici*, che includono (1) *sigla, signa, notae*; (2) *ratio librorum*; (3) *conspectus metrorum*; (4) *initia carminum*. Abbiamo infine la bibliografia delle opere citate, in cui si trova un refuso, l'unico del volume, per quanto mi risulta: a p. 199 si legge E. Romano..., Roma, Istituto *Paleografico* dello Stato anziché *Poligrafico*, ente notissimo in Italia ma evidentemente non altrettanto in Spagna. – È senza dubbio un lavoro assai pregevole, condotto con grande acribia o addirittura con virtuosismi di filologo, che si può considerare definitivo sull'argomento. L'A. si è misurato con un argomento arduo e problematico – lo studio dei modi e mezzi linguistici e delle norme che governano le strutture prosodiche e gli schemi metrici –, il che dimostra la sua rara competenza sull'argomento, frutto di plurilustri studi oraziani, nonché una sorta di devozione per il poeta latino, che l'ha indotto a citare per ben tre volte in meno di cento pagine (pp. LXII; LXV; 1) il giudizio encomiastico espresso da Quint. X, 1, 96: *at lyricorum [...] Horatius fere solus legi dignus*. Tuttavia lasciano dubbiosi o perplessi alcune sue asserzioni, che mi sembrano forzare l'intenzione di Orazio: per es. nel § 1.B.4 (pp. LXXIX-LXXXI), a proposito della "fonostilistica", dove sono presentati come onomatopeici dei versi nei quali l'iterazione di certi suoni pare invece del tutto fortuita: ben diversa è la famosa allitterazione (definita *absurda et indecens* dal grammatico Mario Plozio Sacerdote) *O Tite tute Tati tibi tanta tyranne tulisti* (Enn. 109 Vahlen), o l'armonia imitativa per es. di Enn. 189s. Vahlen *fraxinus frangitur [...] / pinus proceras peruortunt*, con cui è descritto anche fonicamente l'abbattimento di un bosco, o il celeberrimo verso – questo sì onomatopeico – di Verg. *Aen.* 8, 596 *quadripedante putrem sonitu quatit ungula campum*, che riproduce efficacemente lo scalpitare dei cavalli sul terreno. – Vorrei peraltro azzardare un'ultima considerazione, di carattere generale, ossia estensibile all'esegesi di tutta la poesia, antica e moderna, che si fonda sul metro (e sulla rima). Quando si analizza l'aspetto formale dei versi e/o delle strofe di un brano poetico, non si può dimenticare la tirannia della prosodia e della metrica, che limita la piena libertà espressiva del poeta. Spesso gli studiosi caricano di presunte intenzioni concettuali o estetiche la scelta, da parte dell'artista, di particolari vocaboli o frasi o giri di parole, mentre dovrebbe nascere il sospetto che non raramente uno specifico termine sia stato preferito a un altro per mere esigenze metriche. Per questo motivo le analisi di genere strutturale sui componimenti poetici sono spesso aleatorie, opinabili, soggette a incertezze in rapporto alla volontarietà o alla necessità delle opzioni lessicali o *generaliter* stilistiche, e dunque i commentatori

dovrebbero applicare in tali indagini la massima cautela. Talora, infatti, il poeta è obbligato a usare un vocabolo anziché un altro non tanto perché esso è meglio confacente al pensiero che intende esprimere o all'armonia del verso, ma solo perché l'altro non si adatterebbe alla struttura metrica. Può dunque accadere che a volte, in conseguenza di tale selezione lessicale, si verificano accostamenti fonici non cercati ma involontari (ben diversi sono gli esempi che ho poc' anzi ricordato), che possono sembrare finalizzati a determinati effetti musicali, mentre sono dovuti esclusivamente a lacci di tipo formale o a necessità metriche; analogamente, i poeti di tutte le epoche sono stati non di rado costretti, per ottenere versi compiuti, a inserire delle "zeppe", talora facilmente riconoscibili, altre volte ben mascherate nel contesto. In conseguenza di queste considerazioni, è evidente che la grandezza di un poeta si valuta anche dall'abilità nel conciliare le esigenze metriche con la scelta oculata dei vocaboli più opportuni per esprimere il proprio pensiero. Di tutto ciò non sempre gli esegeti tengono conto, travisando talora gli obiettivi di un poeta, o attribuendogli, pur con argomenti certamente suggestivi, intenzioni che probabilmente non aveva, cercando, tra le pieghe dei versi, risvolti talvolta immaginari, in gran parte frutto della loro fantasia o della ricerca di ipotetiche motivazioni nascoste. Questi sono generalmente i limiti dei lavori di analisi testuale di opere poetiche, dai quali neppure lo studio in questione è esente (né forse gli stessi miei saggi oraziani, virgiliani, etc.). – Tutto considerato, pur tenendo conto di questi rilievi, quello di Luque Moreno è un lavoro più che degno, sotto ogni aspetto, di entrare a pieno titolo nella bibliografia oraziana fondamentale.

Pier Angelo PEROTTI.

Scott MCGILL, *Plagiarism in Latin Literature*, Cambridge UP 2012, XIV, 241 S., 60 £, ISBN 978-1-197-91837-9.

Irene PEIRANO, *The Rhetoric of the Roman Fate. Latin Pseudepigrapha in Context*, Cambridge UP 2012, X, 311 S., 60 £, ISBN 978-1-197-99973-5.

Dass die Themen dieser Bücher, jedenfalls für die deutsche Öffentlichkeit, so aktuell sein würden, war, als die beiden Autoren sie aufgriffen, noch nicht zu ahnen (Die Rezension wurde während eines Aufenthaltes bei der Fondation Hardt geschrieben, für den ich herzlich danke, und abgeschlossen am Schweizer Tag gegen Fälschung, dem 23. 3. 2013.). Inzwischen hat man über die Frage, was ein Plagiat ist, ob Plagiatsucher „Schnüffler“ sind (so Konrat Ziegler in seinem grundlegenden *RE*-Artikel : K. Ziegler, *Plagiat* in *RE* 20, 40. Hb., 1950, 1956-1997) oder Wohltäter der Menschheit, jedenfalls in Deutschland heftig debattiert. Ein Plagiat kann definiert werden als ‚culpable reuse‘, als schuldhaftige Benutzung verfügbaren literarischen Materials, um daraus Vorteile zu erlangen. Das Pseudepigraphon ist gewissermaßen das Gegenteil, es handelt sich um die bewusste Fälschung eines Textes und seine Zuschreibung an einen Autor. Die beiden Phänomene stehen fraglos miteinander in Verbindung. McGill (im Folgenden: M.) zitiert Aelius Donatus (VSD 48 zu Vergils Eklogen) als den einzigen antiken Beleg, wo dieser Zusammenhang explizit gemacht wird, und konstatiert: „plagiarism and forgery falsify authorship in opposite ways: the plagiarist claims as his own what another has produced, while the forger attributes to another what he himself has produced“ (10, n. 3 und 210). Gemeinsam ist beiden, dass sie „einen Sachverhalt vor(täuschen), der den tatsächlichen Gegebenheiten nicht entspricht“ (so W. Speyer in der Einleitung zu seinem grundlegenden Werk *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum. Ein Versuch ihrer Deutung*, München, 1971 (= HdAW 1,2), S. 3.). Speyer und Ziegler haben die Belege vermutlich lückenlos gesammelt und systematisiert. [Für die griechische Literatur grundlegend E. Stemplinger, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Leipzig/Berlin, 1912. Peirano (P.) stellt 7, n. 25 fest: „...former scholarship focus(es) largely on

issues of categorization“ und begründet so die Notwendigkeit ihres Tuns. Die Lektüre erweist, dass sich vielleicht etwas mehr Beschäftigung mit diesen Ergebnissen ihrer Vorgänger hätte fruchtbar machen lassen. Hinweisen möchte ich bei dieser Gelegenheit auf die anregende Studie von L. Braun, *Rezeption als Grenzfall: Innovation oder Plagiat?* in A. Steiner-Weber (ed.), *Acta Conventus Neo-Latini 14/1*, Leiden/Boston, 2012, 257-266.] Die beiden hier zu besprechenden Bände haben andere Ziele. Beide versuchen, über das jeweils beschriebene literarische Verfahren zu Einsichten in die literarische Kultur der römischen (oder besser: lateinisch sprechenden) Gesellschaft zu gelangen. Dazu untersuchen sie ausgewählte Einzelfälle, aus denen dann die entsprechenden Folgerungen gezogen werden. – M. legt seine Studie in zwei großen Teilen an, die auf eine thematische und terminologische Einführung (1-30) folgen. In dieser Einleitung zeigt M., dass er die allgemeine Fragestellung und die modernen Diskussionen gründlich durchdacht hat; er verarbeitet auch journalistische und juristische Beiträge zum Thema. Die griffige Formulierung, es gehe um „the distinction ... between ownership as a category of legal and commercial property rights and ownership as a symbolic and moral category“ (S. 11 in Rückgriff auf M. Randall, *Pragmatic Plagiarism*, Toronto, 2001), legt dafür die Basis. Dass M. sich auch in der Belletristik, z.B. dem Roman von N. Bowers, *Words for the Taking*, von 1997, umgesehen hat, wird im Verlauf der Studie mehrfach deutlich (vgl. auch die Beispiele 22, n. 82). Die altertumswissenschaftliche Forschungsliteratur wird nur jeweils am Ort vorgestellt, Allgemeines ist äußerst kurz abgemacht (5, n. 14: „examples of works on plagiarism are...“). Auch die Artikel zum Wortfeld *compilo* (Banner, *ThL* 3, 2071) werden (z. B. 88, n. 73, wo *OLD* zitiert wird, und 191, n. 47) nicht zu Rate gezogen. Sehr überrascht hat mich, dass M. von den 2005 zum Wortfeld *plagiator* etc. erschienenen Thesaurusartikeln von Ottink (*ThL* X 1, Fasc. XV, 2302f) offenbar keinen Gebrauch macht, denn dort ist in aller nur wünschenswerten Präzision die sprachliche Seite aufgearbeitet. – Dem Thema des Plagiats widmet sich M. dann zunächst über Quellen, in denen Anschuldigungen des Plagiats erhoben werden (31-111), und im zweiten Teil (113-209) deutet er Texte, in denen dieser Vorwurf zurückgewiesen wird. Eine Zusammenfassung der Ergebnisse, die Literaturliste und ein Index runden das Buch ab. – Dass M. diese zwei Argumentationsstränge verfolgt, führt zu Querverbindungen unter den besprochenen Texten und Fällen, und dazu, dass tatsächlich am Ende ein Bild entsteht, wie literarisches Eigentum in der lateinischen Welt diskutiert und wertgeschätzt wird. Durch die Auswahl seiner Beispiele schlägt M. einen großen Bogen, sowohl in Bezug auf die Gattungen wie chronologisch. Er führt zunächst eine Gruppe von Proömien vor: Vitruv, vor allem die *praefatio* zum 7. Buch, Plinius d. Ä. in der *Naturalis Historia*, Manilius, Seneca d. Ä. und Priscian (33-73). Hier kann er herausarbeiten, dass die Autoren die Abwehr von Plagiatoren vor allem dazu benutzen, ihr eigenes Tun ins Licht zu setzen und für sich selbst eine *persona* großer Zuverlässigkeit und sauberer Praxis aufzubauen. Besonders für Vitruv und Plinius hätte M. Fögens Ergebnisse heranziehen sollen, in denen diese Praxis der Selbstdarstellung sowohl an den Proömien wie im Gesamtwerk helllichtig beobachtet wird (T. Fögen, *Wissen, Kommunikation und Selbstdarstellung. Zur Struktur und Charakteristik römischer Fachtexte der frühen Kaiserzeit*, München, 2009, zu Vitruv 136-144, zu Plinius 205ff, v.a. 210). Die moralische Wertung „sauberen Zitierens“ bei Plinius als *benignum* und Zeichen eines *ingenuus pudor* (46) hätte M. mit Gewinn kontrastieren können mit der Charakterisierung, die auf der anderen Seite die sog. *obtretractores Vergili* einstecken müssen (*maligni et imperiti*, 184). Jedenfalls ergibt sich aus den so verschiedenen Produktionssituationen, dass der Schutz des geistigen Eigentums als hohes Gut angesehen wird. Besonders einleuchtend erscheint, dass in den Texten zur rhetorischen Ausbildung das Plagiat als Zeichen des kulturellen Niedergangs gedeutet werden kann; in diesem Zusammenhang wird die

Veröffentlichung von Reden und Redeteilen als höchst wichtig angesehen, ist sie doch das Mittel, um den ephemeren Charakter von Deklamationen auszugleichen. Von umso größerem Belang ist die Authentizität des Fixierten (65-67). Zur Bedeutung der Publikation unter eigenem Namen kann M. noch Priscians Zeugnis anführen (*GL* II 2,16-20; S. 69). – Sodann wendet sich M. kenntnisreich Martial zu. Neben dem Zyklus der Fidentinus-Epigramme im ersten Buch behandelt er auch die anderen, verstreuten Epigramme, in denen die satirische *persona* sich mit Plagiaten auseinandersetzt. Er kann durch geduldige Detailinterpretation glaubhaft machen, dass das Bild des Dichters, der sich gegen Plagiate zur Wehr setzen muss, sowohl im Diskurs mit dem *patronus* wie auch gegenüber einer literarisch interessierten Öffentlichkeit zum Prestige beiträgt (Der Kommentar zum 10. Buch von A. Heil/G. Damschen, Frankfurt, 2004, ist nicht berücksichtigt. Mir scheinen auch die – vage gehaltenen – Verweise auf Äsop – M. auf 101, n. 107 – nicht treffend. Die bei Martial in 10,100 aufgeführten Tiere sind zwar jedes für sich in der Fabelwelt anzutreffen, jedoch nicht im Verein. Das mag gerade den Witz ausmachen, so wie vermutlich auch das Metrum mit den ungewöhnlichen Auflösungen im Choliambus als Hinweis auf die Inkompetenz des Plagiators zu deuten ist). – Als erstes Beispiel für die Zurückweisung von Plagiatsvorwürfen behandelt M. Terenz (115-146). Er kann überzeugend darlegen, dass die Prologe als *captatio benevolentiae* zu verstehen sind, in denen der Komödiendichter bei seinem Publikum sowohl für seine Arbeitsweise der angemessenen *contaminatio* griechischer Vorbilder wirbt wie auch Spannung auf das folgende Theaterstück erzeugt. Aus der genauen Lektüre entwickelt M. eine „Poetik der Wiederverwertung“, in der Kategorien und Methoden der Adaption herausgearbeitet werden. Seneca d. Ä. kommt sodann ausführlicher zu Wort (147-177). Die verschiedenen Motive von (angehenden) Rednern, sich fremdes Material anzuverwandeln, werden durchgespielt. Die von Seneca vorgeführten Fälle können jeweils im historischen und literarischen Kontext gedeutet werden. Die Motive der *exercitatio*, der Konkurrenz in der rhetorischen Ausbildung und der Wechselwirkung mit dem jeweiligen Auditorium werden als Beweggründe für die unterschiedlichen Arten und Intensitäten der Verwendung vorgefundenen Gutes festgehalten. M. macht deutlich, dass die nostalgische Sicht auf das gebildete Publikum der augusteischen Zeit die Darstellung Senecas entscheidend prägt (168 zitiert er zum Fall des Abronius Silo, der ein Epigramm des Latro gestohlen habe, aus Suas. 2,19 die wunderbare Formulierung: *tam diligentes tunc auditores erant, ne dicam tam maligni, ut unum uerbum surripui non posset; at nunc cuilibet orationes in Verrem tuto licet pro suo <dicere>*). Das Publikum der augusteischen Zeit wird zwar als kundig dargestellt und als fähig, die Raffinesse der *imitatio* wahrzunehmen, aber gleichzeitig wird eine Warnung vor Pederanterie ausgesprochen. – Das letzte interpretatorisch angelegte Kapitel (178-209) widmet M. den *obtrectatores Vergili*, deren Vorwürfe durch Rekonstruktion der Debatte vor allem aus Macrobius' Saturnalien gewonnen werden kann. M. zeigt, dass die Plagiatsfrage im Kern auf die Frage nach kultureller Autorität und kanonischer Bedeutung des augusteischen Dichters zielt. Die bei Macrobius (vor allem im 6. Buch; auch das 5. Buch wird mit herangezogen) auftretenden Verteidiger Vergils verfolgen, so M., das Ziel, die imitatorische Arbeitsweise Vergils als stimmig mit den Werten und Einstellungen eines intellektuell hochstehenden Lesepublikums zu erweisen. So kann der Passus Macr., *Sat.* 6,1,2-3 als knappe Theorie der Imitatio gedeutet werden. Es wird das Bild einer literarischen Kultur, in der eine *societas et communio* von Autoren über das kanonische Bildungsgut verfügt, entworfen, das vor allem der Selbststilisierung dient. Der Vorwurf des „stealing from Homer“ wird also zum ästhetischen Problem; die Abwehr des Plagiatsvorwurfs bei Macrobius (und seinen Quellen) dient dazu, den etablierten Kanon zu verteidigen. Besonders zu den Ausführungen auf S. 178f fehlt mir der Hinweis auf die ausführliche Diskussion bei Ziegler, s.o., Sp. 1993.

– In der Zusammenfassung (210-222) kommt M. auf die Anekdoten zu sprechen, die den Thyestes des Varius (in der Überlieferung bezeichnender Weise auch mit Varus verwechselt) umranken. Er stellt für M. ein Musterbeispiel dafür dar, dass der Vorwurf des Plagiats und dessen Abwehr kulturellen Zielen dient: Vergil soll durch diese Autor-diskussion auch im Bereich der Tragödie als vorbildhaft dargestellt werden. So fügen sich sowohl die Vorwürfe als auch die Verteidigungen der Plagiatsfälle in ein Gesamtbild ein, in dem ein Konzept des geistigen Eigentums existiert, das zwischen legitimen Gebrauch von Modellen und unrechter Aneignung fremden Gutes wohl unterscheidet, jedoch jeweils mit unterschiedlichen Intentionen, sei es zur Selbstdarstellung, zur Zustimmung des Publikums, oder zur Fixierung eines Kanons. – M.s Buch ist zugänglich geschrieben, er hätte bisweilen vielleicht noch etwas straffer vorgehen können. Es gelingt ihm, die literarische Produktion und Rezeption als Kontinuum zwischen Originalität und Wiederverwendung lebendig werden zu lassen. Er lässt die Quellen sprechen und wendet sich ihnen geduldig zu. Seine Auseinandersetzung mit der vorangehenden Forschung ist gründlich und sorgsam; aber ich bedaure, dass die nicht englischsprachige Forschung so wenig Raum in seinen Überlegungen einnimmt. Auch oder vielmehr gerade wenn viele Literaturhinweise weiterführenden Charakter haben, sollten den Lesern fremdsprachige Publikationen und Standardwerke nicht vorenthalten werden; z. B. Th. Birt (*Das antike Buchwesen in seinem Verhältnis zur Literatur*, Berlin, 1882, Ndr. Aalen, 1959 und 1974, mit dem sich der zitierte R. Winsbury 2009 auseinandersetzt), oder auch H. Blanck (*Das Buch in der Antike*, München, 1992), z. B. zu M.s Ausführungen auf S. 16 zum Buchhandel. Auch die Ergebnisse von B. J. Schröder (*Titel und Text. Zur Entwicklung lateinischer Gedichtüberschriften, mit Untersuchungen zu lateinischen Buchtiteln, Inhaltsverzeichnissen und anderen Gliederungsmitteln*, Berlin/New York, 1999) insbes. S. 9-29, wären, z. B. für M.s Ausführungen zu *tituli*, S. 18, n. 65 und auf S. 52 und n. 64 zu Inhaltsverzeichnissen, eine nützliche Ergänzung. A. Reiff zu *imitatio* und *aemulatio* ist in der Bibliographie genannt, aber nicht am angebrachten Ort, z. B. S. 19f.

Peiranos (P.) wohl etwa gleichzeitig (McGill verweist auf ihre Ergebnisse S. 3, Anm. 10; Peirano verweist auf McGill S. 43, Anm. 22) entstandene Forschungen zu Pseudepigrapha weisen, um das gleich vorwegzunehmen, aus der Sicht der deutschen Rezensentin den gleichen Mangel auf. Die Literaturliste nennt die einschlägigen Publikationen, aber sie werden im Werk nicht oder nicht eingehend diskutiert. Jedoch ist auch hier zu konstatieren, dass die Autorin durch geduldige Deutung ihres Materials zu einer Sicht auf das Phänomen der Autorzuschreibung gelangt, die die Forschung voranbringt. P. unternimmt es, nach einer ausführlichen Einleitung und Problemstellung (1-35), mehrere Stücke der *Appendix Vergiliana* und Texte, die mit der augusteischen Zeit verknüpft sind, durchzuarbeiten. Diese Durchsicht soll dazu dienen, die hinter den Gedichten stehenden literarischen Strategien zu entlarven, mit denen sich diese Texte in ihr kulturelles Umfeld einschreiben. Als, wie P. (35) schreibt, Testfall wird die gewonnene Typologie dann in einem Epilog (242-263) an der Helenaepisode aus dem zweiten Aeneisbuch geprüft. Eine Bibliographie und ein ausführlicher Index, der allerdings nicht immer ganz zuverlässig ist, schließen das Buch ab (vgl. z. B. die Einträge zu Martial 14,183,1; 14,185, Meleager AP 4,1). Das Buch ist aber weitgehend frei von Druckfehlern, ich merke nur an: S. 17 *interpretationes* zu lesen; S. 249 unten „is“ zu streichen. Verunglückt ist die Literaturangabe zu einem Musil-Zitat 76 und n. 8 auf Englisch und mit der Jahresangabe 2006. – In der Einleitung grenzt P. ihren Gegenstand ein. Ihre Arbeitshypothese lautet, dass Pseudepigrapha Texte sind, „which selfconsciously purport either to be the work of the author to whom they are attributed or to be written at a different time from that in which they were composed“ (3). Unter den bekannten Mittel zur Authentifizierung (vgl. Speyer 44ff) nennt sie besonders Sphragis und autobiographische Anspielungen.

Pseudepigrapha sind abzugrenzen von pseudo-falsi (der Terminus nach Paratore), also Zuschreibungen durch Dritte, stilistischen Imitationen etc., und von adespota, also Werken ohne Zuschreibung. Zu Recht weist P. auf die Flexibilität innerhalb der Kategorien von Autorschaft hin und umreißt innerhalb der römischen Kultur literarischer Imitation die Fälschung als die extremste Form der imitatorischen Praxis (7). Somit gelangt P. unmittelbar in das Themenfeld der intendierten Rezeption derartiger Texte. Die von ihr in den Blick genommenen Beispiele entstehen und wirken als ‚creative supplements‘ sowohl gegenüber vorhandenen bekannten Werken wie auch bekannten biographischen Daten (10-17). Die Lesererwartung wird also erfüllt und überboten. Der Zusammenhang mit der rhetorischen und poetischen Praxis liegt auf der Hand. Unter dem Begriff *anaplerosis* (17) führt P. eine Reihe von Beispielen an, in denen ‚kanonisierte‘ Autoren ebenso verfahren, also etwa die Troja-Erzählungen Ovids in Met. 13 gegenüber der *Aeneis*, Columellas 10. Buch gegenüber den *Georgica* (etc.: 20), wobei sie richtig festhält, dass diese Texte entweder in die vom Modell gelassenen Vakua vorstoßen, oder ein Szenario entwickeln, das neben oder entgegen dem traditionellen Bericht liegt. Hier hätten die Bücher von S. Papaioannou erwähnt werden können, die genau das zum Gegenstand haben: *Epic Succession and Dissension. Ovid, Metamorphoses 13.623-14.582, and the Reinvention of the Aeneid*, Berlin/New York, 2005, und: *Redesigning Achilles. Recycling the Epic Cycle in the Little Iliad (Ovid, Metamorphoses 12.1-13.622)*, Berlin/New York, 2007. Ein weiterer Begriff, der hier fällt, sind die „what if-scenarios“ (23). Hierzu wäre z. B. H.-G. Nesselrath zu vergleichen: *Ungeschehenes Geschehen: ‚Beinahe-Episoden‘ im griechischen und römischen Epos von Homer bis zur Spätantike*, Stuttgart, 1992; vgl. auch de Jong (ed.) in *A New Companion to Homer*, Leiden, 1997, 308 mit Anm. 10. Hier noch Überlegungen zu ‚alternative‘ bzw. ‚counterfactual history‘ aufzugreifen, würde vermutlich zu weit führen, wäre aber anregend. Überzeugend legt P. dann den intellektuellen Hintergrund für die Beurteilung solcher Texte dar. Der Leser gehe diesen Texten nicht auf den Leim, sondern sei selbst ein Teil des kulturell verankerten Rollenspiels im literarischen Rom. „fake“ ist also nicht oder nicht notwendig gleichzusetzen mit „forgery or fraud“ (28). Dieses Einleitungskapitel ist mit großem Überblick und viel Einsicht abgefasst und ist eine gewinnbringende Lektüre. – Anhand von drei Gruppen von Texten werden diese Funktionsweisen zugeschriebener Texte dann vorgeführt: Für die biographische Lückenfüllung dienen einige Gedichte aus dem ps-vergilischen Catalepton als Beispiel, für das Spiel mit prosopographischen Elementen drei panegyrische Texte (Catal. 9, Laus Pisonis, Panegyricus Messallae), für das ästhetisch-generische Spiel die Ciris, und für das Spiel mit der chronologisch-historischen Ebene die Consolatio ad Liviam und die (beiden?) Elegiae in Maecenatum. Doch zuvor behandelt P. noch im 1. Kapitel die antike Echtheitskritik, auf die sie dann am Ende des Buches (244) mit einer „grammar“ of the fake“ noch einmal zurückkommt. Bei der Übersicht über den antiken Umgang mit Text und Autorschaft wiederholt P. Richtiges und Bekanntes. Freilich hätte sie hier, angesichts der Vorarbeit von Speyer und dem bei Nünlist übersichtlich und luzide dargebotenen Material manches knapper fassen können. [R. Nünlist, *The Ancient Critic at Work. Terms and Concepts of Literary Criticism in Greek Scholia*, Cambridge, 2009]. Dieses Werk wird in der Literaturliste zwar erwähnt, ich habe aber seine Benutzung nicht erkennen können (z. B. 39, n. 14). Dasselbe Schicksal widerfährt M. Mülke, *Der Autor und sein Text. Die Verfälschung des Originals im Urteil antiker Autoren*, Berlin/New York, 2007. Dennoch ist es sinnvoll, sich über die Fluidität von Autorschaft und Zuschreibung grundsätzlich im Klaren zu sein. P. erweist diesen Punkt an klug ausgewählten Belegen, sowohl aus der rhetorischen Theorie (bes. Quint., *inst.* 7, pr.), wie aus der literarischen Praxis (Galen, *De libris propriis*) und beschreibt am Beispiel der Zuschreibung einer Tragödie *Parthenopaeus* (Sophokles oder

Herakleides Pont.?) sowie des *Culex*, dass die antiken Diskussionen über Autorschaft durchaus auch einen spielerischen Charakter haben können. Denselben spielerischen Umgang mit Autorschaft und Autorbiographie beschreibt P. zutreffend anhand von Martial ep. 8,55 und kommt schließlich zu der Schlussfolgerung, Autorschaft sei nicht notwendig aus Vernunftgründen zugeschrieben, sondern um ein Szenario in einem bestimmten Kontext zu schaffen und so einen rhetorisch überzeugenden oder amüsanten Mehrwert zu erzielen (66). Diese These wird dann an Beispielen von Zuschreibungen in der Anthologia Palatina noch weiter erhärtet. Glaubwürdigkeit also ist das Ziel dieses Vorgehens in der römischen literarischen Welt, aber auch (68) die Sicherung der Überlieferung dadurch, dass Texte einem Korpus einverleibt werden. – Wenn nun in den Untersuchungen zu den einzelnen Werken oder Werkgruppen diese These exemplifiziert und angewandt wird, führt das zu einigen Wiederholungen und Redundanzen. Z. B. ähneln die Ausführungen zu Statius' Geburtstagsgedicht für Lucan 87,88 denen auf 63, 64. Dies mag der Entstehung des Buches oder seiner Anlage geschuldet sein, wäre aber vermeidbar. Im Kapitel zum *Catalepton* (74-116) stellt P. kompetent die *Appendix Vergiliana* vor (für die Titel hätte ihr Schröder, s. o., 70f nützlich sein können). Sie deutet dann, nicht zuletzt auf der Basis der Axelsonschen Prioritätskritik, die Gedichte *Catal.* 14 und 15 jeweils als *Sphragis*, chronologisch und als ‚Leseanweisung‘. Der Autor der Gedichte, deren Entstehung die Abfassung und erfolgreiche Rezeption der *Aeneis* voraussetze, habe eine neoterische Dichter-persona des jungen Vergil erfunden. Dieselbe überzeugende Deutung wendet sie auf andere Gedichte des Buches an, die Horaz (6,10,12) und für 13 auch Catull als Vorlagen für die konstruierten Autor-personae benutzen. So kann sie die kleinen Gedichte als Teil des Prozesses der Vergilrezeption und -interpretation auslegen. In diesen Deutungen zeigt sich P. von ihrer starken Seite. – Im nächsten Kapitel (117-172) wendet sie sich den Stücken *Catal.* 9., *Pan. Mess.* und *Laus Pisonis* zu und versucht die These zu erhärten, dass diese in die rhetorische Tradition des fiktionalen Enkomions auf historische Personen gehören. Als rhetorische Übung ist dergleichen bekannt, wofür richtig Cic. *De or.* 2,341 angeführt wird. Hier, in diesen an sich überzeugend argumentierten Gedankengängen, wie auch andernorts, hat mich P.'s Praxis seitenlanger Zitate, teilweise mit unübersichtlichen Unterstreichungen, beim Lesen eher gestört. Auffällig ist, dass Nautas fundamentales Werk zur literarischen Patronage – und diese steht, so P. richtig, sicher hinter derartigen panegyrischen Dichtungen – kaum genutzt scheint. Zu Juvenal 7 (P. 163) etwa hätte Nauta 83 mit n. 161 einiges beitragen können, ebenso wie zu den allgemeineren Ausführungen 165. Es bleibt bei einer kurzen Erwähnung 169, n. 139, die der Bedeutung von Nautas Arbeit kaum gerecht wird. Zum *Pan. Mess.* ist noch zu ergänzen: *Corpus Tibullianum III 7. Panegyricus Messallae*, a cura di E. De Luca, Soveria Mannelli, 2009 (Einleitung, Übersetzung und Kommentar; die erste Auflage 2005 war mir nicht zugänglich). De Luca S. 11f charakterisiert den Panegyricus anhand generischer und sprachlicher Argumente (mit Heyne 1777) als „esercizio poetico-retorico“ und datiert ihn frühestens auf das Ende des 1. Jh. n. Ch.). Dennoch ist die These richtig, dass diese Art Texte ein eigenes Genre bilden, eine Untergattung der Epideiktik, und jeweils in biographische ‚Lücken‘ stoßen. Im 4. Kapitel (173-204) wendet sich P. der *Ciris* zu. Ihre ausführlich erarbeitete These, die *Ciris* sei spät zu datieren und als Produkt einer frühkaiserzeitlichen ästhetischen Diskussion zu betrachten, ist freilich nicht so neu, wie P. selbst vermutet, sondern bereits von G. Bretzigheimer überzeugend vorgetragen worden (*Poeta memor ludensque* oder *The Making of the Ciris*, im von P. in der Bibliographie allerdings aufgeführten Sammelband *Die Appendix Vergiliana. Pseudepigraphen im literarischen Kontext*, hrsg. von N. Holzberg, Tübingen, 2005, 142-224). Dort findet sich auf S. 151f auch eine knappe, präzise Bestandsaufnahme des geistesgeschichtlichen Hintergrundes. P. zeigt die Verbindungslinien in der Aufarbeitung

des Scylla-Mythos und in der Allusionstechnik des *Ciris*-Autors (Catull mit „Virgilian flavor“, 188), sie grenzt diese Art der Komposition vom *Cento* ab und kommt zu dem Schluss, dass die Intention des Textes darin liegt, die eigene Allusivität auszustellen. Das 5. Kapitel ist dann Texten gewidmet, an denen P. die Gemeinsamkeit feststellt, nämlich dass sie einen Hintergrund einer (fiktiven, aber plausiblen) historischen und sozialen Situation schaffen. Hierin sieht sie zu Recht eine Parallele zur Deklamationspraxis, die sich historischer Topik und fixer Exempla bedient, und stellt den Zusammenhang mit der Prosopopöie her. P. plädiert dafür, die *Consolatio ad Liviam* auf einen Zeitpunkt nach der ovidischen Exildichtung zu datieren. Die Kuriosität, dass dieser Text im 19. Jahrhundert für eine humanistische Fälschung gehalten wurde, merkt – von P. unbemerkt – Speyer 318 an. Die *Elegiae in Maecenatem* wiederum nehmen auf diesen Text Bezug und verarbeiten auch die z. B. bei Seneca (*ep.* 114, P. 222) zu findende Kritik an Maecenas' *mollitia*. P. kennt oder nennt das Plädoyer für eine spätaugusteische Datierung von M. Marinčič, *Der elegische Staatsmann: Maecenas und der augusteische Diskurs*, in Holzberg, s.o., 116-141 nicht. So entsteht in der *Consolatio* eine pseudohistorische Verkörperung einer tröstenden *persona*. P. vergleicht diese Reflexion *ex post* mit der Situation der ps-senecanischen Octavia (231) und stellt fest, dass die Figuren aus dem Repertoire der rhetorischen Exempla stammen. Die Gattung diene der „recreation of the Augustan past“. – In ihrem Testfall, der Helena-Episode aus dem zweiten Buch der *Aeneis* (242-263), legt P. dieselben Maßstäbe an. So deutet sie das Selbstgespräch des Aeneas vor dem Muster tragischer und rhetorischer Monologe. Der Monolog, möglicher Weise inspiriert von den Schlussversen der *Aeneis* (12,940), diene dazu, Aeneas als gebrochenen Helden zu inszenieren. So könne diese Episode als Pseudepigraphon im Sinne einer Stimme im Diskurs der Aeneisinterpretationen angesehen werden (so in jüngerer Zeit vor allem auch N. Horsfall). Dies werde auch in der späteren Kommentartradition reflektiert. Sicher werden P.'s Szenarien der literarischen Zuschreibung auf Widerspruch treffen (In Conte's Worten: es gibt eine „*facies* testuale dinanzi a cui deve arrestarsi la sonda del filologo“: G. B. Conte, *Virgilio. Il genere e i suoi confini*, Turin, 1980, 119), aber in sich stimmig sind sie alle. – Aus dem Vorangegangenen ist deutlich geworden, dass beide Autoren anregende, auf guter Textkenntnis und -deutung basierende und auf der Höhe der Zeit stehende Beiträge zu einem entscheidend wichtigen Bereich der römischen und lateinisch sprachigen literarischen Kultur geliefert haben. M. macht es seinen Lesern leichter, ihm zu folgen, weil er seine – keineswegs weniger anspruchsvollen – Thesen und Beispiele konzise und folgerichtig darzustellen weiß. P.'s Arbeit hätte eine Straffung und strengere Durchsicht auf Redundanzen vertragen können. Bei beiden vermisse ich einen intensiveren Dialog mit früherer Forschungsliteratur, besonders sofern sie nicht auf Englisch geschrieben ist. Dennoch habe ich von der Lektüre beider Werke profitiert, und das werden auch künftige Leser tun, denn es wird in beiden Büchern deutlich, wie sorgfältig wir hinschauen müssen, um die unterschiedlichen Lese- und Produktionsbedingungen von antiker Literatur zu rekonstruieren und daran unsere modernen Begrifflichkeiten von Originalität, Echtheit und Autorschaft zu überprüfen. Christiane REITZ.

Jan Bernhard MEISTER, *Der Körper des Princeps. Zur Problematik eines monarchischen Körpers ohne Monarchie*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2012 (Historia, Einzelschriften, 223), 25 × 17,5 cm, 327 p., 1 fig., 64 €, ISBN 978-3-515-10080-9.

J.B. Meister's book studies the role of the body of the *princeps*, and the way he used it, from Augustus to Hadrian. Meister starts with a reference to the work of Kantorowicz on the two bodies of the English king and a famous caricature of Louis XIV, which separates the unimpressive figure of this famous sovereign from his vestments. Meister

concludes that this separation in two distinct bodies is quite useless for a study of the Roman emperors, whose natural and political bodies cannot not be separated from each other in this fashion. Therefore, the author decides to use both Bourdieu's habitus and Weber's concept of charismatic leadership as a theoretical underpinning. The chronological demarcation is largely determined by the range of our literary sources. Tacitus, Suetonius, Seneca and Pliny, a "relativ homogenes Ensemble", are the main sources for the empire, while Cicero is used extensively for the chapter on the republic. – The author knows that inside into the culture of the Roman Republic is essential for his study of the Empire. Therefore, a substantial part of his book (100 pages, compared to 150 on the emperors) is dedicated to a study of the role of body and habitus among the republican aristocrats. One central point is that there was a fundamental and important difference of attitudes between the Roman and Greek elites. The latter worshiped body and youth, believing that mind and physique were intimately connected and one could thus visually separate noble aristocrats from slaves, strangers and the poor. In republican Rome, however, much power resided in the older members of society, both within families and the senate, and judging by Cicero, aristocrats had several motives for distrusting youthful vigour. They believed young people to be more lustful (as well as being the focus of lust by others) and lacking in self-control. Only among old and experienced senators such as Cato the Elder did mind preside over body, as it should. Despite occasional jokes, the way the body of a senator looked was not considered to be important. – A second point is the vital role of clothing among the Romans. Garments were an important symbol of stature and a constant reminder of the social order. Toga and special sandals helped to separate Romans from non-citizens, children from men, and plebs from knights or senators. Specific situations demanded special clothing: a candidate for office wore the *toga candida*. The thick layers of proper clothing – toga in any official situation – that hid the body from sight, were the most important part of aristocratic appearance. This was not an absolute rule, however. Face, hair and eyes, for example, were still part of the elite habitus and an aristocrat could be mocked as a *vir mollis* when he wore jewelry, anointed oils and shaved his eyebrows, or a barbarian when he neglected his appearance. A senator had to find a middle way. Meister tracks body, habitus and its development in the late republic in even more detail. He finds that the Roman aristocracy was aware that politics requires playing a role and gathering prestige, or in the terminology of Bourdieu, cultural capital. Furthermore, with changing customs and growing wealth, contemporary attitudes and senators were compared with the honorable men and ideals of an imagined past. As far as the body is concerned, scars could signify sacrifice in service of the republic or authority and thus serve as symbolic capital – another exception to the non-influence of the naked body. – As in many other respects, the empire brought a change in this attitude. Already in the late republic, influential leaders had caused problems by trying to differentiate themselves from other aristocrats by use of clothing. Pompey had done so, and Caesar, as dictator, adopted special clothing and insignia. This way he questioned "die gesamte Struktur des res publica". Augustus chose a different approach. Though unquestionably the sole ruler of the empire, his clothes were the same as a normal senator, in accordance with republican tradition. It was his body in which he differed from them and showed his kingly character: our sources mention his stern look and the marks on his body that resembled the Great Bear. Furthermore, the *princeps* was a charismatic leader (Weber) and demonstrated his *civilitas* to the senators, as the first among equals. In our literary sources, meanwhile, we see an ambiguous attitude. Some writers stressed the special nature of the emperor and his body, while others clung to republican tradition. Certainly when it came to writing the history of bad emperors, they emphasized the way these sovereigns would break the

rules of the aristocracy, described the way they clothed incorrectly and how their body showed them to be soft men. Meister also explores the problematic way the body of the emperor served as a metaphor of the republic, as well as his representation in statues: material, context, erection, cult, all well-known topics. The last important subject is the imperial habitus. It is a more detailed exploration of the many roles (as a senator, during the games or an *adventus*) a *princeps* had to play, if he wished to be considered a good ruler. He also considers those that failed: Caligula who did not show the “scruples” of Augustus and Nero clearly demonstrated the problems a republican habitus could create when performed by an emperor. The book ends with an exploration of Suetonius, whose works give us much information on the body of the early emperors, rightly pointing out how his catalogues do not deliver objective information, as they are strongly influenced by his idea of a what being a ‘good emperor’ entailed. – To summarise, *Der Körper des Princeps* is a stimulating and well-documented study of the body and habitus of the emperors, placed within its historical context by an extensive survey of republican aristocratic attitudes. No doubt it will serve as reference on the subject in subsequent scientific literature. Still, as always, there are several minor remarks to be made. First, in his introduction Meister fails to mention the famous study of the imago of Louis XIV by Burke (P. Burke, *The Fabrication of Louis XIV*, Yale, 1992). When it comes to the theoretical background, it is strange that Meister uses the writings of Weber, now almost a hundred years old now, on legitimacy and charismatic leadership, one of the three types he believed existed. Many authors have commented on the limits of his approach and one can rightly question the validity of his concepts for the Roman period. Perhaps other, more recent studies should have been consulted (D. Beetham, *The Legitimation of Power*, New York, 1991 is one possibility). And though Bourdieu’s concepts still have much use, Meister could have commented on the critique on his ideas (for example A. King, *Thinking with Bourdieu against Bourdieu: A ‘Practical’ Critique of the Habitus in Sociological Theory* 18, 2000, p. 417-433). Concerning the republican cadre, using Cicero as the source for an investigation of attitudes has obvious drawbacks. How many of his ideas can be extrapolated to the entire aristocracy, among whom he was a newcomer? This is an inherent problem in almost any study of antiquity and the author does try to compensate for it by using other material. Much research has, furthermore, already been done on some of his foci, for example the role of clothing in the republic or the way aristocrats looked back on the young republic. Several themes of the main subject have been explored in detail as well: imperial statues, or the roles emperors played. Saying that *ciuilitas* is a ‘classic ruler virtue’ seems a bit strange – rather, it is a typical virtue of the princeps, more than of any previous kings. Finally, there are a few typographical errors (p. 303 for example). As said, these are small remarks on an otherwise interesting work.

Sam Van OVERMEIRE.

Santiago MONTERO, *El emperador y los ríos. Religión, ingeniería y política en el Imperio Romano*. Madrid, UNED, 2012 (Arte y Humanidades), 24 × 17 cm, 360 p., fig., ISBN 978-84-362-6394-7.

With this fine and thought-provoking monograph Professor Montero Herrero (henceforth M.) has brought to completion a long-standing project on the relationship between rivers and imperial power in Rome; some aspects of it had already seen the light of day in the form of journal articles and book chapters (such as an important discussion of Tiber floods in the late Republic and early Principate in J. Mangas and S. Martínez Caballero [eds.], *El agua y las ciudades romanas*, Mostoles, 2007, 67-72, surprisingly omitted in the bibliography). The year 2012 has seen an unusually strong interest in rivers:

the monumental study by B. J. Campbell (*Rivers and the Power of Ancient Rome*, Chapel Hill, 2012) has appeared almost at the same time as *El emperador y los ríos*. The scope of M.'s book is quite different – narrower and more in some respects deeper. The title does not quite do justice to the contents of the volume. There is, of course, plenty of valuable discussion of the ways in which emperors viewed, used, and impacted on rivers; but M. also finds room for material that has little to do with imperial concerns. The book falls into three sections: the first one on the control of fluvial waters, the second on the crossing of rivers, and the third one on river floods and the responses that they elicited both on the public and the private levels. M.'s interests and instincts are those of an historian of religion and (broadly speaking) of mentality, and the book reflects this throughout, especially in the second part. The range of problems and materials that are covered in this volume is impressive. M. is consistently judicious and well informed; the bibliographical coverage is on the whole very good. The lack of any indexes, however, seriously undermines the use and usability of this book. It is a glum, but safe guess that much useful material and valuable insights will escape even those who will take care to read this work from cover to cover. The lack of signposting within the discussion does not do much to improve things. At first the reader is introduced *in medias res* to a general treatment of sacred waters; the first part reads more like an encyclopaedia entry on springs and rivers in ancient religions than the opening section of a book based on a sustained argument. As the book unfolds, the transitions from one chapter to another do not justify the transitions from one topic to another; nor is an attempt to justify the wider relevance and importance of the problem made at any point. The conclusions read more like an extended abstract than as a reasoned summary of the argument set out in what precedes. – Despite these shortcomings, though, the book has plenty of relevant material and insights to offer. One will find, *inter alia*, an excellent discussion of rivers in divination, and especially cleromantic contexts (p. 15-19); a good treatment of Caesar's decision to build the channel of Corinth (p. 112-115); an excellent overview of the epigraphical evidence for cults connected to rivers and bridges in the Roman world (p. 129-150). The second part offers an invaluable overview of sacrifices and prodigies that were connected with the crossing of rivers. The few isolated cases in which a Roman contingent crossed a river on foot or on horse are discussed with a dedication that betrays the author's enthusiasm for his subject of election (p. 221-228). – There is also room, inevitably, for some disagreement or reservations on points of detail. The discussion on rivers as natural boundaries does not engage with the abundant scholarly production on what constitutes a boundary or a frontier in the Roman world (the bibliography listed at p. 28-29, n. 31 is not quite sufficient); the discussion of Caesar's crossing of the Rubicon is surprisingly cavalier (p. 31-32, 184); it is not quite clear why Lepidus would have taken responsibility for choosing the venue of the meeting in November 43 in his capacity of *pontifex maximus* (p. 60); the date of Sulla's encounter with the Parthian envoy on the Euphrates should be placed between 96 and 93 BC, not in 97 (T. C. Brennan in *Chiron* 22, 1992, p. 137-144). The discussion of Servius' assessment of the etymology of *coluber* (p. 103-104) and the augural significance of the Tiber should have engaged with the important qualification of J. Linderski (*The Augural Law* in *ANRW* 2.16.3, New York-Berlin, 1986, 2252-2253; this fundamental study is a striking bibliographical omission). The office of *pater patratus populi Laurentis* (p. 316) would have deserved a reference to some contributions on the role of the fetial law in the Imperial period and the role that the yearly treaty with Lavinium may have played in that connection (cf. e.g. E. Rawson, *Roman Culture and Society. Collected Papers*, Oxford 1991, p. 92). – The third part engages more thoroughly with a specific aspect of the role of rivers in Roman public religion, outlining an argument that has a wider significance in the scholarly debate on Roman

divination. M.'s argument may be summarised as follows: despite the recent claim to the contrary of J. Champeaux, the floods of the Tiber were often regarded as prodigies that required ritual action; their expiation was regarded as a prerogative of the *quindecimviri s.f.*, who would seek the appropriate interpretation in the Sibylline Books (a reference to D. Engels, *Das römische Vorzeichenwesen (753-27 v. Chr.)*. *Quellen, Terminologie, Kommentar, historische Entwicklung*, Stuttgart, 2007 would have been in order). M. develops this point with admirable clarity and offers an important contribution to the study of quindecimviral activity. A corollary of M.'s interpretation is more problematic: he argues that the connotation of the floods as prodigies was counteracted by a minority that advocated a 'scientific' and 'rational' interpretation of the floods. Much weight is placed on the episode of AD 15, when Tiberius rejected C. Asinius Gallus' proposal to consult the Sibylline Books after a flood of the Tiber and to create a committee of five senators who were entrusted with a range of interventions on the river (see esp. Dio 57,14,7-8). This very episode shows that, a neat opposition between 'superstitious' ritual action and 'rational' engineering works is not the best interpretative solution; the two levels were not necessarily incompatible. Tiberius' choice not to use the Books on that occasion is best explained with contingent political concerns. The emphasis that later sources place on the imperial interventions that secured the stability of the Tiber is again best explained with the rhetoric that celebrates energetic interventions; the care that the emperor puts in securing the river is not in contradiction with his commitment to public religion. Imperial *prouidentia* (cf. Plin. *Ep.* 8,17; p. 311 in M.'s book) could take a variety of forms and be given a range of different emphases. The argument that the *curatores* of the Tiber are not known to have held the quindecimvirate until the age of Hadrian may be due more to the accidents of the preservation of the evidence for the membership of the college than with an 'enfrentamiento' between these two kinds of reaction to the same event. This is, however, a disagreement in interpretation that does not invalidate in any way the fundamental lesson of M.'s book: rivers have a central place in Roman public religion, that is in the Roman reflection on and engagement with power.

Federico SANTANGELO.

Pascale PARÉ-REY, *Flores et acumina. Les sententiae dans les tragédies de Sénèque*, Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain (diff. Paris, De Boccard), 2012 (Collection Études et Recherches sur l'Occident Romain – CEROR, Nouvelle Série, 41), 27 × 17 cm, 426 p., 45 €, ISBN 978-2-904974-43-4.

La recherche sur les tragédies de Sénèque s'est longtemps arrêtée au problème – insoluble – du caractère possible ou impossible de la représentation des pièces au détriment d'une réflexion plus en profondeur sur les intentions du dramaturge. Il est heureux que le débat se déplace et se porte davantage sur le contenu des tragédies. C'est un des mérites de cette thèse de Toulouse (2005), dirigée par Mireille Armisen-Marchetti et Jacqueline Dangel. Elle en comporte un autre, plus spécifique au sujet, celui de remettre en cause le préjugé selon lequel les *sententiae* présentes en grand nombre dans les tragédies sénéquiennes ralentissent l'action et figent les personnages. C'est donc une contribution à l'étude du lien entre théâtre et rhétorique que propose ce livre. Il entend en outre éclairer la question épineuse des rapports entre le versant philosophique et le pan théâtral de l'œuvre de Sénèque, dans la mesure où certaines *sententiae* ont un contenu politique, moral ou philosophique et peuvent donc se raccrocher à la pensée du philosophe. L'ouvrage est divisé en trois parties qui correspondent aux grandes catégories du système rhétorique antique : l'*inuentio*, la *dispositio* et l'*elocutio* (y compris l'*actio* et la *memoria*). La première partie, divisée en trois chapitres, propose une

confrontation de la rhétorique antique avec les tragédies de Sénèque. Il s'agit d'abord, après avoir examiné l'étymologie et le sens complexe du mot *sententia*, de définir ce qu'est une *sententia* – en grec γνώμη. Des définitions peuvent être trouvées dans les traités de rhétorique grecs et latins : la *Rhétorique* d'Aristote, la *Rhétorique à Hérennius* et l'*Institution oratoire* de Quintilien. Ce dernier propose une double acception à ce mot ambigu, à la fois formule générale, énoncé gnominique et trait, pointe. Ce double sens permet d'établir un *corpus sententiarum* de Sénèque, forcément un peu hétérogène vu les critères thématiques, mais aussi linguistiques, utilisés par les rhéteurs pour définir la *sententia*. On arrive ainsi à dégager deux grandes classes : les *sententiae* pointes, généralisables en dehors du contexte premier d'utilisation, et les *sententiae* gnomiques, générales sans être universelles. Ces critères permettent l'établissement du corpus, qui occupe les pages 39-84. Les *sententiae* sont présentées dans l'ordre d'apparition de chaque tragédie, avec le numéro du vers, le nom du personnage qui parle, le type de mètre, le texte latin, la traduction (personnelle) et l'identification des sources possibles ou leurs imitations proches. Le *corpus sententiarum* une fois établi, il s'agit de déterminer comment les *sententiae* de Sénèque se situent par rapport à la tradition, une tradition antique en général et théâtrale en particulier. Ce commentaire des *uoces publicae*, qui se concentre sur deux thèmes (la beauté et le pouvoir), repose sur le point de vue théorique exprimé par Sénèque lui-même sur l'imitation et la création. L'étude des rapports entre les *sententiae* de Sénèque et celles du mimographe Publilius Syrus, citées avec admiration par Sénèque, met au jour une parenté formelle : certaines *sententiae* se ressemblent et mettent en œuvre de *iuncturae* communes. La deuxième partie envisage la *dispositio sententiarum* dans les tragédies. La matière est, ici aussi, répartie en trois chapitres : les personnages, les *loci sententiosi* et les moments sentencieux. Cette enquête, fondée sur des données chiffrées (on trouve, au fil du texte, huit tableaux reprenant des proportions et des données chiffrées), permet de déterminer comment les *sententiae* tragiques renouvellent les traditions parémiologique, gnominique et théâtrale. Elle montre comment les *sententiae* se répartissent en fonction de multiples variables (*cantica* et *diuerbia*, scènes narratives et agonistiques, monologues et dialogues stichomythiques) et comment elles s'intègrent dans le tissu textuel d'une tragédie donnée en structurant l'action dramatique. On remarque que presque tous les personnages prononcent des *sententiae*, non seulement les protagonistes, mais aussi les figures secondaires ou mineures. On trouve toutefois des personnages plus « sentencieux » que d'autres : Œdipe, la nourrice de Phèdre et sa *domina*, Thyeste, Atrée, Clytemnestre, parmi les personnages qui parlent le plus et, parmi ceux qui ont moins souvent la parole, Étéocle, le courtisan du *Thyeste*, Agamemnon, les vieillards d'*Œdipe* et des *Troyennes*, Lycus, Égisthe, Mégare, la nourrice de Clytemnestre, Jocaste et, enfin, Polynice. Les *sententiae* sont certainement des facteurs d'enrichissement et de diversification des personnages et permettent de faire évoluer la figure tragique. Existe-t-il un principe de répartition des *sententiae* à l'intérieur des tragédies ? Les *sententiae* n'apparaissent pas au hasard, mais sont distribuées en fonction des moments de tension, de débat et de réflexion, c'est-à-dire principalement dans les actes II et III et dans le troisième chœur. La troisième partie, centrée sur l'*actio* et l'*elocutio*, mais aussi, dans une moindre mesure, la *memoria*, s'interroge sur les fonctions des *sententiae* et pose une question cruciale : les *sententiae* tragiques sont-elles philosophiques ? Le lien entre philosophie et tragédie est particulièrement difficile à dégager. Les *sententiae* ont des emplois variés. On peut dégager d'abord une fonction didactique : la *sententia* peut apporter une leçon, mais il faut que le spectateur soit prêt à la recevoir. On peut distinguer différents niveaux de réception selon le public. Les *sententiae* peuvent aussi permettre d'exprimer des passions. Mais elles sont aussi le lieu de la réflexion. Le langage paradoxal et impersonnel des *sententiae* permet d'exprimer l'intime théâtralité

des personnages. Elles dévoilent ou masquent leurs passions dans un rapport complexe entre mots et maux tragiques. Les *sententiae* sont aussi des armes argumentatives, offensives ou défensives, utilisées pour agir sur les autres. Elles utilisent les ressorts logique, éthique et pathétique de la persuasion pour émouvoir l'interlocuteur, mais n'arrivent pas toujours à le convaincre, car elles peuvent parfois échouer dans leur stratégie argumentative. La conclusion est très positive. Sénèque a élaboré une véritable logique de la *sententia*, logique qui comprend une dialectique et une rhétorique, mais aussi une poétique, fondée sur sa nature même. La *sententia* est un élément structurel et structurant des tragédies. Elle recèle un potentiel centrifuge et centripète. Tournée vers l'extérieur, elle permet l'éclosion de la fleur, qui rayonne sur le contexte et l'embellit : *flores*. Concentrée sur elle-même, elle forme un nœud conceptuel qui frappe telle une pointe : *acumina*. L'ouvrage se clôt par les références bibliographiques. À propos de Sophocle (p. 346), je me demande pourquoi c'est la vieille édition en 2 tomes de la *CUF*, due à P. Masqueray (1934 et 1940), qui est citée, et non celle en 3 tomes par A. Dain et P. Mazon (1955-1960, tirage revu et corrigé par J. Irigoin, 1994-1999). On trouve aussi un classement thématique des *sententiae*, un *index locorum* et un *index rerum*.
Bruno ROCHETTE.

Irene PEIRANO, *The Rhetoric of the Roman Fake*, voir : Scott MCGILL, *Plagiarism in Latin Literature*

Emmanuelle RAYMOND, *Vox Poetae. Manifestations auctoriales dans l'épopée gréco-latine*.

Textes réunis par E. R. Actes du colloque organisé les 13 et 14 novembre 2008 par l'Université Lyon 3, Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain (diff. Paris, De Boccard), 2011 (Collection du Centre d'Études romaines et gallo-romaines. Nouvelle Série, 39), 27 × 17 cm, 427 p., 39 €, ISBN 978-2-904974-38-0.

Il volume, che raccoglie i contributi «ampiamente rimaneggiati» del colloquio tenuto all'università Jean Moulin-Lyon 3 nel 2008, affronta la tematica complessa e affascinante della *uox poetae*, concepita come «l'insertion d'un je qui se donne comme le poète et qui s'adresse au lecteur», ma anche in altre forme, variamente mediate ed elaborate, come l'approccio diretto dell'autore col personaggio, nonché apostrofi, interiezioni, massime morali etc. (come avverte la curatrice, E. Raymond, nell'*Introduction*, p. 7-13). La *uox poetae*, considerata in una gamma di strutture e strategie assai vasta e varia, assurge dunque a chiave di lettura non solamente di tante opere greche e latine (dall'*Illiade* all'*Eneide*, fino a Draconzio e Corippo), ma anche dell'evoluzione stessa della poesia epica, in una prospettiva diacronica e comparativa. Una chiave di lettura particolare, ovviamente non esaustiva, che si rivela tuttavia efficace, nella misura in cui mette in luce molte e importanti caratteristiche, sia di contenuto che di stile, di questa forma poetica. – La prima parte del volume (p. 15-122) riguarda l'eventuale (talvolta improbabile) identificazione della *uox poetae* con la personalità individuale dell'autore. Un'identificazione impossibile nella poesia di Teocrito, in cui si alterna una pluralità di voci narrative differenti, come dimostrano C. Cusset e F. Levin (*La voix du poète dans le corpus Theocriteum*, p. 19-32). Anche l'identità di occasionali dedicatari, attraverso i quali si potrebbe intravedere uno sfondo autobiografico, è messa in discussione: il doppio statuto di Nicia come medico-poeta (*Id.* 11) sembra non più che un motivo letterario, in relazione alla metafora dell'amore-malattia; l'Arato dedicatario dell'*Id.* 6, lungi dall'essere il noto poeta, è lo stesso personaggio immaginario, legato al tema erotico, che compare nell'*Id.* 7. Se nel mondo bucolico, che si definisce per contrasto col mondo cittadino, «il n'y a pas de place pour la voix effective du poète» (p. 26), nei più realistici mimi

urbani compaiono riferimenti a luoghi e personaggi storici (come Ierone di Siracusa e Tolomeo Filadelfo): a ben guardare, però, «cette voix du poète n'est pas qu'un discours construit, caractérisé par une posture ambiguë de courtisan», da cui deriva la «coloration mélodique singulière» della poesia teocritea (p. 29). Anche la lingua dorica, interpretata come conseguenza e prova dell'origine siciliana del poeta, rientra in questa costruzione letteraria, quale rivendicazione di continuità con la tradizione poetica arcaica (in particolare, Pindaro). – S. Perceau (*Voix auctoriale et interaction de l'Iliade à l'Odyssee*, p. 33-56) tenta di confutare la *communis opinio* che nell'epos omerico l'io del poeta «se cache derrière l'autorité de la Muse»: ciò vale soltanto per l'*Odissea*, mentre nell'*Iliade* l'autore «se montre, fait entendre sa voix et assume pleinement sa subjectivité en manifestant son *ethos* comme locuteur dans l'interaction orale» (p. 33). Se nell'invocazione proemiale dell'*Odissea* il poeta chiede alla Musa di sostituirlo nel ruolo performativo, ciò non accade nell'apparentemente analoga invocazione che introduce il catalogo delle navi (*Il.* 2, 484 ss.): qui il poeta-aedo chiede l'aiuto della Musa, ma poi procede in modo autonomo, instaurando un «protocole d'interlocution directe» che attira l'attenzione del pubblico in uno snodo decisivo del racconto (p. 41). Il coinvolgimento emotivo dell'uditorio è perseguito dal poeta-aedo anche mediante le apostrofi, rivolte sia al pubblico medesimo (a cui egli comunica il proprio *ethos*, la propria sensibilità per la tragedia della guerra) sia ad alcuni personaggi, coinvolti in momenti particolarmente drammatici del racconto. Talvolta il poeta pone domande in forma anonima, a cui egli stesso risponde poi col proprio racconto (1, 8 ss.), quasi che interpretasse l'interesse di un uditorio realmente presente: la studiosa parla di «co-énonciation énoncée» (p. 51), che trova espressione anche nel richiamo a un «témoin virtuel» (e.g. 16, 638), che nasconde un appello diretto al pubblico «en signe de connivence» (p. 53). Questi procedimenti rivelano l'io di un poeta che esterna i propri pensieri e sentimenti (tra cui spicca la condanna della guerra) in una «oralité interactive», che già nell'*Odissea* non esiste più. – J.-P. De Giorgio ed E. Ndiaye (*Vox poetae noui dans l'épyllion 64 de Catulle*, p. 57-71) si soffermano sul carme 64 di Catullo, definito «contre-épopée» per l'intreccio di elementi provenienti dai diversi generi letterari che si impernia sul tema centrale del matrimonio. L'individualità dell'autore si esprime nella riflessione letteraria: la concezione della materia mitologica come una tradizione culturale «que le poète recueille savamment» (p. 58) e la metafora della creazione poetica, presente nella tematica del filo e del labirinto (vv. 117-118) e nel canto delle Parche, da considerare «la représentation réflexive de la confection du texte poétique par le poète lui-même» (p. 61). *L'ekphrasis* di Teseo e Arianna, con la sua triplice struttura, figurativa, narrativa e «vocale» (*l'oratio recta* di Arianna ed Egeo), e con l'intrusione del poeta in prima persona (v. 116), supera i limiti tradizionali di questo procedimento descrittivo e lo investe di un significato nuovo, che non si esaurisce nell'esternazione dei sentimenti personali del poeta. Un progetto didattico, che associa la celebrazione delle *uirtutes* dei giovani eroi al tema centrale del matrimonio, sembra essere il fulcro di «cette épopée de l'amour conjugal» (p. 68). Nell'epilogo, dal tono pessimistico, il poeta rivendica implicitamente il ruolo di mediatore col mondo divino ed eroico, altrimenti precluso all'uomo. – Nel *Bellum ciuile* di Lucano la voce dell'io si affaccia a più riprese e sotto varie forme, portando alle estreme conseguenze i procedimenti già presenti nell'epica greco-latina (come le apostrofi ai personaggi) e giungendo così «à un point de rupture avec la tradition épique» (p. 73): ma questo io, che si intromette nel racconto, si identifica con l'autore del poema o è una finzione letteraria, una voce fuori campo che commenta gli eventi e fomenta il *pathos*? È la voce del poeta onnisciente, che racconta *a posteriori*, o appartiene all'uomo coevo e partecipa dei fatti? Si tratta di una o più voci? A tali domande tenta di rispondere B. Buraeu (*Ego et ses avatars dans le poème de Lucain*, p. 73-96), che riconosce questo io come

un poeta ispirato (*uates*) che definisce e delimita la propria materia (le guerre civili), ponendosi «dans un rapport particulier avec l'histoire qu'il raconte, l'Histoire tout court, et le monde divin» (p. 77). Emblematico il rifiuto di raccontare la battaglia di Farsalo: «un choix éthique», che rivela «une conscience morale» e insieme «une conscience politique»; di qui la preferenza per Pompeo rispetto a Cesare, per Catone rispetto a entrambi (p. 79). L'io decide che cosa raccontare e come farlo: non è la voce del poeta, ma la «voix-poétesse», come se il poema stesso parlasse (p. 80). Questa voce, insieme individuale e impersonale, si dispiega tuttavia nella dialettica con un'altra voce, quella collettiva (*nos*), che accomuna il pubblico del poema con i contemporanei degli eventi narrati, insomma il popolo romano del passato e del presente. La voce collettiva rappresenta la storia che procede inesorabilmente e non si sottomette alla creatività poetica, «une réalité que la voix poétesse ne peut changer et qui se transforme en source de douleur» (p. 83). La voce collettiva dunque «introduit la dimension d'une conscience historique nationale romaine», che deve accettare, pur dolorosamente, la propria responsabilità nella vicenda storica che ha portato alla fine della repubblica (p. 92). Nasce così una nuova epopea, ugualmente lontana dall'oggettività omerica e dall'adesione virgiliana all'ideologia dominante: un'epopea che si realizza nella dialettica (non priva di contraddizioni) tra coscienza individuale e collettiva: «un véritable chant romain» (p. 96).

– E. Wolff (*La uox poetae dans les œuvres épiques de Dracontius*, p. 97-101) si sofferma soprattutto sull'*Orestis tragoedia*, in cui il poeta interviene in prima persona soltanto nel proemio e nell'epilogo, ma la sua voce si sente di tanto in tanto anche nel corso del racconto, per mezzo «de termes évaluatifs majoritairement péjoratifs, de commentaires formant parenthèse, d'exclamations et d'interrogations rhétoriques, plus rarement d'apostrophes» (p. 101). Questi espedienti sono funzionali al messaggio didattico-moralistico del poemetto, che mira a edificare il pubblico ed a inculcare insegnamenti, tra cui spicca la condanna dell'adulterio. – La contrapposizione tra la maggiore oggettività dell'epica omerica e la caratterizzazione più fortemente patetica dell'*Eneide*, condivisa unanimemente dalla critica moderna, non sembra trovare riscontro nei commenti degli eruditi antichi, che spesso non vedono o non valorizzano adeguatamente l'impronta soggettiva virgiliana, come dimostra S. Clément-Tarantino (*Le point de vue des commentateurs anciens d'Homère et de Virgile*, p. 103-122). A giudizio di Servio, se le *Bucoliche* sono l'opera virgiliana «où la personne (biographique) du poète revêt le plus d'importance» in forza dell'allegoria (p. 111), nelle *Georgiche* compare un io convenzionale, che costituisce un modulo espressivo tipico del genere didascalico e non rispecchia l'individualità del poeta: sorprende però che tale interpretazione sia applicata anche a passi visibilmente soggettivi, come *Georg.* 2, 475 ss. (dove Virgilio rivendica la propria scelta poetica). Gli eruditi notano l'accentuazione del *pathos* nell'*Eneide*, concentrandosi specialmente sullo stile indiretto libero e sull'uso di termini valutativi, ma non sembrano rendersi conto del taglio soggettivo del racconto: raramente notano la compassione del poeta per i personaggi. Di contro, gli scoli omerici tendono a esagerare nel senso opposto, segnalando l'intromissione della voce del poeta nelle parti diegetiche dell'epos, anche dove non è evidente e nemmeno pienamente credibile (e.g. *Schol. bT ad Il.* 10, 14-16). Ancor più colpisce, però, «la régularité avec laquelle est soulignée la présence du poète dans les parties mimétiques» (p. 121). – La seconda parte del volume (p. 123-261) riguarda la funzione espressiva ed emotiva della *uox poetica*. Sull'uso dell'apostrofe nell'*Iliade* si soffermano S. Dubel (*Changements de voix*, p. 129-144) e J. Peigney (*La voix de l'aède au chant 16 de l'Iliade*, p. 145-156). Questa figura retorica ricorre, non casualmente, «à des lieux de suture dans la narration ou des moments de rupture de la continuité narrative», o in corrispondenza di similitudini particolarmente ampie, o come «une formule de prise de parole» di un personaggio, con vivace effetto di polifonia (p. 135). Tuttavia, al di là

della funzione patetica riconosciuta all'apostrofe fin dall'antichità, S. Dubel sottolinea la distanza temporale e soprattutto il dislivello di conoscenza tra il personaggio e l'autore onnisciente, che si rivolge a lui in seconda persona per anticipare un evento imminente (spesso proprio la sua morte), con suggestive implicazioni di ironia tragica. È il caso di Patroclo, la cui uccisione è anticipata da varie apostrofi; mentre la medesima figura retorica preannuncia a Menelao la necessità della sua sopravvivenza. L'apostrofe diventa dunque la chiave di volta «d'un double niveau de lecture des actions à venir, humain et intradiégétique (dont la formulation au style direct souligne l'illusion), divin et extradiégétique», ovvero il livello dell'autore onnisciente (p. 139). Da questi presupposti muove J. Peigney, che analizza l'*aristia* di Patroclo (*Il.* 16, comprendente anche l'uccisione di Sarpedone), dove una serie di apostrofi illumina importanti temi morali (il destino dei morti, con o senza sepoltura; la prassi guerriera aristocratica e la morte eroica) e il motivo narrativo di un'ira 'minore': l'ira di Patroclo per le sorti degli Achei, che preannuncia la più importante ira di Achille. – Un diverso uso dell'apostrofe si riscontra nell'*Eneide*, segnatamente nei cataloghi dei guerrieri, dove la voce del poeta «s'adresse aux éléments mêmes qu'elle énumère» (p. 183). Due occorrenze particolari (7, 733 ss. e 10, 185 s.) sono discusse da A. Maugier-Sinha (*Apostrophe au personnage et énonciation épitaphique*, p. 183-193), che riconosce a tale figura retorica una funzione memoriale ed encomiastica, paragonabile alle iscrizioni funebri incise sulle tombe romane. L'apostrofe diventa così «le signe d'une conception proprement romaine de la mémoire des morts reposant sur la voix des vivants» (p. 186). Non a caso, Virgilio usa i verbi *abire* e *transire*, che ricorrono analogamente negli epitaffi, dove il primo «évoque ainsi métaphoriquement la mort», mentre il secondo si riferisce generalmente al vivandante, invitato a leggere il nome del defunto per farlo sopravvivere idealmente nel ricordo (p. 190). – L'apostrofe è altresì una delle strategie usate da Ovidio per introdurre la «voix auctoriale» nelle *Metamorfosi*, insieme con l'impiego di un «io» distinto dai personaggi e dai narratori secondari presenti nel poema e con l'introduzione di enunciazioni impersonali che commentano gli eventi (domande retoriche, esclamazioni, frasi sentenziose, digressioni eziologiche che segnalano le origini di tradizioni e cerimonie romane e collegano così la materia mitica con la realtà storica). Strategie, queste, che arricchiscono ulteriormente la «polyphonie démultipliée» (p. 158) prodotta dalla vivace alternanza delle voci di personaggi dialoganti e narratori secondari nelle *Metamorfosi*, su cui si sofferma M. Ledentu (*La voix du poète et ses mises en scène dans les Métamorphoses d'Ovide*, p. 157-181). La studiosa contesta l'idea di una diminuzione graduale della presenza della «voix auctoriale» dai primi agli ultimi libri (come sostiene S. M. Wheeler): al contrario, «cette voix est constamment présente» in primo o in secondo piano, «dans le rôle d'une voix d'accompagnement d'autres voix», in un intreccio sinfonico che si sviluppa come «une sorte de contre-chant où se superposent les lignes mélodiques» (p. 162). Nondimeno, nel quadro multiforme e caotico del mondo delineato nel poema, la voce del poeta rimane «le seul point de stabilité, le seul ancrage de vérité» (p. 168). – L'uso del termine *νήπιος* nell'epos omerico è indagato da M. Briand (*À propos de νήπιος dans l'Iliade et l'Odyssée*, p. 195-213). Nell'*Iliade*, nel racconto condotto dal poeta, il vocabolo ricorre spesso «à des lieux stratégiques ou intenses du récit», e.g. in riferimento ad Astianatte (6, 400), quasi a prefigurare le suppliche di Andromaca a Ettore in nome del figlio piccolo e indifeso (p. 197). D'altronde il termine designa frequentemente i guerrieri adulti, soprattutto troiani, «insensés, inconscients des circonstances et des risques pris» (p. 199). Nei discorsi dei personaggi, esso è impiegato dagli Achei per i nemici, «faibles et inconscients de leur avenir», ma anche da Nestore (2, 338) «à propos des Grecs, ainsi apparentés aux Troyens» (p. 203). L'uso più significativo è attribuito però a Ettore, che accusa gli Achei di essere confusi e inconsapevoli, mentre lui stesso si mostra tale,

ignaro com'è del proprio destino tragico, «selon une ironie narrative intense» (p. 206). Nell'*Odissea* il lemma ricorre meno spesso, sottolineando per lo più «le décalage entre intentions des hommes et dessein des dieux, comme entre personnages et narrateur» (p. 207). Per esempio, Polifemo è definito così da Ulisse, il cui giudizio è condiviso tanto dal poeta quanto dal pubblico. Inoltre il lemma svolge un ruolo importante nella costruzione del personaggio di Telemaco, che compie un percorso di crescita e maturazione da una condizione iniziale di fragilità e indecisione, fino a diventare forte e saggio come il padre. – E. Raymond, a sua volta, studia l'uso e il significato del termine *infelix* nell'*Eneide* (*Entre poétique du pathos et mémoire du poète*, p. 215-246), muovendo dal suo duplice valore, sia attivo («qui cause le désastre, porte le malheur et/ou s'avère de mauvais augure») che passivo («infortuné, malheureux et misérable»). Così è designato, in generale, «tout personnage qui lutte contre des forces qui le dépassent» (p. 220): spesso l'uso di questo aggettivo non è strettamente pertinente sul piano sintagmatico e serve piuttosto ad anticipare il destino tragico del personaggio, «comme un marqueur textuel de prolepse narrative» (p. 217). Nel suo racconto retrospettivo, Enea definisce così il cavallo di legno (2, 245, *monstrum infelix* per il suo ruolo nefasto), Andromaca (*ibid.* 455, un caso tipico di «futur dans le passé», cioè anticipazione della rovina futura, p. 225), Corebo (*ibid.* 345, *infelix* per non aver prestato fede a Cassandra, ma anche perché vittima di una rovina inevitabile, dovuta alla volontà divina) e soprattutto Priamo (3, 50), che appare come «le modèle archétypal de l'*infelix*», in quanto ne incarna i tre significati: quello passivo di «infelice», per la morte del figlio Polidoro; quello attivo di corrispondente inconsapevole del delitto; quello etimologico, legato al suo stato di «privé d'enfant» (p. 226). Ulisse è definito *infelix* sia da Achemenide (in senso passivo, per le sue sventure) sia dallo stesso Enea, che sembra oscillare «entre pardon véritable ou amertume colorée d'une pointe de sarcasme» (p. 229). Particolarmente importante il motivo della *infelix Dido*, che incide profondamente sulla struttura del racconto nei libri I e IV, preparandone gradualmente, passo dopo passo, l'esito tragico. Alcuni personaggi accettano e riferiscono a se stessi l'aggettivo *infelix*, che prima è stato attribuito loro dal poeta (come accade a Didone e Amata), oppure dallo stesso Enea (è il caso di Mezenzio ed Evandro): questo dimostra che «la *uox poetae* est en fait un prolongement et une amplification de la *uox Aeneae*», nel senso che Enea assolve, pur meno spesso e in modo limitato, un compito tipico del poeta (p. 237). L'uso dell'aggettivo *infelix* (diversamente motivato) per Didone, Camilla e la triade Giunone, Giuturna e Turno, assume inoltre un significato metaletterario: l'*Eneide* è caratterizzata come poesia epica specificamente romana, da cui restano escluse l'elegia (nella figura di Didone), l'*amor* come impulso tipicamente femminile (Camilla) e la «tentation iliadique» incarnata da Giunone (p. 243), il cui progetto di riscrivere il poema sul modello dell'*epos* omerico e di integrarvi un guerriero arcaico, qual è Turno, fallisce miseramente. Infine Eurialo e Niso, definiti prima *infelices* (9, 390 e 430), diventano poi *fortunati* (v.446) «parce qu'ils sont célébrés par la *uox poetae*» (p. 245), dimostrando «la puissance mnémonique du *carmen* virgilien» (p. 246). – Particolarmente interessante il contributo di A. Estèves (*Virgile et Lucain interprètes de la guerre de Troie*, p. 247-261) sull'uso degli epiteti soggettivi, considerati «un outil lexical» che consente al poeta di introdurre la propria voce nel poema epico «de manière aussi discrète que concise», senza violare apertamente il canone dell'oggettività (p. 251). L'uso di questo strumento espressivo è testato nell'ambito di un argomento particolare, la conquista di Troia, che riveste «une fonction réflexive paradoxale» sia nell'*Eneide* che nella *Pharsalia*, poiché ha una posizione marginale nella trama di entrambe le opere, ma funge da termine di paragone per le guerre civili e rappresenta «un horizon d'attente incontournable», in cui trovano espressione l'ideologia e la poetica (p. 253). Il profondo *pathos* esternato da Enea nel racconto

retrospettivo (commiserazione per la città e per il popolo, condanna degli Achei e degli dèi che li hanno aiutati) è bilanciato da Virgilio, che delinea «une vision beaucoup plus neutralisée des événements», spiegabile con una maggiore ampiezza di prospettiva, che si rispecchia nella dimensione provvidenziale delle vicende (p. 255). Lucano a sua volta sottolinea il contrasto paradossale tra la memoria perenne assicurata alla città di Troia dalla poesia e lo stato di desolato abbandono in cui versano le sue rovine (visitata da Cesare nel libro IX del poema), che esprimono simbolicamente «la dérédiction de l'épopée mythologique, caractérisée par la grandeur sublime» (p. 260): a questa si contrappone la nuova epopea, incentrata sulla materia storica e caratterizzata dalla mostruosità delle guerre civili. – La terza parte del volume (*Idéologies de poètes*, p. 263-357) riguarda il messaggio veicolato dalla *uox poetae*, eventualmente nell'ambito di un programma ideologico e/o didascalico. – Le *sententiae* presenti nell'*Eneide* (percepiti anch'esse nell'antichità come espressione della *uox poetae*) sono raggruppate in tre grandi categorie, in base alla tematica, da M. T. Dinter (*Sentences chez Virgile*, p. 267-274): le sofferenze d'amore; le alterne vicende della sorte e l'importanza della virtù; la precettistica morale. Risulta quindi chiaro che Virgilio costruisce «un système idéologique étayé par des sentences», un mondo epico in cui gli uomini interagiscono con la sorte e con gli dèi, ma la virtù è il sommo bene (p. 270). Il ruolo di Virgilio come poeta vate, «teacher and master of the Roman people» (p. 283), è ribadito da D. Nelis nell'unico contributo in lingua inglese (*Didactic voices in Vergil's Aeneid*, p. 275-283). L'*Eneide* si presenta infatti fin dal proemio (con la parola *arma* e il verbo *cano*) come una sintesi dell'epica omerica e post-omerica o, se si preferisce, una rilettura dell'epica omerica alla luce della successiva evoluzione poetica. Le scene iniziali (*urbs antiqua fuit* etc.) segnalano, sul piano metaletterario, un intreccio di generi che va dall'epos di stampo iliadico a quello odissiacico, argonautico e nostologico (con riferimento al ritorno tragicamente incompiuto di Aiace e, più appropriatamente, a quello felicemente realizzato da Antenore), dal cosiddetto «ktistic epos» all'epos storico di Ennio, ma senza trascurare la poesia scientifico-naturalistica di Lucrezio (segnatamente nella descrizione della tempesta). La proiezione della materia mitica e storica in una visione cosmica, sorretta dall'interpretazione filosofica della natura, è espressa dal canto di Iopa (2, 742-746) e dalla profezia di Anchise nel libro VI, che non a caso comprende anche l'esposizione sulla sorte delle anime. Il ruolo del poeta-vate (il medesimo Virgilio) sembra coincidere con l'uomo capace di calmare il popolo mediante il discorso, al quale è paragonato Nettuno quando doma i venti (1, 124-156): il discorso poetico di Virgilio promette così di contribuire alla riconquista ed al mantenimento della pace, dopo il periodo caotico e insanguinato delle guerre civili. – Due conflitti si sovrappongono nella *Tebaide*: quello (di natura tragica) tra Eteocle e Polinice, che si uccidono a vicenda alla fine del libro XI; quello (di carattere epico) tra Argo e Tebe, la cui sconfitta è seguita dalla «redenzione finale» nel libro XII. La *uox poetae* si fa carico di entrambi i conflitti, esprimendo «le sens même de l'épopée dans ce qu'il a de plus vital» (p. 286), come sostiene S. Franchet d'Espèrey (*La voix du poète aux chants 11 et 12 de la Thébaïde de Stace*, p. 285-298). La fine del libro XI con l'uccisione reciproca dei due fratelli è segnata da un'apostrofe che preannuncia la dannazione eterna alle loro anime (vv.574-575) e da un'altra, rivolta alle Furie, «sur un mode à la fois supplicatoire et apotropaique», in funzione catartica, con la preghiera che un tale *monstrum* non si ripeta mai più e se ne perda finanche la memoria (p. 288): soltanto i re dovranno ricordarsene, quale monito a non ricadere nel medesimo errore (v.575). A prescindere dal comportamento di Creonte, che non ne fa tesoro e assume il ruolo di un tiranno, Stazio interviene ulteriormente nel racconto (vv. 648 ss. e 652 ss.) per rivolgersi ai posteri, idealmente all'umanità intera, ponendo il problema scottante che costituisce il fulcro della *Tebaide*, nonché della poesia epica e, più in generale, della

storia romana: «le drame de la malédiction du pouvoir» (p. 292). Nella seconda parte del libro XII invece la *uox poetae* sembra tacere, per ricomparire soltanto nella descrizione del lutto delle donne argive (vv.797-808), la cui pietà coniugale suscita «une forme de rédemption», che consente di superare l'orrore del *nefas* (p. 294). Il poema si conclude con l'apostrofe alla *Tebaide*, dove si passa «de la voix du narrateur à celle de l'auteur-scripteur», che si pone «à l'extérieur non seulement du récit, mais de l'œuvre» (p. 297). – La presenza della *uox poetae* nel poema epico-storico di Claudiano, *De bello Getico*, è cospicua e quasi capillare, con apostrofi, domande retoriche, esclamazioni, *sententiae* e massime morali, analessi e prolessi che spezzano la continuità narrativa, commenti che delineano «une version officielle des événements» (p. 305) in funzione encomiastica e propagandistica, specialmente per giustificare la condotta di Stilicone e celebrarne i successi, confutando implicitamente le critiche dell'aristocrazia romana che gli è ostile. Una tale continuità della *uox poetae*, che contravviene alla (presunta) oggettività della poesia epica, «témoigne d'une difficulté, voire d'une impossibilité à raconter des événements soumis à caution», ossia «l'impossibilité de la représentation de l'Histoire» (p. 309), come osserva M.-F. Guipponi-Gineste (*Modalités et signification de la uox poetae dans l'épopée historique de Claudien*, p. 299-313). L'epos in quanto genere letterario ne risulta straniato e quasi trasformato, contaminato cioè col genere epidittico (l'elogio ed il suo contrario, l'invettiva), in cui Claudiano si è cimentato non di rado. Tuttavia l'opera non manca di un'ispirazione autenticamente epica, come dimostra il profilo di Stilicone, modellato sull'Enea virgiliano: tale ispirazione trova conferma nella concezione di Roma come un popolo animato da solidi valori, «une Rome éternelle qui a dû maintes fois se préserver des barbares, en s'appuyant sur des héros» (p. 311). – La medesima contaminazione «entre structure épique et fonction panégyrique» è riscontrata da B. Goldlust (*Quand le récit épique devient discours politique et manifeste poétique*, p. 315-333) nella *Johannis* di Corippo, improntata a una concezione dualistica o manichea (il Cristianesimo e le virtù morali dei Bizantini in contrasto col paganesimo, la slealtà e la perversione dei Mori), che tradisce «une sensibilité personnelle et un système idéologique» (p. 316): così si spiega la presenza cospicua della *uox poetae* in forma sia diretta che indiretta (mediante apostrofi, esclamazioni, scelte lessicali etc.). Corippo non rinuncia però a collocare il proprio poema nel genere epico: egli svolge infatti un'imitazione sistematica dell'*Eneide*, a cui si richiama apertamente nella *Praefatio*, con un doppio paragone tra sé e Virgilio e tra Giovanni ed Enea. L'intervento del poeta diventa quindi «une forme de négociation auctoriale», che trova espressione «dans la retractatio de l'héritage littéraire et dans sa soumission à un projet poétique et politique nouveau» (p. 330). – Una funzione particolare della *uox poetae* nelle *Metamorfosi* di Ovidio è studiata da F. Klein (*La poétique de l'épopée en question*, p. 335-354): «la voix du poète définie comme instance dont le texte se dote pour servir d'autorité responsable de l'œuvre», per spiegare e difendere le scelte estetiche sottese alla composizione (p. 335). Questa voce, che si dispiega sul piano metaletterario e si rivolge al destinatario dell'opera («il lettore ideale», col suo orizzonte di attese e la sua memoria poetica), non si manifesta in maniera esplicita, ma nella forma elaborata e sottile dell'intertestualità, nel confronto dialettico con Callimaco e Virgilio. Il proposito ovidiano di comporre un *perpetuum carmen* si contrappone all'ideale estetico espresso da Callimaco nel prologo degli *Aitia* (il rifiuto del poema ampio e coeso) e colloca le *Metamorfosi* all'interno del genere epico. Tuttavia il dialogo intertestuale con l'*Eneide* (principale modello dell'epos) mostra una fondamentale differenza di concezione: se la trama dell'*Eneide* è animata da una tensione teleologica che la riconduce a una (relativa) linearità in funzione di una meta provvidenziale, le *Metamorfosi* si disperdono in una serie interminabile di digressioni narrative, in cui sembra attuarsi proprio quell'ideale callimacheo che Ovidio dichiara di

rifiutare. Nelle *Metamorfosi* si realizza insomma una contaminazione o una mediazione tra gli opposti modelli estetici di Callimaco e Virgilio, nel senso che l'uno limita e/o corregge l'altro, con esito originale e innovativo. – A uno sguardo d'insieme, il volume è lontano dall'esaurire l'argomento (come la curatrice ammette con sincerità nella *Conclusion*, p. 355-357): più contributi si concentrano su alcuni autori, su cui indubbiamente c'è molto da dire, come Omero, Virgilio, Ovidio e Lucano; nessuno però è dedicato ad altri, ugualmente interessanti, come Esiodo, Apollonio Rodio, Silio Italico, Valerio Flacco. D'altronde, i singoli lavori sono tutti di notevole spessore e, se pure si può dissentire su qualche punto, se ne apprezza la qualità scientifica, la serietà dell'impostazione, la ricchezza di idee e argomentazioni. Il libro, complessivamente ben organizzato nel suo massiccio e articolato impianto, comprende una vasta bibliografia e gli *indices locorum, scriptorum recentiorum, notionum* (p. 359-424). Giampiero SCAFOGLIO.

Anita RIECHE, *Von Rom nach Las Vegas. Rekonstruktionen antiker römischer Architektur, 1800 bis heute*. (131 + 6 Abb.) 239 p., 136 fig. Berlin (Reimer) 2012, 29,95 €. ISBN 978-3-496-01457-7.

Mit einer Serie teils thematischer, teils Einzelfälle oder verwandte Ensembles vorstellender Essays legt die Autorin eine Bestandsaufnahme des weitgespannten Arbeitsfeldes „Rekonstruktion“ vor, vom Nach- und Wiederaufbau bis zum materiellen oder digitalen Modell, gestützt auf äußerst instruktives, gekonnt ausgewähltes Bildmaterial und knappe Literaturverweise. Die meisten Kapitel sind weithin unabhängig voneinander konzipiert. Das bringt einiges an Wiederholungen mit sich, sichert allerdings die separate Benutzbarkeit und empfiehlt das Buch für altertumswissenschaftliche Praktika und zur Exkursionsvorbereitung an Schulen und Hochschulen. Gleichzeitig sensibilisiert der Band – erfahrungsgesättigt und klaren Urteilen nicht abgeneigt – für Fragen der Bodendenkmalpflege und erweist sich als Fundgrube zur antiken, vor allem zur provinzialrömischen Rezeptionsgeschichte. Museumspädagoginnen werden gelegentlich Stoff zu Dialog und Kontroverse finden, Vertreter des Kulturmanagements reichlich Opposition. Es spricht durchweg die Archäologin, die den Bestand verteidigt und reflektierte Distanz zur Antike einfordert. – Rieches Auswahl besprochener Bauten folgt vorrangig der Wirkungsabsicht samt ihren Folgen für Denkmalschutz, Realisation und Rezeption. Ihr Hauptaugenmerk gilt neben den deutschsprachigen Regionen Europas auch den Niederlanden, begünstigt durch die langjährige Tätigkeit der Autorin in Xanten. Besonders spektakuläre Grenzfälle der Rekonstruktion oder freien Nachempfindung in den USA wie die Getty-Villa in Malibu oder „Caesars Palace“ in Las Vegas runden das Spektrum ab. R.s von Purismus freie Entscheidung, als Beispiel der vollsynthetischen Tourismus-Antiken den „Europa-Park Rust“ zu behandeln (v.a. 192-96), ist schon dadurch gerechtfertigt, daß Kulturindustrie und Kommunalpolitik selbst die Unterschiede zum Original verwischen. Bis vor kurzem führte in Aldenhoven bei Aachen ein braunes Hinweisschild, wie es sonst auf antike Überreste verweist, an die Stelle des 2010 aufgegebenen Projekts „Römer-Park“, einer „Multi-Themen-Freizeitanlage“ aus gesamteuropäischen Zitatensamt „Colosseum“ für 3000 Zuschauer (zu besichtigen unter <http://www.roemer-park.com>; letzter Zugriff 19.11.2012). – Wohl aus methodischen Gründen fehlt die Filmarchitektur; gerade angesichts der wiederholt erwähnten Prägung des Antiken-Monumentalfilms auf die Besuchererwartungen an Rekonstruktionen ist das bedauerlich. Besonderes Augenmerk verdient hätte der Nachbau des Forum Romanum für Anthony Manns *The Fall of the Roman Empire* (*Der Untergang des Römischen Reiches*), der als permanente Attraktion im spanischen Las Matas bei Las Rozas de Madrid entstand und in der kurzen Zeit bis zum Bankrott Samuel Bronstons 1964/65 sowohl touristisch als auch für

verschiedene Lehrfilme genutzt wurde – mit prononciertem Anspruch auf besondere Originaltreue. (Greifbar sind sie u.a. in der Ausgabe Koch Media DVM 20026D; 2 DVDs mit Bonusmaterial. Vgl. zuletzt Judith und Karsten Ley, *Cinocittà aeterna*. Lebensdauer und Wandlungen des antiken Rom im Film. *Archimaera* 4 (2011), 141-164; dort 150-152 mit Lit.). – Die Abfolge der Einzelkapitel wirkt nicht immer ganz schlüssig – was teils an der im Inhaltsverzeichnis gestifteten Verwirrung liegt. Hier sollen drei Druckfarben verschiedene Genres abgrenzen: Individuelle Fallstudien erscheinen schwarz gedruckt, eher systematisch verführende Abschnitte in blau, während außer dem Mantelteil des Buches auch noch auch eine Dreiergruppe – wohl eigentlich ‚blau‘ gedachter – Kapitel rot hervorgehoben sind. Noch dazu ist mindestens das Kapitel über „Archäologische Rekonstruktionen“ (113-122) irrig unter die ‚schwarzen‘ geraten. – Schon die Einleitung arbeitet die unvermeidlichen Aporien der Rekonstruktion heraus. Fast immer scheitern exakte Kopien bereits am konservatorischen Abstandsgebot zum Befund; fast flächendeckend begegnet dennoch der Anspruch, originaler zu wirken als das Original. Schon hier klingt ein Dauerthema des Bandes an, die Sehnsucht nach Authentizität und hinreichend vollständigem Wissen, die sich in der zeitlosen Gewißheit äußert, nun aber endlich – dem aktuell erreichten Fortschritt sei Dank – ein ‚echtes‘ römisches Gebäude wiedererweckt zu haben. R. legt dabei den hermeneutischen Zirkel aus Erlebniswunsch und gebauter Annäherung an die Antike in erfreulich klarer Weise offen: „Die Verbindung zwischen Konzeption und Rezeption der Rekonstruktion ist kaum zu überprüfen.“ (12) Vorweggenommenes Fazit des Bandes ist die Funktion solcher Bauten als Antwort auf „ein Bedürfnis oder wenigstens eine Bereitschaft zur Grenzüberschreitung“ (17), die sich als Versuch einer ‚Zeitreise‘ oder gar als – stark mißbilligter – eskapistischer Wunsch äußere. – Der Goldstandard ist für R. angesichts des Erhaltungszustandes römischer Reste im deutschsprachigen Raum die Archäologische Rekonstruktion, für die sie „bis in die Details Genauigkeit der Ausführung nach historischem Vorbild“ verlangt (115) – bedeutet das ‚nur‘ zeittypische Materialien oder auch den Verzicht auf moderne Bearbeitungstechniken? Gerade im Detail lauert ja das von ihr mustergültig aufgezeigte Dilemma, daß man desto konsequenter rekonstruieren kann, je weniger Originalsubstanz übrigbleibt (85). Die unfreiwillige Komik, wenn eine gebaute Illusion buchstäblich bröckelt (Beispiele 115f.), besitzt aber vielleicht sogar didaktischen Eigenwert, und methodisch kollidiert der Wunsch nach ‚echter‘ Bauweise ein wenig mit R.s Distanz zur Vorspiegelung des Authentischen. – Warm empfohlen wird – auch mit Blick auf die Kosten – der Weg der „abstrakten Rekonstruktion“ (197-204), des Erlebarmachens von Grundflächen und Bauvolumina durch architektonisches Andeuten und Nachzeichnen ohne Ehrgeiz zur Kopie. In der Tat zwingt ein solches Verfahren die Konzipierenden zur Entwicklung einer Ästhetik, die sich als neuzeitlich zu erkennen gibt, aber dem Originalbefund unterordnet, und schafft mitdenkende, Distanzen erlebende Besucher. Übertragbare Rezepte, etwa wie eine Abstraktform der berühmten Dreisäulenecke (scharfblickend zu ihr S. 46f., 79) scheiden aus, erforderlich ist ein maßgeschneidertes – und insofern kostspieliges – Eingehen auf jeden Einzelfall. – Neben vielen Höhepunkten wie der durchdachten, lebendig-ansprechenden Entwicklungs- und Konzeptgeschichte *en miniature* zu den Archäologischen Parks in Xanten, Kempten und Carnuntum (133-142; für eine Neuauflage wäre Glanum ein lohnendes Vergleichsobjekt) treten Passagen hervor, die Wege und Abwege der Rekonstruktion beschreiben. Am in Augusta Raurica verfolgten Konzept, den Idealtypus eines römischen Hauses vorzuführen (103-108), wird konfliktfreudig Kritik geübt – und schimmern Feindbilder durch, wenn die „museumspädagogische Bespielung“ des Parkgeländes angeprangert wird (107 vgl. 127). Die mit Playmobil-Figuren nachgestellte Legion im Römermuseum Haltern solle „mit vertrauter Kinderzimmerästhetik das römische Militär verniedlichen“ (64); eine ironische Brechung zumindest

zu erwägen wäre nicht mehr als fair gewesen. – In solchen Wertungen erscheint das Publikum – ein Wesen, das ebenso störrisch sein kann wie die zuständigen Experten – mitunter als naiv, anfällig und schutzbedürftig; das erklärt den durchgängigen Wunsch R.s nach Verfremdungseffekten und ‚Entzauberung‘, der frontal mit dem Besucherwunsch nach ‚Erleben‘ und Eintauchen kollidiert. Staunen spricht aus der Diagnose des überproportionalen Interesses an Bädern und Badekultur (128-132) – das Schlagwort „Dekadenz“ verdeckt eher die von R. herausgearbeiteten Gesichtspunkte, nämlich Interesse an der komplexen, aber transparenten Gebäudetechnik und ein Empfinden von ‚Seelenverwandtschaft‘ der Wellness-Kultur der Gegenwart (wohlig, genußvoll, moderat körperbetont) mit antiken Thermenbesuchern. – Assoziativ und anregend fallen die Betrachtungen zu Religion als ‚Nutzungsform‘ von Rekonstruktionen aus (89-93). Etwas mehr Sortierarbeit wäre hier nötig: Die S. 91 abgebildeten Mitglieder von „Nova Roma“ verstehen sich als Religionsgemeinschaft, die pagane Riten vollzieht, nicht nur „darstellt“ (93) – übrigens ein weiterer Fall von radikaler ‚Rekonstruktion‘, die Anspruch auf funktionsfähige ‚Echtheit‘ erhebt. Wieder anders steht es mit New-Age-Religiosität im Umkreis der Matronenheiligtümer (93), die sich nicht auf Matriarchatskulte beschränkt, sondern auch unspezifisch ‚Orten der Kraft‘ gilt. Der Umgang mit Zugangswünschen solcher Alternativreligionen dürfte künftig öfter zur Herausforderung werden. Was, wenn eine neopagane Gruppe Nutzungsrechte im (inaugurierten) Areal des Xantener Hafentempels fordert? – Besorgte Seitenblicke gelten den Nebenwirkungen der *Living History*, wenn Neo-Legionäre sich als Inseln der Detailliertheit „zwischen den kargen Architekturmodellen“ (186), Produkten wissenschaftlicher Vorsicht (und schmaler Geldbeutel) bewegen. Personen, die exzellentes Wissen über die Mühen der Pflege und des Tragens von Segmentpanzern besitzen – beispielsweise aber nicht die ‚echten‘ abgeschliffenen Zähne vom Mehlkonsum aus Handmühlen haben – geraten auch dann, wenn sie sich selber nicht mit Römern verwechseln, ganz ohne eigenes Zutun in die Rolle von Zeitzeugen. Sie sind selbsterklärend und interaktiv, nehmen keine (auf den ersten Blick wahrnehmbare) Lehrerposition ein und setzen bei den Fragenden kein gut sortiertes Expertenwissen voraus. – Diese durchaus attraktiven Züge teilen sie mit virtuellen Architekturmodellen, deren Wichtigkeit dramatisch steigt – ein guter Grund, weswegen R sie nachwortartig zum Abschluß des Bandes behandelt. Die Lösung ihres Rätsels, was einen Parkbesucher gebannt auf das Display seines Mobiltelefons starren läßt (207), liegt im Anspruch der selbstbewußten Gegenwart, sich intuitiv auf eigene Faust in das nötige Wissen hineintasten zu können, so flüchtig oder vertieft man will. Natürlich ist der ‚freie‘ Zugriff auf hinterlegte Daten aller Art geplant und eingehegt, nur wird er als Wahlfreiheit und Nicht-Bevormundung wahrgenommen... anders als die leichter erkennbaren Fingerzeige von Spezialisten. Dieser Gedanke hätte sich gut mit R.s Beobachtungen zum Reiz des Rom-Stadtmodells von Italo Gismondi verbinden lassen (61), die sie hellsehtig an den Immersionscharakter der Virtuellen Realität und des jüngst wiederbelebten Panoramabildes anbindet (210-212) – beworben wurden die Panoramen der Firma Asisi als eine Mischung aus digitaler Spitzentechnologie, handwerklich-wissenschaftlicher Detailtiefe, Dramatik und Einmaligkeit. – Der Umbruch für die Rekonstruktionspraxis generell ist absehbar – schon weil das Programmieren einer Gebäudesimulation geringere Startkosten verursacht als ein physischer Aufbau und nicht länger die museumsseitige Wiedergabe voraussetzt. Ein Mobiltelefon der letzten Generation bildet beinahe postkartengroß ab, der bei R. noch nicht erwähnte Tablet-PC überschreitet dieses Format deutlich. Am Horizont stehen in der offenen Landschaft begehbare 3D-Modelle, deren virtuelle Detailtreue nur noch durch den Programmieraufwand, die Übertragungsraten und die Verfügbarkeit geeigneter Videobrillen begrenzt wäre. Der Anreiz wird stetig wachsen, in eine solche – zum multimedialen Tourismus der Zukunft voll kompatibel – Ausstattung zu

investieren. Für die handfesteren Formen bedeutet das nicht das Aus, wohl aber einen spürbaren Bedeutungsverlust; womöglich wird man das Schaffen physischer Rekonstruktionen stärker eventartig inszenieren müssen. – Nachteilig wirken fortlaufende Schäden am Text, der nicht hinreichend lektoriert ist (bis hin zu Satzbrüchen S. 77 und 120; S. 108 fehlt ein Verweis auf S. 198); unter den wenigen sinnstellenden Fehlern ist „Feldgrotte“ für die Kleine Feldhofer Grotte als Fundort des Typexemplars des Neandertalers (202). Mitunter zu lakonisch ist das Register, in dem man Ortsangaben nur über einzelne Gebäudetypen erreicht und „ff.“ statt exakter Seitenumfänge liest; für die virtuellen Rekonstruktionen fehlt eine Sammelrubrik ganz. Aus wissenschaftshistorischen Gründen schmerzt, daß auf ein Personenverzeichnis völlig verzichtet wurde. Die Wortform „Anastilosis“ ist fachlich gut etabliert, doch zumindest einmal von Anastylose zu sprechen (oder die Wahl zu erklären) hätte die privat – oder kulturpolitisch – interessierten Leser, die dem Band herzlich zu wünschen sind, ebenso ‚mitnehmen‘ können wie die Entscheidung, das kurze Glossar dieser vielseitigen, an Denkanstößen reichen Publikation nicht hinter den Bildnachweisen zu verstecken. Jörg FÜNDLING.

Marco ROCCO, *L'esercito romano tardoantico. Persistenze e cesure dai Severi a Teodosio I*, (Studi e progetti), Limena, libreriauniversitaria.it edizioni, 2012, 683 pp., ISBN 978-88-6292-230-2.

For a long time, the history of the Roman army during the Late Empire remained somewhat marginal in the interest of scholars, although many of them made attempts to analyse selected problems concerning the subject. This does not alter the fact that until recently, despite its age, Robert Grosse's 1920 book (*Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung*, Berlin) was one of the most important works on the subject. At least several reasons can be identified for this state of affairs. The most important of these is the lack of surviving sources, as well as their random nature, which has led the credibility of the information especially in written sources to be doubted. Repeated analyses and interpretations of these texts by several generations of researchers (historians, philologists and archaeologists) interested in this era have given us a better understanding of its historical, economic, social and military realities. We also have access to a larger amount of epigraphical and archaeological evidence, which has enriched our knowledge of Roman military science in the period of the Late Empire considerably. It is these circumstances that have led to the publication in the last decade or two of at least several volumes of collected studies or monographs on the history of the Roman army in the period in question (Cf. M.J. Nicasie, *Twilight of Empire. The Roman Army from the Reign of Diocletian until the Battle of Adrianople*, Amsterdam, 1998; Y. Le Bohec/C. Wolff (eds.), *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}. Actes du Congrès de Lyon (12-14 septembre 2002)*, Paris, 2004. Y. Le Bohec, *L'armée romaine sous le Bas-Empire*, Paris, 2006; A.S. Lewin/P. Pellegrini (eds.), *The Late Roman Army in the East from Diocletian to the Arab Conquest. Proceedings of a Colloquium held at Potenza, Acerenza and Matera, Italy (May 2005)*, Oxford, 2007). Marco Rocco's book is an addition to their number. – Rocco's interest in the history of the army during the Late Empire has been expressed in several articles. This book is a summary of the results of the research in his doctorate, prepared and defended at the University of Padua. This research concerned the development of the organisational structures of the Roman army in the period from Septimius Severus to Theodosius I. This chronological framework is somewhat unusual. The authors of most previous works have begun their analyses from the military reforms of Emperor Diocletian or Constantine the Great. According to the author, it was the military reforms of Septimius Severus

and the proclamation of the *Constitutio Antoniniana* in 212 CE that brought about and determined the profound changes in the organisation of the Roman army, giving it a new countenance that was entirely different from the one it had had since the times of Emperor Augustus. The choice of the closing point is also unusual. It is justified by the division of the Roman Empire into an eastern and western part during the rule of Theodosius I in 395 CE, which led the institutions and structures of the two parts to develop independently from one another. The author restricts his study to land forces. He justifies the exclusion of naval forces by the lack of sources as well as the fact that the organisational structure of this part of the armed forces was entirely different (pp. 9-11). The subject of Rocco's study is the transformations in the organisational structures and change in the character of the tasks and role of the various formations that comprised the land forces taking place during the period in question, seen from the angle of the political, military and social factors that determined them (pp. 24-26). – The book comprises four large chapters – owing to its size, the extensive conclusion (“La conclusione di un percorso. Teodosio I e l'emergenza di fine IV secolo (378-395 d.C.)”, pp. 509-542) could also be described as such – as well as the “Riepiogo tematico” (pp. 243-266) and appendix (“La percezione delle identità etniche barbariche tra antico e tardoantico”, pp. 567-595). Each of the chapters is devoted to a specific chronological section and constitutes a closed whole, which from the reader's viewpoint can be seen as a major plus. The chapters are all constructed in a clear and logical way. The key issues for each period are analysed in separate sub-chapters, meaning that it is easy to find the necessary information. It is worth using the construction of Chapter 1 – “Mutamenti dell'esercito Romano tra i Severi e la fine del III sec. d.C. e situazione all'avvento di Diocleziano” (pp. 29-135) – to illustrate this manner of presentation. Five subchapters make up this chapter: 1. “La *Constitutio Antoniniana* (212 d.C.) dettata dai problemi dell'esercito e permessa di futuri sviluppi”; 2. “La nascita degli eserciti mobili permanenti e il rinnovamento degli alti comandi: dinamiche socio-politiche da Settimio Severo a Carino”; 3. “La nuova strategia di emergenza: evoluzione degli apparati difensivi e innovazioni autonome dell'imperium Galliarum”; 4. “Distribuzione di legiones e auxilia e numero degli effettivi all'avvento di Diocleziano”; 5. “La ‘rivoluzione’ culturale, la trasformazione dell'equipaggiamento e l'evoluzione tattica”. The author thoroughly presents here questions concerning the changes that took place in the 3rd century CE in the organisational structure of the Roman army and in its social countenance brought about by Emperor Caracalla's proclamation of the so-called *Constitutio Antoniniana* (212 CE) and the process, taking place from the time of Septimius Severus onwards, of elimination of senators from the command. He devotes much space to the issues of defence of the empire's borders during the crisis of the central state institutions, the dislocation of auxiliary legions and units, and the numerical strength of the army as well as the munitions and changes visible in the tactics of infantry and cavalry units. Since it would take up too much space to discuss the contents of each of the chapters, to give an idea of the contents of the various chapters it is worth giving their titles: Chapter 2: “Diocleziano e i tetrarchi: l'esercito tra conservazione e rinnovamento (284-306 d.C.)” (pp. 137-262); Chapter 3: “L'esaurimento della Tetrarchia e le riforme di Costantino (306-337 d.C.)” (pp. 263-386); Chapter 4: “Dai Costantinidi ad Adrianopoli (337-378 d.C.)” (pp. 387-508). The presentation of the problems analysed in each chapter is based on a similar formula, which makes it easier to search for the parallels and similarities that go with the separate phases, and in particular is ideal for a detailed examination of Roman military science in all its various aspects throughout the period in question. – This last aspect should be clearly emphasised. Rocco's book is the first attempt of its kind at a critical and systematic summary of knowledge on the organisation of the Roman empire during the Late Empire. The

author refers to the findings of his predecessors, appreciating the contribution they have made but not afraid to criticise their conclusions and suggest new ones. Many of his critical remarks are based on the way in which earlier scholars determined the size of the Roman army and its various units. Without doubt, many readers will also be interested in the author's comments regarding the contentious issue of Romans' perception of ethnicity in the era in question (see pp. 567-595). It is difficult in a few sentences to identify all the new observations, opinions and interpretations that can be found in this book. Without excessive exaggeration, we can state that Rocco's work should be compulsory reading for everyone interested in Roman military science. This does not mean that it is perfect in every respect. The book's value comes from the large number of facts collected by the author and the way they are presented, his excellent grasp of sources and the huge subject literature and sheer number of new conclusions and interpretations which he offers. Some of these may in future be subjected to criticism. It may also happen that we will look somewhat differently at some of them if new sources makes it possible to question their correctness (as is the case with Septimius Severus' legislation on soldiers' marriages) (See W. Eck, *Septimius Severus und die Soldaten. Das Problem der Soldatenehe und ein neues Auxiliardiplom* in B. Onken, D. Rhode (eds.), „in omni historia curiosus“. *Studien zur Geschichte von der Antike bis zur Neuzeit. Festschrift für H. Schneider zum 65. Geburtstag*, Wiesbaden, 2011, 63-77). None the less, it is hard to imagine that the conclusions resulting from such cases would cause significant distortions to the picture of Roman military science in the 3rd-5th centuries CE painted by the author. – To conclude, we should note that in spite of the impressive size of the book and each of the chapters in themselves, it is relatively easy for the reader to find the relevant information. Every chapter is closed by a concise summary, while a synthesis of all conclusions is provided in "Riepilogo tematico" (pp. 243-266). Edward DABROWA.

Florian SARRESTE, *La sidérurgie antique dans le Bas-Maine*, voir: Claudia GIARDINO.

Pedro Manuel SUÁREZ MARTÍNEZ, *Catégories grammaticales, systèmes grammaticaux et autres questions de linguistique latine*, Hildesheim/Zurich/New York, G. Olms, 2012-09-29 (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien, 42), 21 × 15 cm, XXIV-433 p., 68 €, ISBN 978-3-487-14778-9.

M. Suárez Martínez annonce un projet ambitieux (trop, sans doute), et personnel : « Au nom de l'originalité de tout ce que je dis, je me suis permis de renvoyer le lecteur à mes travaux précédents où il trouvera des explications précises et détaillées d'idées – aussi les miennes – qui sont ici mentionnées au passage » (p. XV). Cependant, il nous prévient qu'il s'agit d'un essai, d'un ensemble de réflexions et d'opinions personnelles qu'il s'est forgées à la lecture de la bibliographie ou qu'il a tirées de sa pratique et de son expérience de l'enseignement. – L'ouvrage comprend trois parties, « Philologie et linguistique », « Catégories grammaticales et systèmes grammaticaux », « Fonctionnalisme et relations syntaxiques ». La répartition des contributions entre les deux dernières parties est parfois un peu arbitraire ; le datif p. ex. pourrait être traité dans la deuxième partie. Nous avouons avoir assez souvent de la peine à suivre les raisonnements généralement complexes de l'auteur, qui embrasse de vastes domaines de la linguistique, et s'attaque à nombre des *quaestiones maxime uexatae* de la linguistique latine : le datif, les voix, le passif impersonnel, les pronoms personnels, les indéfinis. – Ce qui, malheureusement, heurte d'emblée le lecteur dont le français est la langue maternelle, c'est la fort mauvaise qualité de la traduction, dont l'auteur n'est pas responsable. « La traduction fut [pour la traductrice] un véritable cauchemar », écrit l'auteur. Le résultat l'est

aussi pour le lecteur, et on ne peut que le déplorer. Nous éviterons un florilège aussi inutile qu'humiliant. Certaines expressions sont même peu compréhensibles, et, si un lecteur francophone versé dans la matière peut (généralement, mais il reste parfois pantois) mentalement rétablir la situation, un non-francophone risque souvent d'être fort perplexe, et c'est un euphémisme. – Pour le passif, malgré des divergences de détail entre les auteurs, on est plutôt d'accord pour reconnaître que la passivation sert essentiellement à escamoter l'agent et à réduire la valence du verbe, et à mettre en vedette l'ancien complément promu au rang de sujet (est-ce d'ailleurs une « promotion »...). – S'agissant du datif, nous avouons avoir quelque peine à suivre le raisonnement de l'auteur. Sans doute le datif a-t-il une place à part parmi les cas, l'auteur n'est pas le premier à le reconnaître (mais nous éviterons de parler de « système des cas »). Cela étant, nous saisissons difficilement la notion d'« indépendance » censée caractériser ce cas : « comparait (sic, pour apparaît) au datif le complément que l'on désire présenter comme externe au verbe ». Pourquoi se perdre encore dans la quête illusoire de la *Grundbedeutung* d'un cas, alors qu'on sait que cela n'existe pas ? Quant à ce qu'affirme l'auteur à propos du *dativus iudicantis* [dit traditionnellement « datif de relation » ou, mieux, datif du « bénéficiaire cognitif » (celui pour qui l'énoncé a valeur de vérité), par opposition au bénéficiaire objectif. « On emploie le datif comme datif de *relation*, pour désigner la personne *par rapport à laquelle* une affirmation est vraie. » Riemann, *Syntaxe latine*, 5^e éd., 1908, p. 95.)] que « l'essentiel pour lui [ce datif] est d'être un vrai datif objet indirect dans une construction possessive avec *sum* » nous laisse pour le moins perplexe. – Que « le fonctionnalisme d'Alarcos octroie au verbe la capacité d'être le noyau et l'unique protagoniste de la proposition » (p. 383) est redevable à Tesnière et à ses *Éléments de syntaxe structurale* (posthumes). Cette conception est assez valable pour les langues indo-européennes, mais ne peut être généralisée. – Nous ne voyons pas toujours l'intérêt des longs exposés sinueux et tortueux qui ne débouchent pas vraiment sur des nouveautés véritables. Ainsi en va-t-il des nombreuses pages consacrées à l'emploi du « réfléchi indirect ». La règle habituelle du thème latin, à savoir que le « réfléchi indirect » renvoie à l'auteur des propos, reste l'une des moins mauvaises solutions. Les langues fonctionnant selon l'usage, on ne peut évidemment formuler une « règle » ayant la rigueur d'une règle mathématique. – Que signifie « le grammatical » dans le titre *Le grammatical des systèmes grammaticaux* (p. 252) ? – En revanche, nous ne pouvons qu'abonder dans le sens des amers constats de l'auteur sur la situation présente des « humanités » et des études classiques dans le monde actuel. Il est clair que la pensée humaniste, qui plonge ses racines dans la culture gréco-latine, n'est plus la référence des « élites » qui gouvernent le monde !

Jean-Paul BRACHET.

Richard TARRANT, *Virgil. Aeneid. Book XII* edited by R. T., Cambridge, Cambridge University Press, 2012 (Cambridge Greek and Latin Classics), 22 × 14 cm, X-363 p., 2 fig., ISBN 978-0-521-31363-6.

Si può dire che l'atteso volume di Richard Tarrant, confezionato secondo i ben collaudati standard dei "Gialloverdi", fornisca ora uno strumento prezioso ai lettori di Virgilio e, in genere, di poesia latina. Quel che sorprende, anche alla più rapida lettura, è che il volume condivida con il testo commentato due peculiarità tra loro apparentemente inconciliabili: agile, essenziale, incapace di suscitare sazietà nel lettore, è al tempo stesso piuttosto ragguardevole per quantità (più di 250 le pagine del solo commento — pagine, per altro, piuttosto fitte). L'avvicinarsi della conclusione permette al poeta, come al suo commentatore, di trattenerne il lettore ancora a lungo, per un'ultima, decisiva peripezia. E così il lettore, tenuto in tensione dall'approssimarsi della "fine"

(richiamata, questa, anche attraverso una scelta lessicale finemente allusiva, come più volte osservato da R. T.: ad es. p. 255 ad 653 *in te suprema salus*), quasi non si accorge che il libro che ha sotto gli occhi è in realtà il più lungo del poema. Come scrive lo stesso R. T. nell'apertura dell'introduzione: «Book 12 is the longest book of the *Aeneid*, but also one of the most highly concentrated» (p. 1). – Non v'è dubbio che il commentatore abbia saputo ben seguire il suo poeta negli stratagemmi narrativi che rendono il libro XII così appassionante, primo tra tutti il tema del “rinvio” (pp. 3-4). Concludere il proprio poema, e al contempo misurarsi con il modo in cui già si concludeva l'*Iliade*, è l'ultima prova per il Virgilio epico, essa stessa motivo di interesse per il lettore. Questo, insomma, è l'*extremus labor* dell'*Eneide*, per riutilizzare la definizione che il giovane Virgilio aveva dato dell'ultima egloga (a prescindere, naturalmente, da qualunque reale cronologia compositiva), e anzi questa è forse l'“ultima” prova in assoluto di Virgilio poeta, se si deve dar credito alla tradizione biografica, secondo cui egli intendesse dedicarsi in seguito agli studi filosofici. Se dopo la morte di Ettore l'*Iliade* finiva, mentre la guerra era ancora lungi dal risolversi, se l'*Iliade* si concludeva con l'incontro tra il vecchio padre Priamo e Achille, seguito da un ulteriore allentamento della tensione dato dai riti funebri per Ettore, Virgilio ha condensato nel suo finale sia la morte dell'antagonista, sia la fine della guerra, sia anche (con profondissima intuizione) il tema della paternità: non più l'anziano Priamo che fa impietosire lo stesso uccisore del figlio, ma il ricordo del *puer* Pallante (e con lui, implicitamente, del vecchio padre Evandro), che fa scattare l'ira di Enea. Di qui la focalizzazione drammatica sul balteo, che si impone come un'epifania all'attenzione di Enea e del lettore nei vv. 941-944 (e un *balteus* ad inizio verso, come in 942, era già apparso, in un contesto di forte enfasi sulla giovinezza dell'ucciso, nel v. 274, quasi che l'orchestratore Virgilio avesse voluto provare in anticipo la “nota” che sarà decisiva nel finale). All'immaginazione del lettore è lasciato di prevedere che Enea, come Achille, restituirà il cadavere dell'ucciso: un'immaginazione che Virgilio sa opportunamente stimolare con le parole di Turno nei vv. 935-936 e nel v. 938 *ulterius ne tende odiis* (si veda in proposito p. 333 ad loc.). Ma manca all'*Eneide* un momento consolatorio che chiuda, come nell'*Iliade*, la vicenda. – Per cogliere e spiegare tutta la complessità del testo virgiliano, con i suoi effetti di estrema intensità drammatica, la finezza interpretativa di R. T. si rivela strumento prezioso, oseremmo dire indispensabile. Il commentatore segue fedelmente il poeta, che in questo suo “ultimo” libro sembra voler chiamare a raccolta non pochi tra i temi del proprio articolato repertorio: non solo suggestioni e confronti interni dai precedenti undici libri del poema epico, ma anche accenni e richiami alle due precedenti opere rustiche – quasi fossero note e accordi delle passate esperienze poetiche che si riaffacciano adesso per dare l'addio al lettore. Così, R. T. ha probabilmente ragione di osservare, non senza qualche cautela, che la similitudine con il leone “cartaginese”, cui viene paragonato Turno ad apertura di libro, ridesta la memoria del IV libro e della sua infelice protagonista (spec. p. 86, al v. 4 *Poenorum...in aruis*; si può anche aggiungere che in *ecl.* 5, 27, i leoni “punici” figurano in contesto luttuoso): una memoria non certo incoraggiante per il giovane guerriero che dovrà affrontare la sua più difficile prova. Così nel v. 595 *regina* fa risuonare tragicamente il ricordo della Didone di 4, 586 (p. 242 ad loc.): si tratta dell'ultima occorrenza nel libro XII per Amata viva (cfr. poi 659-660), così come 4, 586, era l'ultima occorrenza del termine nel libro IV. Nel v. 739 *postquam arma dei ad Volcania uentum est* risuona di amara ironia anche per effetto della ripresa, con variazione nel costruito (sul quale p. 278 ad loc.), di 9, 148-149 *non armis mihi Volcani...Iest opus in Teucros*. Nei vv. 587-592 il lettore ritrova invece il grande tema conclusivo delle *Georgiche*, quello delle api che, come R. T. osserva, si era già presentato nel libro I del poema, quasi, vorremmo dire, “a cornice” (1, 430-436; lo stesso R. T. osserva che il confronto con *Aen.* 1 è il più rilevante per *Aen.* 12, rispetto

a 6, 707-709 e 7, 64-67 [si noti, anche qui, fine della prima parte del poema, inizio della seconda]: cfr. p. 240 ad loc.). Ancora al mondo georgico rinvia nei vv. 715-722 la similitudine dei tori e forse, si può aggiungere, da personaggio “georgico” e italico si comporta lo stesso Turno, che nei vv. 777-779 appare pio nei confronti di Fauno e Terra, dèi indubbiamente agresti (il celebre *georg.* 2, 493-494), mentre al Giove di *georg.* 1 rinvia il Giove della scena finale, accanto al cui trono stanno le *Dirae* (849), doloroso stimolo per gli “infelici mortali” (e R. T. non manca di valorizzare il confronto tra il v. 850 e *georg.* 1, 123, pur facendo osservare le differenze: p. 308 ad loc.). Delle *Bucoliche* tornano, nel momento dell’incontro tra Lulo ed Enea risanato, suggestioni della solenne (ed “epica”) *ecl.* 4 (cfr. p. 204, ad 438), ma anche nell’episodio della misteriosa *dictamnus* (o *dictamnium*) cretese, colta da Venere, si attivano per un istante immagini floreali che rimandano ad un tema assai tipico delle *Bucoliche*, specialmente nell’ecloga di Coridone (cfr. soprattutto 413-414 *puberibus...foliis et flore comantem/purpureo*). – Ad una tale raffinatezza esegetica, che mette in condizione il lettore di entrare in profondità nel testo virgiliano, R. T. unisce con generosità annotazioni di stilistica poetica (ai vari livelli, soprattutto, della scelta lessicale, della sintassi, della tecnica metrica), che rendono il commento prezioso non soltanto per gli specialisti, che vi troveranno analisi efficaci e convincenti, ma anche per chi si avvicina per la prima volta, o quasi, allo studio della lingua poetica latina; per dare qualche esempio ricordiamo, tra le tante annotazioni, quella al v. 45 *diuidit* (p. 98: la conclusione del discorso diretto ad inizio verso); al v. 46 *flectitur* (p. 99: un tipo di enjambement particolarmente caro a Virgilio); al v. 219 *adiuuat* (p. 147; un rapido ma utile accenno ad una caratteristica tipica della lingua latina). È raro che si abbia la sensazione di qualche eccesso didattico, come nel caso di *metire* (360, p. 180 ad loc.), comunque ben comprensibile in un’edizione che è (anche — ma non soltanto!) «designed for upper-level undergraduates and graduate students» (come recita la quarta di copertina). Notevole l’impegno del commentatore, che si sforza di rendere agevole la lettura dei propri lemmi non soltanto grazie all’elegante stringatezza che gli è consueta, ma anche spesso parafrasando (o traducendo) parole che appartengono all’uso tecnico della filologia classica, non senza talvolta il ricorso ad immagini di forte evidenza per il lettore contemporaneo (ad es. p. 157, ad vv. 270-276: «split-screen image»). Per la loro utilità sono da ricordare anche le pp. 37-42 dell’introduzione, dove trovano efficace sintesi le nozioni di metrica disseminate nel commento (ad esempio p. 89 ad 13 *pater*, sull’allungamento in arsi). Non si può non essere d’accordo sulla necessità, dichiarata da R. T., che lettori e interpreti della poesia latina approfondiscano le loro conoscenze metriche (tanto più considerati quanti utili e accessibili strumenti siano attualmente a disposizione) e forse non ci inganniamo a percepire qualche lieve ironia nel modo, così scopertamente elementare, ma memorabile, con cui R. T. introduce l’argomento: “Virgil’s hexameter, like all metres of classical Latin poetry, is quantitative; that is, it is based on the distribution of long and short syllables in the words comprising a given line of verse” (p. 37); ma pure, in questa frase così semplice, si coglie il concetto di «distribution... in the words», cioè l’aspetto, tanto fondamentale quanto trascurato, della cosiddetta “*métrique verbale*”. – Nell’enorme bibliografia virgiliana R. T. si muove con maestria, mostrando un’ampiezza di letture esemplarmente priva di preconcetti, che gli permette di scegliere quanto di più utile anche in lavori meno noti o, comunque, meno frequentati. Il lettore ne trae così la sensazione di inserirsi in una tradizione esegetica viva e vivace, che inizia con la filologia virgiliana di età augustea, prosegue con Servio, passa per i grandi commenti d’età moderna, da La Cerda a Conington-Nettleship (per gli addetti ai lavori, R. T. riesce a scovare alcuni tra i pochi luoghi in cui C.-N. mancano di persuadere, o suscitano qualche dubbio: ad es. p. 133 ai vv. 162-163; p. 150 al v. 234), e giunge al commento al libro XII di A. Traina, Torino

1997 (2004², sul quale cfr. p. 43). Ma le pagine di R. T. sono anche ricche di rinvii, sempre attentamente calibrati, ad articoli o volumi che siano parsi, su punti specifici, dare contributi utili all'esegeta. Assai cospicuo, per altro, l'impiego di bibliografia in lingua diversa dall'inglese, e in particolare in lingua italiana: in proposito, però, si nota l'assenza di M. Bettini, *Turno e la rondine nera*, «QUCC» 30, 1988, pp. 7-24 (ristampato in *Le orecchie di Hermes*, Torino 2000, pp. 125-143, non ricompreso nella trad. inglese *The Ears of Hermes*, Columbus 2011). Riguardo al testo, cui sono dedicate le pp. 45-51 (preziosa sintesi di filologia virgiliana), l'apparato critico consiste in una «synthesis of information from Mynors, Conte and Geymonat» (p. 48) e le scelte testuali di R. T., sia quando si accordano con quelle dei predecessori (in particolare con G. B. Conte, come si può vedere dal conspectus a p. 48), sia quando divergono, sono sempre tali da stimolare la discussione e quindi far progredire le nostre conoscenze. Del resto, annotazioni filologiche, anche di interesse più generale, spesseggiano nel corso del commento (basti ricordarne un esempio: p. 99, ad 46 *aegrescitque medendo*). – La misura esemplare tra essenzialità dell'esegesi e discussione della bibliografia è ben osservabile già nella pur densa introduzione cui più volte abbiamo fatto riferimento, dove figurano i temi fondamentali del libro. La dibattuta questione sollevata dalla morte di Turno (il pio Enea avrebbe dovuto risparmiarne la vita?) viene opportunamente relativizzata all'interno del più ampio scenario in cui si muove il poeta epico. Anche per questo aspetto si può dire che il commentatore segue le orme di Virgilio, che si trovò ad operare una potente sintesi tra modello omerico, storia e leggenda di Roma, motivazione ideologica, mito fondativo, contesto augusteo. Ciò non toglie che dall'esegesi di R. T. Turno risulti in tutta la sua coinvolgente complessità di “eroe imperfetto” o “eroe fragile”, un archetipo, si direbbe, della poesia epica nelle letterature romanze e moderne, e non solo — giovane guerriero così umanamente preda di entusiasmi e angosce, destinato alla sconfitta e pure parte di un moto profondo che porta all'inizio di una nuova, complessa civiltà (una civiltà destinata ad includere il fratricidio tra i propri miti originari). Questo anche perché R. T. è assai attento nel valorizzare la geniale intuizione di Virgilio, che ha saputo collocare il suo Turno in una intensa dialettica tra i contrapposti modelli di Achille e di Ettore. Principale antagonista del troiano Enea, nei suoi momenti di forza Turno sembra davvero essere un *alius Achilles*: tale egli appare ancora, nel pieno dell'ira, ai vv. 101-102, dove il dettaglio delle *scintillae*, che sprizzano *toto...ab ore*, potrebbe voler variare e attenuare, ma non del tutto eliminare, l'audacia poetica che alcuni antichi esegeti percepivano in *Il.* 19, 365-366 (e che a taluni sembrava “ridicola”; cfr. schol. ad T 365-368, IV, p. 640 Erbse; R. T. p. 117 ad 102). Ma nel corso del libro Turno finisce per assimilarsi ad Ettore, difensore della propria città assediata (e consapevole di una fine pressoché certa); cfr. ad es. p. 253 ad 644; si veda inoltre l'indice, p. 360, s. v. *Turnus as new Hector*. Il momento in cui forse più drammaticamente si osserva una tale virata nel personaggio, e nel racconto, si ha quando Enea, per effetto dell'intervento di Venere (vv. 554-559), si volge d'improvviso contro la città di Latino: è, questo, un potente cambio di scenario che rilancia, si direbbe in extremis, l'interesse narrativo della vicenda. E qui, forse sorprendentemente, Turno sperimenta una parziale assimilazione, oltre che con Ettore, con lo stesso Enea, quando quest'ultimo si trovò nel terribile frangente di Troia ormai perduta (cfr. p. 250, ad 632-649, dove è opportunamente aggiunto il tassello dell'*Andromaca* di Ennio, per come lo ha valorizzato V. Di Benedetto, «RFIC» 123, 1995, pp. 45-72, spec. 58-59). La miglior soluzione alla *uexata quaestio*, che talvolta ha visto troppo rigidamente contrapposti “anti-augustei” (pro-Turno) a “filoaugustei” (pro-Enea), o, se si preferisce, “pessimisti” a “ottimisti”, sta proprio in una vigile esegesi, che mostri con quanta attenzione e profondità Virgilio abbia allacciato nel suo finale un complesso nodo di tensioni: e il testo epico, per come il poeta lo ha voluto, si impone nella sua essenza

di fatto assoluto, se si vuole indiscutibile, perché appartenente alla “Storia” (e quindi, per come Virgilio concepiva la storia umana, misto di dolore e dissidio, oltre che di luce e speranza: basti pensare, del resto, già all’esordio bucolico, nei contrapposti destini di Tiro e Melibeo). Ben consapevole di tanta complessità, R. T. ha voluto lasciar spazio, per quanto consentitogli dalla misura sobria del suo commento, a quante più voci e prospettive interpretative fosse possibile, compresa quella (che con qualche ironia confessa di non comprendere) del Servio Danielino al v. 906 (cfr. p. 323 ad loc.), il quale, ci sembra di capire, immagina che l’uso di *vir* fosse sarcastico (o qualcosa del genere), giacché Turno qui è preso da sconforto e fa quindi un lancio insufficiente (*qui languide iecerat*; cfr. 905 spec. *genua labant*; insomma, l’osservazione di Serv. Dan. non sarebbe propriamente incentrata sulla particolarità del nesso *lapis...uiri*, che è ben notata da R. T.). Ma anche questa, per quanto possa forse apparire inopportuna o ingenua e, certo, poco benevola nei confronti del giovane eroe italico, è una prospettiva, di cui Virgilio avrebbe sorriso, ma che garantisce la riuscita epica del suo poema: lettori e interpreti parteggiano per gli eroi del poema, vengono coinvolti emotivamente, danno giudizi di valore sul coraggio e la virtù guerriera dei vari combattenti. – Non è allora certo casuale che dalla cruciale questione della “Final Scene” l’introduzione passi ai tentativi di continuazione del poema che iniziano almeno nel tardo XII secolo: e una proficua sensibilità alla ricezione R. T. mostra anche nel commento (ad es. p. 203 ad 435-436), oltre che appunto nelle pp. 30-33 (“Sequels and continuations”) e nelle pp. 33-36 (“Afterlife”, dove sono chiamate in causa anche le arti figurative; in proposito si rammenti l’interessante, seppure inevitabilmente speculativa, appendice al commento: pp. 342-343). Questa visione ampia dei problemi, la sensibilità alla Storia come procedimento inclusivo che coinvolge e ravviva l’esegesi, si coniuga, come accennavamo poco sopra, ad un atteggiamento aperto, che dà al commento una sua tutta particolare autorevolezza, proprio per il modo non autoritario con cui esso si rivolge al lettore (e non si può che apprezzare anche il garbo, talvolta assai generoso, con cui R. T. sa, all’occasione, formulare i propri dissensi). Vale la pena, tanto più in un momento in cui non poco si riflette sulla forma del “commentario” scientifico, citare la p. 44: «A commentator who aims to interpret must also take care not to use the authority that attaches to statements of fact to dictate in areas where readers are entitled to reach their own conclusions. For that reason I have often phrased interpretative statements in a qualified way (with ‘perhaps’, ‘may’, ‘possibly’, etc.), not necessarily because I lack confidence in the points being made, but in order to signal their inherently subjective character and as an implicit invitation to the reader to form an independent judgment». Va subito detto che, nei non pochi casi di dubbio, il “giudizio indipendente” del lettore spesso non può che trovarsi d’accordo con quello di R. T.: come nel caso, ad esempio, di *haec eadem...iuro* nel v. 197 (p. 140), o di *paribus* nel v. 344 (pp. 175-176), ovvero nel caso di *fusis...armis* nel v. 433 (pp. 201-202), dove R. T., pur osservando la potenziale ambiguità dell’espressione, insiste giustamente sul significato di “armi”, sollecitato dal contesto, oltre che dal fondamentale modello dell’incontro tra Ettore, in tenuta da battaglia, e il piccolo Astianatte alle porte Scée (cfr. spec. *Il.* 6, 392-393; al celebre episodio iliadico rinvierà nel v. 441 il dettaglio *portis*, che riprende appunto *Il.* 7, 1, tanto più che «the gates of the Trojan camp have not been mentioned so far in this book» [p. 206]). Non mancano, però, i casi in cui il metodo “aperto” seguito dal commentatore permetta in effetti al lettore di formarsi un’opinione divergente: è, crediamo, il caso di *pilata* nel v. 121 (p. 122), che preferiremmo intendere nel senso di “dotati (gli *agmina*) di *pila*”, con i Latini, dunque, che in questo frangente apparirebbero come i più riconoscibili precursori dell’esercito romano (da notare anche *legio* nel v. 121, per quanto, come R. T. osserva, il termine sia utilizzato tanto per l’esercito troiano che per quello latino), con una sorta di accennata ma

non trascurabile contrapposizione culturale rispetto a Troiani ed Etruschi, che figurano nel v. 123 con i loro “vari” equipaggiamenti (*uariis...armis*, che ridesta la memoria di 8, 685 *ope barbarica uariisque Antonius armis*; si aggiunga che altrimenti ai Latini mancherebbe il dettaglio delle armi: cfr. anche 130 *hastas*, ancora per i Troiani); come osserva Traina cit., p. 115 ad loc. «se *pilatus* è neoformazione virgiliana (ripresa da Mart. 10, 48, 2: *pilata...cohors*), il modello ne è *hastatus*». Oppure nel v. 446 (p. 207 ad loc.), dove ci sembra più efficace e, oseremmo dire, naturale riferire *ab aduerso...aggere* ad Enea e i suoi, che escono minacciosi dall'accampamento (441-444) e avanzano irrefrenabili, ormai già discendendo, appunto, dal “terrapieno” (l’istante in cui la loro avanzata è più naturale che venga notata da Turno e, che se li vedono venire d i f r o n t e): in questo senso ci sembra andare sia l’ordine delle parole (il costrutto “incornicia” *uenientis*) sia il dato psicologico, giacché il lettore è portato ad immaginare Turno nel bel mezzo della mischia, dove lo ha lasciato nel v. 383 *atque ea dum campis uictor dat funera Turnus*, e non sulla sommità di una non meglio specificata altura; l’esistenza di terrapieni è del resto implicita nel concetto stesso di “accampamento” (cfr. 9, 769). – Il volume è assai curato dal punto di vista editoriale. Sono rarissimi gli errori tipografici: ne ricordo alcuni, p. 6, quinta riga dall’alto *Aeneas* CORRIGE *Aenean*; p. 178, seconda riga dal basso: o *sequor* o *sequi* è di troppo; p. 211, quinta riga dal basso *Bellaniense* CORRIGE *Bellum*, p. 220, r. 13 dal basso *expediam* CORRIGE *expediat*; p. 235, quindicesima riga dal basso *moremur* CORRIGE *moriemur*. Se non ci inganniamo a p. 161 (v. 290 «although Perugia was more often regarded as Etruscan») si osserva un qualche piccolo fraintendimento: Auleste, infatti, fa parte del contingente etrusco (cfr. 10, 207-208) e qui è appunto esplicitamente qualificato come *Tyrrhenus*. – Senza troppo approfittare dello spazio a noi concesso, vorremmo infine aggiungere alcune osservazioni su due altre questioni di un certo rilievo. La prima riguarda quella che vorremmo definire “retorica dei modelli divini”, su cui R. T. si mostra giustamente cauto: troppo facilmente si rischia di vedere in Apollo o Dioniso allegorie e travestimenti delle forze politiche in campo tra la fine della repubblica e l’inizio del principato. Ma crediamo che effettivamente ci fosse in Virgilio e nel suo pubblico una non trascurabile sensibilità al modo con cui erano rappresentati i grandi modelli culturali che trovavano nelle varie divinità la loro personificazione simbolica. A questa sensibilità è opportuno, crediamo, che anche i commentatori rispondano, non diversamente da come, per fare l’esempio più ovvio, registrano rimandi e confronti a testi letterari la cui conoscenza si possa presupporre nel pubblico di Virgilio. Così, per fare un esempio che a taluni potrà sembrare fin troppo ovvio, che Turno concluda il suo primo discorso all’inizio del libro riservando parole poco riguarde a Venere/Afrodite (52-53), non sembra certo cosa di buon auspicio per un guerriero che, in un poema augusteo, stia per cimentarsi contro l’eroe progenitore troiano (e sarà proprio Venere a fare degli interventi decisivi nel libro): non occorrono allegorismi per ammettere che una tale presa di posizione (niente affatto obbligata) dell’antagonista dovesse orientare interpretazioni e risposte emotive del pubblico romano contemporaneo. Ma oltre ad esempi abbastanza evidenti come quello appena citato, può anche darsi un caso in cui il grande contrasto tra divinità dell’occidente (Apollo, in primo luogo) e divinità orientali (Dioniso e i vari dèi egizi) si presenti miniaturizzato, quasi si potrebbe dire “incastonato”, come avveniva in tanti oggetti artistici (e, talvolta, d’uso) della Roma augustea. Ci riferiamo al v. 458 in cui un guerriero troiano di nome Timbreo uccide l’italico Osiride (*Thymbraeus Osirim*): la particolarità di un guerriero italico con un nome che così chiaramente rinvia ad una tra le più importanti divinità egizie non ha mancato di essere notata (lo stesso R. T. ricorda in proposito la proposta di correzione in *Osinim* avanzata da Bergk: p. 210 ad loc.) e forse Virgilio poteva rendersi conto di come culti egizi, e in generale orientali, fossero penetrati nella penisola già in epoca

arcaica; ma il nome *Thymbraeus*, oltre ad essere appropriato per un troiano (R. T. *ibid.*), rinvia direttamente al dio che nella Roma di Augusto era divenuto il simbolo dell'ordine razionale (e "romano") rispetto al dionisiaco mondo orientale (quello, cioè, che aveva travolto Antonio, stando alla propaganda filo-ottaviana): *Thymbraeus*, dal santuario di Timbra nella Troade, è epitetico di Apollo in *georg.* 4, 323; *Aen.* 3, 85 (cfr. anche Fest. p. 490 L.; *Enc. Virg.*, V.1, s.v. *Timbreo* 2, p. 179b [A. Fo]); il noto articolo di J. D. Reed, «AJPh» 119, 1998, pp. 399-418, debitamente citato da R. T. *ibid.*, rischia invece di fuorviare, giacché insiste soprattutto nello stabilire un nesso tra *Thymbraeus* e *Tiber/Thybris*). Si può dire, dunque, che nella confusione della battaglia Virgilio abbia per un istante voluto lumeggiare, quasi fosse un emblema, quello scontro tra le due componenti della civiltà antica che ad Azio aveva avuto la sua estrema drammatizzazione (due componenti che, in realtà, si integravano nella Roma di Augusto e che sul territorio italico, come l'*Eneide* sta a testimoniare, coesistevano da sempre). Al momento della riscossa, subito dopo l'erompere di Enea dalle porte alla testa dei suoi, il primo guerriero che spicca nel ruolo di uccisore ha un nome non soltanto chiaramente troiano, ma che soprattutto rinvia ad Apollo. Che, comunque, a R. T. non faccia difetto la sensibilità al linguaggio carismatico del potere ellenistico, lo mostra ad esempio una nota come quella ai vv. 162-163, dove pure non mancano ben motivate cautele: «The radiate crown was used in the imagery of Hellenistic monarchs, e. g. the Ptolemies, and by Julius Caesar [...], but V. would probably not have wanted to play up those associations» (p. 133). – La seconda questione, cui vorremmo guardare soprattutto per ciò che riguarda la critica testuale, è quella della compiutezza, su cui R. T. ha trovato un punto di equilibrio indubbiamente felice (spec. pp. 2-3): il libro XII, cioè, che è da considerarsi compiuto nella sostanza dell'impianto (o, se si preferisce, non meno "compiuto" degli altri libri), pure mostrerebbe alcune tracce significative di una non completa revisione. Ne consegue per il commentatore la possibilità, ad esempio, di fare opportune e fondate osservazioni su quello che può dunque, a buon diritto, esser considerato l'ultimo verso del libro e del poema (952), con l'importante parola tematica *umbras* (cfr. appunto p. 341 ad loc.; inoltre p. 3). Ma al contempo l'idea di una non perfetta compiutezza riesce utile sia al commentatore, sia, aggiungiamo, al critico del testo, per spiegare sovrabbondanze espressive che il poeta avrebbe forse sfrondata nella fase finale della revisione: per quel che sappiamo riguardo al metodo di lavoro di Virgilio, è lecito immaginare che (come del resto avviene in ogni arte) egli potesse lasciare se non sbazzati almeno non "perfetti" alcuni versi, magari anche all'occasione affiancando versioni alternative o sovrabbondanti, per poi riservarsi di intervenire in seguito. Questo permette di ridurre ragionevolmente i sospetti di interpolazione, che altrimenti rischierebbero di presentarsi per più di un luogo. Un buon esempio in proposito è quello dei vv. 670-671, due versi che, per la loro ridondanza, possono essere testimoni di un'enfasi che il poeta ha voluto dare al "volgersi" di Turno verso la città, un'enfasi che nella fase finale della revisione egli avrebbe forse espresso in modo più asciutto (ma i due versi non possono essere considerati propriamente alternativi, giacché *turbidus eque rotis* può proseguire soltanto il v. 670, non il v. 669): si veda la n. ad loc. (p. 260), dove a R. T. non sfugge l'enfasi, giacché egli definisce «highly effective» la ripetizione *ad moenia – ad urbem*, secondo il tipico meccanismo di tema e variazione. Così, nel v. 218 non è impossibile che *non uiribus aequos*, nella correzione di Schrader, fosse il testo originario in una prima stesura, su cui il poeta si ripromettesse di tornare per chiarire ed esprimere meglio il suo dettato (lo stesso può dirsi, ma assai più difficilmente, per *non uiribus aequis*: p. 146 ad loc.). Anche la decisione di atetizzare i vv. 882-884 (l'unica, come anticipato a p. 47 dell'introduzione, tale da "far sollevare le sopracciglia") si fonda sul dilemma tra l'ipotesi di interpolazione, che R. T. preferisce, e l'ipotesi di Ribbeck che questi versi, alternativi rispetto ai vv. 879-881,

non fossero stati cancellati nell'autografo di Virgilio (pp. 316-317 ad 882-884): forse perché, aggiungeremmo, il poeta voleva comunque tornare su questo punto, magari per rielaborare nel suo insieme la sequenza dei vv. 879-884. Un altro luogo in cui R. T. si concede più di qualche dubbio sul testo trådito è il discorso di Latino, all'inizio del libro: anche qui, come già osservato ancora una volta da Ribbeck, si può dire che i vv. 203-205 turbino il filo del ragionamento (p. 142 ad loc.), ma anche in questo caso è lecito immaginare che, in un episodio non facile, perché assai esposto al rischio di eccessiva solennità retorica (il giuramento e i patti tra i due re), Virgilio si fosse concesso qualche sovrabbondanza, che avrebbe poi forse appianato in un secondo tempo. Si può osservare che anche nel discorso di Enea il v. 188 può riuscire superfluo, se non fastidioso (Enea, che parla altrimenti con tanta nobile equanimità, rimarcherebbe l'ovvio, che preferisce esser lui a vincere, e che gli dèi così gli concedano!), e analogamente possono riuscire superflui i vv. 192-194, a seguire i vv. 190-191 che già hanno detto tutto su ciò che davvero conta, la "parità" tra Troiani e Italici. Si noti che senza questi quattro versi i discorsi dei due re misurerebbero entrambi quindici versi (contando, naturalmente, anche i vv. 203-205 e con la breve inserzione del narratore nel v. 206), un equilibrio che poteva riuscire apprezzabile al poeta, che tanto spesso persegue la corrispondenza e il bilanciamento nel numero dei versi (a partire già dalle *Bucoliche*). Ma forse, invece, qui Virgilio ha voluto evitare l'equilibrio numerico e ha sentito la necessità di aggiungere qualcosa al discorso di Enea, tanto più che il linguaggio dei patti è istituzionalmente sovrabbondante: in particolare la menzione di Latino, che Enea ha di fronte (e che altrimenti Enea non nominerebbe; cfr. invece Latino nel v. 197), e di Lavinia, le cui nozze sono tanto desiderate (di qui anche l'enfatica ripetizione nei vv. 192-193 *socer...socer*, che rischia però di riuscire poco "rifinita") e infine la volontà, così umanamente comprensibile, di vincere, una buona volta, la guerra (188 *ut potius reor*). Se il risultato non è "perfetto" è forse perché il poeta non ha potuto dare l'ultima mano al suo testo, e di fronte ai nostri occhi abbiamo la stratificazione di fasi compositive non ancora limate (un'imperfezione evidente è, lo ribadiamo, il miglior pro-memoria per l'autore, a ricordargli la necessità di ulteriore intervento). – È vero, si potrà obiettare, che incongruenze e contraddizioni facevano parte del grande modello omerico ed erano state ben osservate dalla lunga tradizione dei "censori" di Omero. Ma, per come conosciamo il Virgilio delle sue opere compiute, è più verosimile che egli lavorasse, in genere, ad evitarle. Ciò non toglie che talune incongruenze, che noi osserviamo in un testo non giunto alla redazione definitiva, possano comunque essere rivelatrici di reali variazioni nella prospettiva del racconto, si colleghino cioè ad aspetti profondi della poesia virgiliana. Questo è il caso, probabilmente, della ferita di Enea, che è ragionevole immaginare ad un arto (il braccio per Agamennone in *Il.* 11) e in particolare ad una gamba (forse alla coscia, come Euripilo in *Il.* 11, 583-584, secondo quella che si dovette presto imporre come interpretazione tradizionale, ben riscontrata dalla pur diversa imitazione di Val. Fl. 2, 93 (cfr. p. 187 ad 386), oltre che dall'iconografia; cfr. pp. 189-190 ad 391-397 (così "zoppicano" appoggiandosi alla lancia Diomede e Odisseo feriti in *Il.* 19, 47-50). Forse Virgilio ha evitato di essere esplicito, anche per evitare un effetto di duplicazione, giacché farà ferire Turno da Enea, nello scontro decisivo, proprio ad una coscia (926 *per medium...femur*). Ma se nel v. 424, a conferma dell'intervento miracoloso, Enea ha recuperato perfettamente le forze (*nouae rediere in pristina uires*), tanto che si mostra subito pronto a tornare in battaglia, più temibile che mai (430-431; 441-442), quando invece, ormai prossimo ad avere la meglio, si dà ad inseguire Turno, il lettore viene a sapere che egli è rallentato dalla ferita (746-747): qui Virgilio, nel momento in cui Enea si approssima inesorabilmente all'uccisione di Turno, ha voluto attirare la simpatia sul suo eroe, che, nonostante la ferita, è pronto a inseguire, non senza sforzo (e, si può immaginare, dolore) l'avversario. Non

troppo diversamente, ad un effetto di intensificazione drammatica mira la scena della morte di Murrano, che, nelle parole di Turno (638-640), è piuttosto difforme alla descrizione che ne ha dato il narratore nei vv. 529-534 (cfr. p. 251 ad 638-640). È presumibile che Virgilio si rendesse ben conto di queste e altre incongruenze. Ma davvero le considerava tali? Le avrebbe eliminate, se ne avesse avuto il tempo? O, piuttosto, le avrebbe incluse e armonizzate all'interno del suo testo definitivo? Non è dato su questo avere certezze.

Andrea CUCCHIARELLI.

Marie THEUNISSEN-FAIDER, *D'une correspondance, l'autre. Lettres de Marie Delcourt et d'Aloïs Gerlo traducteurs de l'Opus epistolarum d'Érasme (1964-1979). Édition et notes par M. Th.-F.*, Genève, Droz, 2012 (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 106), 22,5 × 15,5 cm, 475 p., 7 fig., 1 front., ISBN 978-2-600-01598-1.

Au début de 1964, l'IRH (Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme, ULB et, depuis 1969, ULB et VUB), sollicité par un éditeur, s'attelle à la traduction française de la correspondance du grand humaniste de Rotterdam (d'après l'éd. Allen et Garrod, Oxford, 1906-1947). Sollicitée, Marie Delcourt (ULg), forte de son expérience menée avec R. Crahay de la traduction de *Douze lettres d'Érasme* (Paris, Droz, 1938), accepte. Les premières lettres de la présente édition, entre l'éminente philologue et Jean Lameere, directeur de l'IRH, permettent de mesurer les difficultés de l'entreprise. Après le décès de ce dernier en décembre 1964, Aloïs Gerlo, désormais à la tête de l'IRH, mène à son terme le projet (*Traduction intégrale de la correspondance d'Érasme*, 12 vol., Bruxelles, 1967-1984). Il dirige une équipe de traducteurs et est très bien secondé par M. Delcourt (qui décédera en 1979), à laquelle il soumet de nombreux problèmes d'organisation et de méthode. Leur correspondance bilatérale, classée par A. Gerlo et conservée à l'université de Gand, demeure le témoignage vivant d'une collaboration franche, perspicace et, au fil des mois, amicale entre les deux universitaires qui, au départ, ne se connaissaient pas personnellement. M^{me} Theunissen-Faider explique cela très bien dans l'introduction et les notes qui accompagnent l'édition de la correspondance (235 lettres, dont plusieurs écrites par d'autres personnes participant au projet) ; ancienne étudiante de M. Delcourt, elle lui témoigne ainsi sa reconnaissance. Quelques lettres entrent dans le vif des problèmes rencontrés et des différentes solutions qui se présentent (9, 12, 32...). La lettre 69, de mars 1966, est un protocole, nuancé, clair et annoté par M. Delcourt ; y est entre autres posé le problème de la teneur des notes.

Bernard STENUIT.

Agnès VOKAER, *La Brittle Ware en Syrie. Production et diffusion d'une céramique culinaire de l'époque hellénistique à l'époque omeyyade*, Bruxelles, Palais des Académies, 2011 (Fouilles d'Apamée de Syrie, 2. Mémoires de la Classe des Lettres, Coll. in-4°, 3), 31 × 22 cm, XIV-198 p., fig., 144 pl., cartes, 50 €.

Le point de départ de ce travail, sujet d'une thèse de doctorat, est la céramique en terre à feu ou Brittle Ware retrouvée en grande quantité sur le site d'Apamée. L'intérêt de l'étude est clairement exprimé : cette céramique culinaire eut une durée de production remarquable qui s'étend du III^e siècle avant J.C. au milieu du VIII^e siècle après J.C., soit plus d'un millénaire. Longtemps négligée, la Brittle Ware de Syrie, de couleur rouge ou noire et à la paroi poreuse et fragile – d'où son nom de Brittle Ware que l'on peut traduire par « céramique fragile, cassante » – est à la fois un élément de datation et un document économique qui a pu, contrairement à ce qu'on pensait, être commercialisé sur de grandes distances et ne pas être uniquement une production locale. L'A. a pris en considération non seulement la Brittle Ware d'Apamée-sur-l'Oronte, point central de son

étude, mais aussi les fragments retrouvés sur plusieurs autres sites du nord de la Syrie choisis pour des raisons d'accessibilité et de complémentarité chronologique (Andronin – anciennement Androna, Dibsî Faraj sur la rive droite du Moyen Euphrate, Alep – l'antique Bérée – qui sont qualifiés de sites ressources). Afin de définir la composition et la provenance des matières premières, tous les fragments ont été étudiés au microscope et soumis à des analyses pétrographiques et chimiques ; la Brittle Ware est ainsi caractérisée en tant que production et pas uniquement en tant que corpus de formes. Cette recherche sur la nature des pâtes, qui implique un travail imposant de la part d'A. Vokaer, permet d'identifier des ateliers de production, les matières premières travaillées et l'évolution spatiale et chronologique de la diffusion de cette céramique. Le chap. 1 est dédié à l'étude typologique et chronologique ; l'A. distingue, en évitant d'établir une correspondance avec des termes grecs ou latins, des plats, jatte, casseroles, pots à cuire, cruches, couvercles et lampes différenciés en familles et types en fonction de la forme de la lèvres et du col – car les vases entiers ou ceux présentant un profil complet sont peu fréquents. L'étude pétrographique et chimique (chap. 2) a permis de caractériser les pâtes et d'identifier cinq zones de production, d'établir des chronologies, des répertoires morphologiques et des aires de diffusion. Cette approche technique a montré tout son intérêt en permettant notamment d'individualiser (chap. 3) deux services types, l'un daté de l'époque byzantine (VI^e-VII^e s. après J.C.), le second des époques omeyyade et abbasside. Dans le chap. 4, l'A. s'est intéressé à la diffusion de la Brittle Ware ; on la retrouve en Syrie du Nord, y compris la région de Palmyre, dans le Sud-Est de la Turquie et à l'Est, jusqu'au *limes* de l'empire romain, entre le Tigre et l'Euphrate, pour l'approvisionnement des garnisons militaires. La Brittle Ware n'est pas attestée en Syrie du Sud et sur la côte, où elle est remplacée par d'autres types de céramique culinaire. Ces limites devront sans doute être encore précisées dans le futur. Dans le dernier chapitre, d'autres questions ont été étudiées : celles de l'importance des ateliers, des modes de distribution et des voies commerciales. Ce travail remarquable complète des recherches partielles antérieures ; il confirme l'intérêt économique de cette céramique longtemps sous-estimée, qui s'imposa face aux autres productions de céramique culinaire. À travers la Brittle Ware, c'est tout un aspect de l'économie d'une région rurale et fertile, située au centre d'un intense réseau d'échanges entre la Méditerranée et l'Euphrate, le Golfe persique et, au-delà, l'Extrême Orient, que nous fait découvrir Agnès Vokaer. Cette contribution apporte également des arguments supplémentaires à ceux qui considèrent que l'arrivée de l'Islam n'a pas été le signal d'une rupture et d'un déclin par rapport à la période byzantine. On ne peut que souhaiter une fin rapide de la guerre pour que, dans ce pays au passé si riche, la vie retrouve ses droits et que d'autres travaux comme celui-ci puissent voir le jour.

Pol DEFOSSE.

J. C. YARDLEY / Dexter HOYOS, *Livy, Rome's Italian Wars. Books Six to Ten*. Translated by J. C. Y. with an Introduction and notes by D. H., Oxford, Oxford University Press, 2013 (Oxford World's Classics), 20 × 13 cm, XLIV-391 p., 2 cartes, £ 12,99, ISBN 978-0-19-956485-9.

This volume completes the *Oxford World's Classics* series of translations of Livy. (Books 1-5 by T. J. Luce (2008), 21-30 and 31-40 (2006, 2000) by Yardley with Introduction and notes by H. and Waldemar Heckel, respectively, 41-45 and the *periochae* by Jane Chaplin (2007).) The series was conceived, as I recall, in the early 1990s. I myself declined an invitation to participate, preferring to concentrate on continuing my commentaries, but offered, if asked, to give help and advice. In the event I read and commented on the whole of Jane Chaplin's volume and provided Y. with some of the

misprints in my Teubner edition which he listed on p. 539 of the volume containing books 31-40. I have made no contribution to the present volume and am, therefore, able to review it. – Like its predecessors, it consists of an Introduction (p. vii-xxx), dealing with Livy's life and work, the structure and chronology of books 6-10 (they cover the period from 389 to 293 BC), Livy's sources, his representation of Roman virtues and vices and of Rome's enemies in these books, his reliability, and other sources (mainly Greek) for the period. The Introduction is followed by a select bibliography (p. xxxii-xxxiv), a chronological table (p. xxxv-xli) and maps of Italy and the city of Rome (p. xlii-xliii). The translation itself occupies p. 3-287, Hoyos' notes p. 295-367, and a glossary, mainly of technical terms, p. 368-79. An index (p. 381-91, compiled by Laura Gagné), mostly, of course, of persons and places, completes the volume. – Y. has devoted most of his time in the last twenty or so years to translation (apart from Livy, he has translated Quintus Curtius, Justin and Trogus, Tacitus, and Velleius Paterculus), though he found time for a monograph on the language of Justin (2003), which I have frequently had occasion to cite in my commentaries on Livy. He knows Latin well and produces accurate and eminently readable translations. I refrain from commenting on any particular passages in the present work: with any translation it is often not possible to be sure whether we have to do with an error or merely a form of expression designed to render the sense of the original. John Jacobs, who made a number of criticisms in his reviews of Y.'s translations of the third and fourth decades (*BMCR* 2007.03.36, 07.14) has on this occasion read the whole translation in both typescript and proof (see p. xxxi). — For books 31-40 both Y. and Heckel made use of my commentaries on books 31-37 (that on books 38-40 did not then exist). For books 6-10, of course, Y. and H. have had at their disposal Stephen Oakley's four volumes of commentary (1997-2005: the latter year is wrongly given as 2008 on p. xxxii and 295), rightly called 'magisterial' by Y. (p. xxxi). In the notes (and the appendix on the manipular legion; p. 292-4) H. (best known for his work on Carthage) has had to distil the mass of detailed discussion into brief entries designed to provide explanation for a non-professional readership. In general he succeeds well, on occasions writing independently of Oakley. Similar problems exist in the case of the glossary (it is not clear whether this is the work of Y. or H., or both); sometimes the need for extreme brevity has produced misleading statements: thus, *s.v.* *Comitia Tributa*, it is by no means the case that the third-century reform of the *comitia centuriata* meant that 'the two assemblies became almost identical' and, *s.v.* *knights*, the distinction between *equites equo publico* and *equites equo suo* is not made clear and 'The term 'knights' also came to be unofficially applied to all Romans who could meet such [*sc.* of cavalry service] expenses' is very misleading. – The word 'Classics' in *Oxford World's Classics* refers not to Greek and Latin literature but to 'the world's great literature' (p. ii; so in all volumes in the series). It is, so I believe, not part of OUP's main classics operation. That perhaps explains how a book published in April 2013 could (p. xv n. 17) talk about the early Roman historians without mentioning that a new edition of their surviving fragments, replacing Peter's *Historicorum Romanorum reliquiae*, was due to be published by OUP by the end of that year (*The Fragments of the Roman Historians*, ed. T. J. Cornell; I write as a member of the team of contributors). Had *FRHist.* (the hoped-for abbreviation) already existed, perhaps H. would not have said (*loc. cit.*) that Badian's chapter in T. A. Dorey (ed.) *Latin Historians* was 'masterful' and 'remains crucial' (it was, rather, as I have said elsewhere, pioneering); nor, perhaps, implied that Fabius Pictor or another of the Roman historians who wrote in Greek was Livy's source for his digression on the manipular legion (that notion does not derive from Oakley (cf. his commentary, vol. 2, p. 452)).

John BRISCOE.

Maaïke ZIMMERMAN, *Apulei Metamorphoseon. Libri XI* recognouit breuique adnotatione critica instruit M.Z., Oxford, Oxford University Press, 2012 (Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis), 19,5 × 13 cm, LX-289 p., 1 fig., 40 £, ISBN 978-0-19-921102-5.

Auteur, en 2000, dans la collection des Commentaires du Groupe de Groningen, d'un très riche commentaire du livre X des *Métamorphoses* d'Apulée, coauteur, en 2004, dans la même collection, des livres IV (28-35), V et VI (1-24), M. Zimmerman, à qui l'on doit également deux études éclairantes sur les *Métamorphoses*, études respectivement consacrées aux problèmes de l'interprétation et à l'importance des *recentiores* et des incunables, propose ici une nouvelle édition critique des onze livres du roman. – La préface est segmentée en neuf notices : 1. Apuleius. Life and Works. 2. The *Metamorphoses*. 3. Transmission. 4. The extant archetyp *F* and his descendants. 5. The so called *spurcum additamentum*. 6. The apparatus criticus. 7. Orthography. 8. Editions. 9 This Text. – La première de ces notices, très courte, renvoie essentiellement, pour plus d'informations, à l'ouvrage de St. Harrison : *Apuleius. A Latin Sophist*. Une documentation abondante existe, sans doute, sur ces questions, et le livre de Harrison cité en référence donnera, à qui s'y rapportera, une information utile. Une synthèse personnelle eût été cependant opportune, qui eût permis, sans nuire à la concision recherchée, de situer le « roman » apuléien au regard des autres œuvres de l'auteur et de cerner plus précisément les conditions historiques, sociales, linguistiques, culturelles de sa création et de sa réception. Un constat analogue peut être établi pour la seconde notice consacrée à un bref rappel de la thématique des *Métamorphoses*, aux problèmes de sa datation et à son éventuelle source grecque. Une allusion y est également introduite touchant la fonction de « divertissement » qu'assumeraient les récits intégrés. Cette allusion reste cependant elliptique et l'ensemble de la notice appellerait une mise au point personnelle. – Beaucoup mieux actualisées, précises et instructives sont les parties qui intéressent la tradition manuscrite et son exploitation. Sur la transmission des œuvres d'Apulée et sur l'« archétype » *F* (*Laurentianus* 68,2), M. Z. renvoie aux bonnes analyses de Stramaglia, de Pecere, de Carver et de Gaiser (la thèse de Pecere, selon laquelle l'ancêtre de la classe I ne serait pas un manuscrit antérieur à *F*, mais le dérivé d'un collatéral de *F*, thèse réfutée par Magnaldi et Piccioni, aurait mérité une analyse critique plus approfondie). Elle souligne très justement l'importance du processus de contamination et d'altération textuelles, déterminé par la multiplication des copies, les échanges entre humanistes, les corrections introduites et la détérioration matérielle de *F*. Mettant l'accent sur la complémentarité des mss *F* et φ , et leur fonction privilégiée dans l'établissement du texte, M. Z. attire aussi l'attention sur l'apport d'incunables et de quatre autres mss, dont elle présente une description : *Ambrosianus* N.180 (*A*), *Codex Etonensis* 147 (*E*), *Saint Omer* 653 (*S*), *Illinoisensis Urbanensis* (*U*), ainsi que sur l'importance du témoignage de l'*editio princeps* et des lectures de commentateurs tels que Beroald et Philomathes. La notice consacrée au *spurcum additamentum* – dont le statut énigmatique constitue l'un des arguments de la thèse de Pecere – présente un bon état de la question de ces vers, intégrés dans quelques mss, non dans *F*, et ajoutés tardivement dans φ par Zanobi de Strada. M. Zimmerman, qui avait plus longuement étudié ce fragment dans l'Appendix II de son commentaire du livre X, conclut raisonnablement à une interpolation médiévale. Il apparaît cependant aventureux d'en rechercher précisément l'auteur, comme le suggère M.Z., dans le cercle de l'École de Salerne. L'analyse linguistique du fragment serait, en réalité, malgré le travail de Mariotti, à approfondir. S'agissant enfin de l'orthographe du texte, M.Z. propose à la fois de rejeter l'« anarchie » de *F* et d'accepter un certain nombre de

variations relevant d'une liberté bien attestée dans la pratique antique. Est-il pour autant possible d'identifier pertinemment les choix orthographiques des Anciens ? Tout en posant cette question, M.Z. tente cependant quelques justifications : Apulée choisirait ainsi pour des raisons phoniques la graphie *assiduis*, en 9,9,2, après avoir utilisé la forme *adsiduis*, en 9,9,1. Ce type d'analyse conserve une large part de subjectivité. Sans doute est-il nécessaire de considérer d'abord que les manuscrits qui nous sont parvenus « sont des livres », rédigés le plus souvent plusieurs siècles après leur version originale, sujets donc aux aléas de la copie, et que les variations graphiques relèvent de paramètres divers touchant déjà, pour les auteurs, un état linguistique contemporain et des degrés divers de culture. Sans constituer une solution idéale, la cohérence d'une graphie constitue, pour les éditeurs modernes, le procédé le moins arbitraire – La préface est complétée par un rapide descriptif des principales éditions antérieures, par un justificatif des constituants utilisés pour l'établissement du texte (*F*, φ , mais d'autres mss aussi et incunables, comme indiqué *supra*) et sur quelques divergences de lecture, signalées par *ut uidi*, avec les éditeurs précédents. Le stemma est emprunté à Robert Carver, modifié seulement pour la datation de l'*Ambrosianus* au XIII^{ème}, non au XIV^{ème}, siècle. Une bibliographie, à la fois riche et judicieusement sélective, précède le texte et l'apparat. – L'établissement du texte que propose M.Z. et l'apparat critique qui le soutient procèdent d'une démarche scientifique exigeante, rigoureuse, efficace. Dans un type d'édition (Oxford Classical Texts) auquel n'est pas associé un commentaire proprement dit, l'apparat critique de ce livre se révèle porteur d'une double information : celle, première, fondant la pertinence du texte établi ; celle d'autre part, de l'histoire même du texte que le lecteur découvre à travers non seulement les variantes de la tradition et les relations établies entre les mss, mais les nombreuses conjectures mentionnées aussi des philologues modernes. – L'établissement du texte, fixé au regard d'une désormais longue tradition, tirant intelligemment profit de travaux de critique textuelle, tels que celui de G. Augello, mais plus particulièrement également des commentaires du Groupe de Groningen, révèle une méthode scientifique d'analyse minutieuse, pondérée, parfaitement maîtrisée. Certains choix n'emporteront peut-être pas cependant l'adhésion, et l'on s'étonnera que M.Z. écarte quelques lectures appuyées sur des arguments scientifiques convaincants dans un des commentaires de Groningen dont elle fut elle-même coauteur. Ainsi, en 5,11,2, de la leçon *deterrentes*, aberrante en contexte. Ainsi encore pour *ualuae*, de *A*, *U*, préféré à *balneae*, leçon d'une seconde main de *F*, paléographiquement et sémantiquement satisfaisant [le mot intervient comme troisième élément de dénominations appliquées aux pièces du palais, non à leurs éléments, et constitue une référence caractéristique au luxe des composantes de l'habitat sous l'Empire (cf. Grimal, Augello et... la très bonne analyse du commentaire de Groningen)]. Le maintien, en VI, 18, 6 de la correction *exactor* proposée par Panayokatis, dans le commentaire de Groningen, appelle en revanche des réserves. Bien mieux fondée paléographiquement et sémantiquement est la conjecture de Gronovius, *portitor*, également utilisé par Virgile (*Aen.* VI, 298) comme caractérisant de Charon (*portitor... Charon*). La leçon de *F*, *pater et*, a été vraisemblablement entraînée par le groupe formulaire *Dis (Ditis) Pater* (cf. Cicéron, *N.D.* 2,66 : *Diti patri*). Une prudence excessive est, d'autre part, marquée dans quelques exemples où la leçon retenue tend à effacer le caractère apparemment insolite d'un mot ou d'une structure grammaticale : en 10,5,3, par exemple où la leçon de *F*, *cladem familiae uindictae compendium*, nous paraît pouvoir être conservée en analysant *compendium* comme un accusatif de fonction attributive (voir aussi Augello, 208-209). Mais les plus nombreuses sont les lectures où, en présence d'une tradition textuelle altérée, le choix critique de M.Z. manifeste la rigueur et la pertinence de l'analyse conduisant à ce choix. Citons, entre bien d'autres exemples, *istam in lucerna* (2,11,6), *fores eius dominae* (6,8,5), *paenitendo deligenter*

(6,13,2), *inigninum* (7,20,3), *miserinum* (8,21,3), *conferto* (9,11,6)... – Produit d'un travail scientifique rigoureux, précis, approfondi, cette nouvelle publication des Oxford Classical Texts ouvre une perspective enrichie sur l'histoire de la tradition textuelle des *Métamorphoses*, sur celle de sa réception, sur les approches diverses des philologues qui se sont attachés à en résoudre les difficultés. Sa valeur informative est donc grande, mais aussi sa contribution à une connaissance plus exacte des *Métamorphoses*.

Louis CALLEBAT.